N° 798 42e Année T. CCXXX 15 Septembre 1931

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75 ;*** **plein tarif** ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Éditions " LES ŒUVRES REPRÉSENTATIVES "
41, rue de Vaugirard, PARIS (VIe) — Littré 74-97

VIENT DE PARAITRE :

RÉTIF DE LA BRETONNE

Le Paysan et la Paysanne pervertis

Florilège précédé d'une nouvelle préface de Maurice Talmeyr
(Illustrations de Jean Hée)

Broché in-16 jésus, bel alfa. . . . . **15** fr.

En lisant *le Paysan et la Paysanne pervertis*, le lecteur sera frappé, tout d'abord, par sa surprenante modernité. Son impression, ensuite, s'agrandira. Dans la terrible et exacte peinture de mœurs dont les scènes passeront devant lui, il sentira bientôt quelque chose qui le troublera par on ne sait quoi de trop affreux. La perversion dont Rétif nous fait suivre les étapes, avec l'art hallucinatoire du roman contemporain, n'est pas, en effet, la perversion bourgeoise. C'est une perversion énorme, étalée, exaltée, et dotée cependant de certaines grâces.

La longue suite de lettres qui remplissent les huit volumes du *Paysan perverti* et de *La Paysanne pervertie*, est une excursion dans une de ces contrées de gouffres, de désert et de précipices où l'on est exposé à se perdre. Il y faut un itinéraire bien arrêté, et c'est ce guide et ce tracé de routes qu'on trouvera dans le choix de lettres qu'on va lire et dans les notes qui les accompagnent. (Maurice Talmeyr.)

COLLECTION « HIER » — VICTOR GIRAUD — COLLECTION « HIER »

La Vie Romanesque de Chateaubriand

(Illustré de cinq hors-texte)

INÉDIT

Beau volume in-16 jésus (14 × 19). Broché. . . . . **9** fr.

« *De grands appels à Dieu après un siècle d'impiété, et la foi ressuscitée parmi les ruines; de grandes images, de beaux rêves, de troubles passions : n'est-ce pas assez, et faut-il « romancer » cette histoire plus romanesque qu'un roman? Suivons simplement pas à pas notre héros; laissons-le parler le plus possible; rectifions, complétons ses récits, quand il le faudra; et n'ajoutons rien à la vérité, car la vérité est bien assez belle..... »*

C'est en ces termes que M. Victor Giraud, l'homme de France qui connaît le mieux Chateaubriand, nous présente cette VIE, sobre, alerte, pittoresque et vivante, fruit de plus de trente années d'études et de recherches, et qu'on lira avec l'intérêt passionné qui s'attache à tout ce qui concerne *l'Enchanteur*.

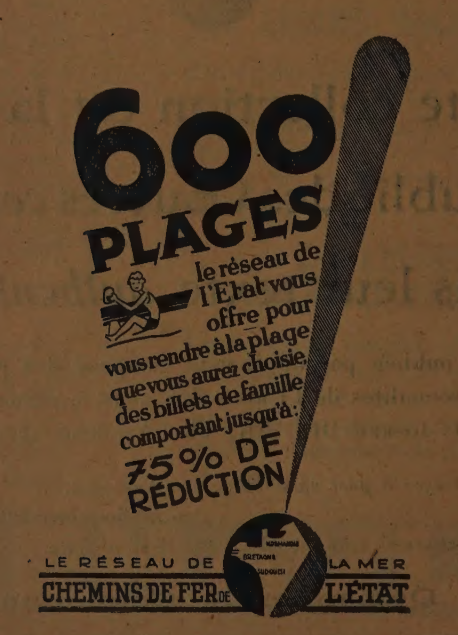
COLLECTION HONGROISE — ALEXANDRE PETHO — COLLECTION HONGROISE

Le Comte Albert Apponyi

Préfaces de Henry de Jouvenel et du Comte Zichy.
Suivi des Discours du Comte prononcés à Genève.
Illustré de 4 hors-texte.

Beau volume in-16 jésus (14 × 19). Broché. **10** fr.

Toute l'histoire contemporaine depuis 1870, représentée par ce vieillard de 85 ans, le Gladstone de son pays et de son temps.


600
PLAGES
le réseau de l'Etat vous offre pour vous rendre à la plage que vous aurez choisie, des billets de famille comportant jusqu'à:
75 % DE RÉDUCTION
LE RÉSEAU DE LA MER
CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
NORMANDIE
BRETAGNE
SUD OUEST

RENTRÉE DES VACANCES 1931

(Septembre-Octobre)

Trains express supplémentaires (toutes classes)

1° — Entre **Quimper** (dép. 14 h. 00 jusqu'au 2 Novembre inclus) et **Paris-Quai d'Orsay** (arr. 24 h. 00 jusqu'au 4 Octobre inclus et 0 h. 12 à partir du Octobre). 1re et 2e classes seulement entre Nantes et Paris-Quai d'Orsay. Voiture recte de 1re et 2e classes « Quimper-Paris ».

2° — Entre **Angoulême** (dép. 10 h. 30) et **Paris-Quai d'Orsay** (arr. 7 h. 09) du 19 Septembre au 4 Octobre inclus.

3° — Entre **Angoulême** (dép. 21 h. 53) et **Paris-Quai d'Orsay** (arr. h. 48) du 21 Septembre (nuit du 21 au 22) au 4 Octobre inclus (nuit du 4 au 5).

4° — Entre **Périgueux** (dép. 20 h. 55) et **Paris-Austerlitz** (arr. 4 h. 50) u 19 Septembre (nuit du 19 au 20) au 3 Octobre inclus (nuit du 3 au 4).

5° — Entre **Toulouse** (dép. 13 h. 00) et **Paris-Quai d'Orsay** (arr. 3 h. 51) du 12 Septembre au 4 Octobre inclus (avec correspondance de **Bourges** lép. 20 h. 09).

6° — Entre **Limoges** (dép. 9 h. 01) et **Paris-Quai d'Orsay** (arr. 15 h. 49) 1 19 Septembre au 4 Octobre inclus.

7° — Entre **Limoges** (dép. 12 h. 03) et **Paris-Austerlitz** (arr. 18 h. 37) 1 13 Septembre au 4 Octobre inclus.

8° — Entre **Limoges** (dép. 23 h. 07) et **Paris-Quai d'Orsay** (arr. 5 h. 29) squ'au 11 Octobre inclus (nuit du 11 au 12).

9° — Entre **Rodez** (dép. 15 h. 45) et **Paris-Austerlitz** (arr. 4 h. 50) du) Septembre (nuit du 19 au 20) au 3 Octobre inclus (nuit du 3 au 4).

10° — Entre **Aurillac** (dép. 17 h. 39), **Neussargues** (dép. 17 h. 35) et **aris-Austerlitz** (arr. 4 h. 50) du 19 Septembre (nuit du 19 au 20) au 3 Octobre clus (nuit du 3 au 4).

11° — Entre **Le Mont-Dore** (dép. 9 h. 37) et **Paris-Quai d'Orsay** rr. 18 h. 17) jusqu'au 30 Septembre inclus.

12° — Entre **Montluçon** (dép. 13 h. 13) et **Paris-Quai d'Orsay** rr. 18 h. 17) jusqu'au 4 Octobre inclus.

Ces trains desservent les principales gares du parcours.

Pour plus amples renseignements consulter les affiches placardées dans les res du réseau d'Orléans.

COLONIES FRANÇAISES ET POPULATION

—

La formation de l'Empire colonial français a été un des grands faits de notre histoire et même de l'histoire du monde. Son développement doit être une des préoccupations essentielles de notre politique. Ce développement est lié, dans une mesure assez faible, au peuplement français et beaucoup plus à l'accroissement de la population indigène : faute d'avoir reconnu ces deux vérités, on a formé beaucoup de projets utopiques qui deviendraient de graves dangers si l'on tentait de les réaliser. L'exposé des faits, la réfutation des illusions, la présentation d'un programme modeste, mais réalisable, forment les trois parties, chacune divisée en deux sections, de la présente étude.

I

LES COLONS

On disait autrefois couramment : l'Angleterre a des colonies et des colons, l'Allemagne a des colons sans colonies et la France des colonies sans colons. On en concluait que l'empire colonial français n'était pas capable de se développer, mais n'avait été constitué que par une fantaisie et une vanité déraisonnables.

L'avenir a singulièrement démenti cette prédiction et

modifié les faits qui lui servaient de base. L'émigration anglaise se trouve aujourd'hui, malgré le chômage, bien inférieure à son chiffre ancien. L'émigration allemande, tombée dans les dernières années du XIXe siècle, eu égard aux populations des deux pays, bien au-dessous de celle de la France, ne s'est guère relevée, même dans les années les plus difficiles de l'après-guerre. Les deux pays qu'on opposait à la France n'envoient aujourd'hui plus guère de colons. L'empire colonial français d'autre part a pris un développement tout à fait opposé aux prédictions des pessimistes, développement que l'Exposition Coloniale manifeste au grand public et que démontrent beaucoup d'indices plus probants. Ce succès même pose une question : comment la France a-t-elle pu mettre en valeur des colonies, si elle n'avait pas de colons à y envoyer?

La réponse est double ;

L'émigration française pendant le XIXe siècle et les premières années du XXe n'a pas été nulle, comme on le croit couramment, mais seulement assez faible. Elle a constitué en Algérie, surtout dans la province d'Oran, un peuplement qui joue un rôle capital dans la mise en valeur et la francisation de l'Afrique du Nord. La valeur de ce peuplement apparaît nettement aux inconvénients que pose son absence en Tunisie où l'on trouve moins de Français de naissance que d'Italiens (ce qui fournit un argument aux revendications italiennes) et peu d'Européens en face des indigènes (ce qui rend la domination française moins solide). Pour faire le total de l'émigration française depuis un siècle, il faudrait tenir compte des Français établis dans d'autres colonies et surtout de ceux qui se sont fixés en Amérique, en nombre notablement plus fort.

Mais cette modique émigration, dont une partie s'est même perdue hors des terres françaises, n'aurait pu suffire à des colonies de peuplement. Ici intervient la

seconde explication, qui est la principale : la France n'a pour ainsi dire pas de colonies de peuplement. De telles colonies supposent un climat où l'Européen puisse vivre sans précautions particulières, faire de gros travaux et cultiver la terre, un sol fertile, une population indigène très peu nombreuse. Il suffit qu'une seule de ces conditions fasse défaut pour interdire la colonisation de peuplement. Elle est impossible sous les tropiques, où l'Européen ne vit que très péniblement et en se confinant dans les tâches de direction qui exigent peu d'efforts physiques. Elle est impossible, même avec un climat salubre, si les ressources naturelles ne permettent pas l'installation de nombreux hommes : c'est le cas en Algérie des Hauts Plateaux et des Territoires du Sud. Enfin même un pays fertile et salubre, mais déjà occupé par de nombreux indigènes, ne peut recevoir beaucoup d'Européens : le Tell algérien est dans ce cas, comme aussi les parties cultivables de la Tunisie. Ce dernier exemple doit être particulièrement cité aux Italiens qui déclarent la Tunisie absolument nécessaire à leur pays pour y déverser son émigration. En réalité, l'émigration italienne, au chiffre de 500.000 personnes qu'elle atteignait avant la guerre et qu'elle est très loin d'atteindre aujourd'hui, aurait en une seule année jeté sur la Tunisie à peu près tout ce que ce pays peut recevoir. Peut-être la Nouvelle-Calédonie doit-elle être considérée comme une colonie de peuplement, puisque les Canaques y sont très peu nombreux, mais elle est fort petite (21.000 km2) et prodigieusement éloignée de l'Europe : elle ne saurait attirer de grandes masses de colons. Les colonies de peuplement qui comptent véritablement parce que les trois conditions du peuplement européen s'y trouvent réalisées sur de larges espaces sont le sud de la Sibérie, les parties tempérées de l'Amérique du Sud, les Etats-Unis, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande : trois de ces régions sur six appartiennent à l'Angleterre et

aucune ne figure parmi les colonies françaises qui se composent surtout de colonies d'exploitation où un très faible noyau européen doit diriger la main-d'œuvre indigène. Cet empire n'exige pas plus que nous ne pouvons lui donner : là est la condition qui a permis le succès de notre œuvre coloniale. Permis et non déterminé, car trop de possibilités ont été négligées pour qu'on ne doive pas louer comme ils le méritent ceux qui ont utilisé les possibilités qui s'offraient à eux.

II

LES INDIGÈNES

Les indigènes peuvent seuls mettre en valeur les colonies françaises : cela revient à dire que le développement économique de notre empire colonial dépend étroitement du nombre et de l'accroissement des populations indigènes.

Quelle est donc la population actuelle des colonies françaises? En Algérie, les territoires du nord (207.000 km²) ont 5 millions et demi d'habitants, Européens compris, soit 26 au km². Les territoires du sud, presque dix fois plus étendus, ont dix fois moins d'habitants, soit 0,3 par km², mais il s'agit là de régions arides qui ne pourront jamais être que faiblement peuplées. La Tunisie a, pour 125.000 km², 2.200.000 habitants, soit 17 au km². Le Maroc français, avec 415.000 km² et 4.229.000 habitants, aurait, dans la mesure où l'on peut accepter un chiffre de population assez incertain, 10 habitants au km². L'Afrique Occidentale, même en excluant les parties désertiques, ne paraît avoir que 3 ou 4 habitants au km², au total à peu près 13 millions et demi. Madagascar et ses dépendances n'atteignent pas 4.000.000 d'habitants, soit 6 au km². La population de l'Afrique équatoriale n'est connue que par des évaluations fort

incertaines donnant 1,5 habitant au km². Quelles que soient les corrections qu'on devra faire à ce chiffre, il est certain que le pays est extraordinairement peu peuplé. L'Indo-Chine l'est beaucoup plus, avec une vingtaine de millions d'habitants : elle possède à elle seule une population comparable à celle du vaste bloc africain français qui s'étend de la Méditerranée aux frontières du Congo belge. Mais cette population est très inégalement répartie. Le delta du Mékong, qui constitue la Cochinchine, et plus encore le delta du Fleuve Rouge, qui forme le cœur du Tonkin, sont de véritables fourmilières humaines, mais le reste de l'Indochine est peu peuplé et ses montagnes presque vides : avec ces deltas, quelques îles appartenant au groupe des vieilles colonies, Guadeloupe, Martinique et Réunion, sont les seules parties bien peuplées de notre empire colonial, dont la presque totalité appartient à des zones de faible peuplement.

Ces populations indigènes sont-elles en voie d'accroissement ou de diminution? La propagande communiste insiste sur la décroissance de l'Afrique équatoriale française, qu'elle prétend descendue en trente ans de huit millions à deux millions et demi d'habitants. L'exagération est trop évidente pour qu'il soit nécessaire d'insister. Sans doute la population de l'Afrique équatoriale a d'abord été évaluée à huit millions, mais c'était une de ces évaluations d'explorateurs en pays mal connu, qui excèdent la réalité de beaucoup. La population il y a trente ans n'atteignait sans doute pas huit millions et le chiffre de deux millions et demi donné pour le présent paraît en revanche trop faible. Ces deux corrections, surtout la première, réduisent sensiblement l'écart entre les chiffres successifs : s'il y a dépopulation — ce qui paraît malheureusement probable — ce n'est pas du tout dans la proportion qu'on prétend. D'autre part, les causes principales de ce grand malheur ne sont pas celles qu'on relève avec le plus d'insistance. Certes il y a eu,

sous le régime des concessions, des violences et même des meurtres d'indigènes commis par certains agents des compagnies, mais ces actes abominables n'ont fait que peu de victimes. Les corvées de portage, qu'on ne pouvait guère éviter dans un pays où les bêtes de somme manquent complètement parce que la mouche tsé-tsé les détruit, ont été sans doute plus meurtrières. Mais la grande cause de l'accroissement de la mortalité a consisté dans les maladies épidémiques. Avant l'arrivée des blancs, elles ne se répandaient pas d'une tribu à l'autre, parce qu'aucun nègre ne pouvait sortir du territoire de sa tribu sans risquer la mort : l'état de guerre perpétuelle, en interdisant les communications, avait la valeur d'une mesure prophylactique. La paix et la possibilité des déplacements ont brusquement propagé des épidémies, qui ont fait d'autant plus de victimes qu'elles s'attaquaient à des populations qui en étaient jusque-là préservées et qui n'y étaient pas adaptées. Telles sont les dimensions et les causes réelles de la dépopulation de l'Afrique équatoriale : il suffit de les exposer pour écarter l'acte d'accusation qu'on prétend dresser contre la colonisation française; d'ailleurs si les accusateurs avaient le moindre souci d'équité, ils ne parleraient pas seulement de la diminution de la population en Afrique équatoriale, mais aussi de son augmentation en Algérie depuis 1830. Certes, M. Brenier, dans une brochure remarquable que nous sommes heureux de citer, a bien raison de se montrer fort sceptique sur la valeur des anciens recensements coloniaux : les variations apparentes de la population peuvent, dans une large mesure, ne pas être réelles, mais traduire seulement le caractère plus complet des nouveaux recensements. Mais ceci posé, il ne paraît guère vraisemblable que la paix française, l'élévation du niveau de vie des indigènes, encore bien modeste, supérieur cependant à ce qu'il était un siècle plus tôt, les famines disparues ou réduites à des simples di-

settes n'aient pas diminué la mortalité, donc accru la population dans des milieux où la population est restée très forte. D'autre part en Cochinchine on cultive bien plus de terres qu'à l'établissement de la domination française : cela suppose un plus grand nombre de cultivateurs, donc une augmentation de population. Il est permis d'espérer qu'après une première période malheureuse la domination française apportera en Afrique équatoriale les mêmes bienfaits.

III

LES ILLUSIONS DANGEREUSES

LA GRANDE ARMÉE INDIGÈNE

On attend des colonies ce qu'elles ne peuvent donner : de grandes forces militaires et un développement économique immédiat. Ni l'une ni l'autre chose ne saurait être obtenue et, à les chercher, on compromettrait les réalisations possibles.

L'idée d'utiliser la « force noire » est antérieure à 1914, mais c'est la Grande Guerre qui l'a rendue populaire : d'abord on a levé beaucoup plus d'indigènes qu'auparavant; en outre et surtout les journaux exagérèrent sans mesure le rôle joué par les contingents indigènes : comme on n'était pas accoutumé à ces soldats qui piquaient la curiosité, on leur accordait une attention qui était marchandée au fantassin français. Les années qui suivirent 1918 virent le développement d'une grande armée coloniale, non comme expédient temporaire, mais comme institution permanente. Unir les colonies à la France dans l'effort militaire, c'était substituer à une nation de quarante millions d'hommes une nation de cent millions d'hommes et sous la forme qui frappe le mieux les imaginations, celle d'une armée augmentée

dans la proportion de 40 à 100. C'était aussi ménager les Français de France, en répartissant les charges militaires sur un plus grand nombre d'épaules. On ne s'en tint pas à la théorie et les régiments indigènes furent nombreux aux colonies, en France et sur le Rhin — à l'indignation des Allemands et au grand contentement de certaines Allemandes.

On avait dû pour obtenir de tels effectifs substituer aux engagements volontaires le recrutement obligatoire. Il provoqua, chez certains écrivains d'extrême-gauche, de véhémentes protestations contre cet « attentat au droit des indigènes ». S'il n'y avait pas d'autre objection, on pourrait passer outre, car on ne voit pas pourquoi les sujets de la France devraient être dispensés des charges imposées aux citoyens français. Mais d'autres considérations méritent plus d'attention.

La grande armée indigène ne présentait qu'une force militaire très médiocre. L'Algérie peut fournir un nombre de bons soldats proportionné à sa population de cinq millions et demi d'habitants — ou à peu près, car le recrutement n'y prend cependant pas autant d'hommes que sur cinq millions et demi de Français. Mais les anciens corps sénégalais, qui étaient solides, ne se recrutaient que parmi quelques tribus, celles dont la guerre était depuis longtemps l'industrie nationale. Pendant et après la Grande Guerre, on enrôla des nègres de tribus pacifiques, où les tribus guerrières avaient coutume de razzier les esclaves : le résultat fut déplorable, car on ne fait pas de chasseurs avec du gibier. Au front français et même simplement dans le Rif en 1925, nombre d'unités sénégalaises pouvaient compter dans les états d'effectifs, mais ne présentaient au vrai que des bouches à nourrir. En fait de Sénégalais, on ne peut avoir la quantité qu'au détriment de la qualité. Quant aux Indo-Chinois amenés en France entre 1914 et 1918, il était, dit-on, impossible, à la caserne et dans le Midi, de les faire manœuvrer

avant dix heures du matin si l'on ne voulait encombrer l'infirmerie de malades. On peut lever dans nos colonies beaucoup d'hommes, mais assez peu de soldats : encore faut-il pour former ces soldats un corps de sous-officiers indigènes fort bien recruté et un service à long terme.

Il y a plus : l'idée même d'une grande armée indigène est en désaccord avec les conditions actuelles de la guerre. Dans la Guerre Mondiale ont été engagés les plus forts effectifs qui aient jamais existé, mais ils ont constitué un maximum au-dessous duquel on paraît devoir rester. Une nouvelle évolution a commencé, avant même la fin des hostilités : il y avait moins de Français au front en 1918 pour remporter la victoire qu'en 1915 pour alimenter des offensives vaines et sanglantes. Les effectifs avaient diminué, tandis que le matériel s'était accru, et la proportion des premiers au second étant plus conforme à l'état de la technique, la valeur de l'armée se trouvait plus grande : la division de 1918, avec 6.000 fantassins, était plus forte que celle de 1914 qui en comprenait 12.000.

Il est parfaitement inutile d'appeler des hommes qu'on ne peut armer : c'est une vérité d'évidence, mais qu'on tend toujours à méconnaître. Elle ne permet que deux solutions :

1° Constituer dès le temps de paix le matériel correspondant à tous les effectifs qu'on pourrait enrôler et le renouveler à chaque progrès technique. On porterait ainsi la puissance militaire de l'Etat au maximum, mais aucun budget ne pourrait supporter pareil fardeau. En 1914, il fallait bien moins de matériel qu'aujourd'hui et l'armée allemande représentait sans doute la création militaire la plus parfaite qui ait été réalisée en temps de paix : cependant elle était bien loin d'incorporer tous les Allemands valides ou même tous les Allemands ayant fait leur service militaire; bien plus, avec les cadres préparés pour constituer 50 divisions de réserve, elle en

forma seulement 31, faute de pouvoir donner une artillerie aux 19 autres. Si élevé que fût le budget de la guerre allemand avec ses diverses annexes, c'est lui et non la population de l'Allemagne qui a limité les effectifs allemands.

2° Cette dernière solution, proportionner les effectifs au matériel, s'impose plus que jamais devant l'accroissement fantastique du matériel nécessaire à chaque division et devant la hausse des prix. « L'armement général du peuple », selon la formule socialiste, était déjà impossible en 1914; il constitue aujourd'hui une utopie dérisoire.

Recruter de nombreux soldats indigènes quand nous ne pouvons armer la grande majorité de nos réservistes ne serait pas seulement inutile, mais encore nuisible à la défense nationale. Toutes les dépenses engagées pour l'entretien de ces soldats réduiraient d'autant les crédits de matériel, c'est-à-dire la force de l'armée.

Il y aurait aussi pour les colonies un danger économique. Chez les noirs comme chez les blancs, l'homme enlevé à la terre n'y retourne pas. L'ancien sous-officier sénégalais retiré du service avec pension est, parmi ses compatriotes, un riche : il ne travaillera plus. Le simple soldat non pensionné devra travailler, mais presque toujours à la ville. Plus on appellera de soldats indigènes, moins il y aura aux colonies de champs cultivés.

Au danger économique s'ajouterait un danger politique. Les soldats indigènes qui ont tenu garnison en Europe, qui ont été traités en égaux par la population blanche, qui lui ont même donné des ordres lorsqu'ils étaient chargés d'un service de garde, n'ont plus, une fois revenus au pays natal, cet esprit de soumission qui seul peut assurer la domination d'une poignée de blancs sur les masses indigènes. Chaque noir ou jaune revenu d'Europe tend à être dans son pays un agent de révolte :

M. Pierre Mille l'a fait dire à son Barnavaux en un style exquis et en des termes humoristiques qui cachent une vérité profonde. Recruter une grande armée indigène, c'est préparer le soulèvement de nos colonies.

En réalité, il est possible et désirable de constituer une petite armée coloniale destinée à être employée en temps ordinaire dans les colonies elles-mêmes. En cas de guerre cette armée coloniale pourrait être amenée dans la métropole et renforcée progressivement de nouvelles levées faites parmi les indigènes. Mais chercher dès à présent à lui donner un effectif important, ce serait augmenter le défaut essentiel de notre armée, qui est d'avoir trop d'hommes pour ce qu'elle a de matériel; ce serait aussi entraver le développement économique de nos colonies et y fomenter la révolution.

IV

L'UTILISATION ÉCONOMIQUE IMMÉDIATE DES COLONIES

Certains entrepreneurs ont embauché des indigènes en France. Il y a, dit-on, des travaux que les blancs ne veulent pas faire : il faut bien les confier à des noirs. Pareil raisonnement était déjà employé au XVIII[e] siècle pour justifier l'esclavage et Montesquieu jugeait que l'exposer, c'était le réfuter. Avant d'amener des noirs en France, il faudrait être certain qu'ils n'y seront pas décimés par la tuberculose. C'est une question d'humanité. Et si même elle pouvait être résolue favorablement, il serait encore absurde de chercher de la main-d'œuvre dans des pays trop peu peuplés et il resterait à l'immigration noire ou jaune en France tous les inconvénients qu'on a notés à propos du service militaire des indigènes en Europe. L'Etat devrait entraver cette immigration, de préférence indirectement en aidant les intéressés à trouver du travail dans leur pays.

Il n'y a pas lieu d'insister sur ce point, mais d'autre part beaucoup de gens attendent des colonies une contribution économique immédiate, qui est hors des possibilités. C'est même dans le public une idée courante que les colonies sont un réservoir inépuisable de produits naturels. Cette idée paraît avoir pour origine les grandes fortunes réalisées au XVIIIe siècle dans les « îles à sucre » ; on oublie seulement que ces grandes fortunes n'étaient pas très nombreuses, que les terres où elles se sont élevées constituent seulement une partie infime de notre empire colonial et ne présentent plus maintenant qu'une productivité diminuée.

L'illusion des colonies prodigieusement riches en denrées de toute nature a conduit à une conception simple : nous ne recevons pas ces produits, mais ils nous arriveront dès qu'on aura établi des voies de communication suffisantes. En conséquence, les travaux publics effectués, entrepris ou projetés dans nos colonies ont presque toujours été des constructions de ports, de routes et surtout de chemins de fer. Les autres travaux, même les canaux d'irrigation, cependant essentiels dans certains pays, n'ont absorbé qu'une bien faible part des budgets coloniaux.

Est-il cependant nécessaire de rappeler avec M. de la Palisse que pour transporter des marchandises il faut d'abord qu'elles aient été produites? Certes on cultivera plus de champs lorsqu'on pourra exporter les récoltes, mais à la condition préalable et nécessaire qu'on ait un nombre suffisant de cultivateurs. La construction d'un chemin de fer ne les fera point sortir du sol; elle risque même d'en diminuer le nombre si des travaux poussés trop vite et sans un souci suffisant de l'hygiène, comme ceux du Congo-Océan, coûtent la vie à quantité de travailleurs. Un dicton a eu cours jadis : on ne construit un chemin de fer colonial qu'avec un cadavre de nègre sous chaque traverse. Il n'est pas seulement inhumain

et odieux, mais encore imbécile, car que vaudrait le plus beau des chemins de fer s'il traversait un pays vide?

Comment des idées aussi évidentes ont-elles pu être négligées? C'est que contre elles se dressent non seulement d'autres idées, mais aussi et surtout des intérêts. Intérêt d'amour-propre de tel gouverneur qui veut attacher son nom à l'achèvement rapide d'un grand travail public. Intérêts pécuniaires des entrepreneurs, des fournisseurs de matériel et aussi des banquiers qui devront trouver les fonds nécessaires. Le rôle des banquiers et des hommes d'affaires internationaux, moins évident que celui des entrepreneurs et fournisseurs, doit être mis en lumière : il faut que l'Etat emprunte seulement en cas de nécessité bien démontrée, dit l'homme de la rue, d'accord en cela avec l'intérêt public; il faut que l'Etat emprunte le plus souvent possible, disent ou plutôt pensent les banquiers pressés de toucher leur commission. Qu'on ne voie pas là simple conjecture : nous avons encore dans la mémoire un de ces brasseurs d'affaires internationales qui, dans une société il y a trois ans, prêchait la ratification des dettes envers l'Angleterre et les Etats-Unis et aux objections répondait qu'après la ratification la France pourrait emprunter des milliards et des milliards pour le développement de ses colonies. A de tels discours ne doit-on pas opposer le langage du bon sens désintéressé? Il faut produire avant de transporter et pour produire il faut des producteurs, donc l'accroissement de la population indigène.

Cela signifie que les colonies ne sauraient donner du jour au lendemain à la métropole bien plus de matières premières qu'elles n'en fournissaient jusqu'à présent. Certaines personnes, par exemple, rêvent de demander à nos colonies tout le coton employé par nos filatures. Ce peut être un idéal, mais qui sans doute ne sera pas encore réalisable en l'an 2.000. Certes la vallée du Niger moyen convient par son climat à la culture du coton,

mais si tous les indigènes qui l'habitent s'appliquaient exclusivement à cette culture, ils ne pourraient cependant suffire à la tâche qu'on prétend leur assigner. Or il est nécessaire qu'ils réservent d'abord la principale partie de leurs efforts et de leurs terres pour assurer leur alimentation. Quand les Hollandais ont voulu agir autrement et, par le système de Van den Bosch, forcer les Javanais à consacrer une grande partie de leurs terres à la production des denrées coloniales, ils ont provoqué des famines ; ce n'est pas un exemple à imiter. Le surplus seul peut être consacré à la production des denrées destinées à la métropole et ce surplus ne pourra augmenter qu'avec le chiffre de la population, c'est-à-dire lentement. Un doublement de population en trente ans serait déjà une chose extraordinaire, en d'autres termes le doublement de la production cotonnière d'ici 1960 constituerait un résultat prodigieux. La colonisation est une œuvre de longue haleine : à moins d'enfreindre l'honnêteté et l'humanité, elle ne peut apporter de bénéfices que dans un lointain avenir.

V

LES REALISATIONS POSSIBLES

PEUPLEMENT FRANCAIS

Les colonies mixtes dont l'Afrique du Nord est la principale n'ont pas besoin, on l'a vu, de millions de colons européens. Le peuplement français dans des proportions beaucoup plus faibles y est cependant nécessaire. Il ne peut se réaliser spontanément, puisque l'émigration française est médiocre : le gouvernement l'a tenté successivement de deux manières différentes.

Bugeaud avait essayé d'implanter en Algérie, et surtout dans la province d'Oran, par la distribution de petits

lots de terre, une colonisation paysanne. Ce système, qui avait procuré de précieux résultats, fut repris il y a une trentaine d'années par M. de Peyerimhof; mais cet éminent fonctionnaire ne fut pas soutenu et même fut obligé de quitter l'administration algérienne : après lui on renonça à la colonisation paysanne.

On a tenté de justifier cet abandon par deux considérations. La France, dit-on, n'aurait plus de paysans à envoyer au dehors; mais le succès même de l'œuvre entreprise par M. de Peyerimhof et ses collaborateurs, parmi lesquels on doit citer M. Albert Glorieux, prouve suffisamment qu'on pouvait trouver des colons en France. On a dit aussi qu'une telle politique accroissait la désertion des campagnes françaises; à cela on peut répondre que les cultivateurs émigrés, savoisiens par exemple, produisaient plus en Algérie qu'en Savoie. Au seul point de vue économique leur transplantation constituait donc un avantage et au point de vue national elle contribuait à assurer la francisation de l'Afrique du Nord. Le véritable motif du changement de politique fut que les colons déjà établis en Algérie entendaient réserver à leurs fils les terres de colonisation encore disponibles : comme ils avaient pour faire valoir cette prétention députés, sénateurs et Délégations Financières, la coalition d'intérêts privés l'emporta, selon l'usage, sur l'intérêt général.

Napoléon III avait conçu un tout autre mode de colonisation lorsqu'il songeait à faire de l'Algérie un royaume arabe. Il concéda les terres domaniales en grandes propriétés. Le résultat était de n'établir en Algérie que de rares Français : souvent même le grand propriétaire ne résidait pas et confiait ses terres à un intendant qui employait presque exclusivement des travailleurs indigènes. Il n'y avait pas de peuplement français. On raille aujourd'hui fréquemment, et non sans raison, le royaume arabe de Napoléon III, mais on l'a restauré en Tunisie

et au Maroc sous le nom de protectorat. Cette forme politique peut avoir des avantages qu'il n'y a pas lieu de discuter ici, mais il est peut-être fâcheux qu'on lui ait associé le système des grandes concessions, qui écartent la colonisation vraie et durable.

VI

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION INDIGÈNE

Les colonies d'exploitation n'exigent qu'un personnel français restreint, mais qui soit d'élite. La France est aujourd'hui plus qu'autrefois capable de le fournir et cela par suite d'une transformation de notre bourgeoisie. Cette classe sociale était au XIXe siècle extraordinairement casanière : les officiers étaient, en grande partie à cause de leurs fréquents changements de garnisons, presque en dehors de la société civile. Depuis le début du XXe siècle et plus encore depuis les bouleversements sociaux provoqués par la Grande Guerre, l'état d'esprit a changé. Il y a quarante ans les compagnies coloniales trouvaient leurs employés surtout parmi les jeunes gens que leurs parents désiraient envoyer au loin à cause du peu de satisfaction qu'ils en avaient : souvent même le souscripteur d'un paquet d'actions exigeait en retour qu'on employât son mauvais sujet de fils et c'était pour ce motif seulement qu'il souscrivait. Aujourd'hui les sociétés coloniales n'ont plus besoin de recourir à ce recrutement, qui n'était pas même de qualité douteuse : elles trouvent sans peine des sujets convenables pour tous leurs emplois.

Mais si ce problème est aujourd'hui résolu, il reste celui que pose le trop petit nombre des indigènes. Leur natalité cependant est satisfaisante dans l'ensemble. Il est des exceptions, comme celle des vieux chefs qui ont beaucoup de femmes et peu d'enfants, prouvant ainsi que

la polygamie n'est point favorable à la natalité. Mais tout compensé, il naît assez d'enfants dans nos colonies. Seulement la mortalité est presque partout trop forte : c'est la situation inverse de celle qu'on observe en France, — fort heureusement, car il est relativement facile de diminuer la mortalité. Quelles causes en déterminent l'excès?

La sous-alimentation est pour beaucoup de ces populations un mal chronique. La récolte de l'année permettra-t-elle de manger jusqu'à la récolte de l'année suivante? C'est un problème de la soudure qui se pose constamment et de la façon la plus aiguë, aussi bien dans les régions faiblement peuplées de l'Afrique Occidentale que dans le delta du Fleuve Rouge. La terre cultivée par des procédés rudimentaires ne produit pas suffisamment. De grands progrès dans la technique agricole seraient nécessaires pour permettre à ces hommes de manger à leur faim.

Des procédés pratiques auxquels nous ne prêtons pas même attention, tant nous y sommes habitués, sont encore inconnus aux nègres. Ils ne savent pas saler le poisson pour le conserver, mais le laissent sécher au soleil, où il se remplit de vers, pour constituer sous cette forme la seule nourriture carnée des populations éloignées de la mer ou des fleuves, dans toutes les régions où la mouche tsé-tsé interdit l'élevage du bétail. Sur ce point et sur plusieurs autres il y aurait toute une éducation à faire. Il faudrait aussi lutter contre les épidémies et réduire la mortalité infantile. Faute de statistiques sûres on ne saurait la mesurer de façon précise, mais il est hors de doute qu'elle est effroyable. Dans un certain nombre de localités ou de groupes pris comme échantillons, on a relevé à peu près un enfant vivant par chaque femme. L'assistance médicale et le développement des cultures alimentaires sont les premiers besoins de nos colonies.

CONCLUSION

Pas de plans grandioses, ni militaires, ni ferroviaires, mais une action méthodique pour assurer à nos colonies, lentement et progressivement, le cadre français et le nombre indigène. Et le reste nous sera donné par surcroît, ou, en d'autres termes, le développement de notre empire colonial sera assuré. Or ce développement est essentiel à la vie même de la France. Il ne s'agit point pour notre pays de prétendre à une prépondérance dont ne rêve aucun homme sensé, mais de choisir entre deux éventualités. Resserrée dans ses limites continentales, la France serait la première des nations secondaires, l'équivalent de l'Athènes de la décadence en face des grandes monarchies hellénistiques qu'avait créées en Orient la conquête d'Alexandre. Avec ses colonies, intelligemment mises en valeur, la France conserverait dans le monde une place honorable. Peut-on hésiter devant l'effort, l'effort modeste, qui écartera la déchéance et assurera le grand destin?

JEAN BOURDON.

LE RAMEAU D'OLIVIER

—

À la mémoire de l'abbé Jean Vignal, prêtre selon l'Evangile, qui fut l'âme de ce récit.

Lèvres tremblantes et regard douloureux, la Renaude murmura d'une voix cassée par l'émotion :

— Encore un autre, Monsieur le curé!... Le maire a reçu la lettre et n'ose pas avertir les parents.

La servante joignit ses mains desséchées et ajouta:

— C'est le neuvième... Pas un ne reviendra!

Depuis vingt ans, Jacqueline Renaud, familièrement la Renaude, servait M. Vignal, curé de Masviel, village perdu dans une combe de l'Espinouze, aux limites du Tarn.

Contrairement à la règle de son état, la Renaude ne se mêlait pas de tout régenter au presbytère. Humble de cœur, taciturne, rude à l'ouvrage, elle ne s'était pas élevée au rang de gouvernante. Son zèle ne dépassait pas les soins du ménage, de la lessive et du jardin potager.

Elle avait les yeux sombres et le teint brûlé d'une Sarrasine. On la voyait peu à l'église, mais, dans ses loisirs, assise près de l'âtre, elle égrenait le rosaire, tandis que Malou, chatte isabelle, les pattes sous le ventre, le nez près de la cendre tiède, sommeillait béatement dans la douceur du silence.

Les mois s'écoulaient monotones, à peine marqués par le cours des saisons et par les petits événements du hameau, lorsque retentit le coup de foudre de la mobilisation.

La Renaude fut bouleversée. Non qu'elle eût à re-

douter le départ d'un fils ou d'un parent; c'était le malheur universel qui prenait aux entrailles cette paysanne, fermée jusqu'alors aux émotions. Comme une rafale sur une eau grise, l'inquiétude crispa son visage, creusa ses rides.

Le sort des batailles et les récits enflammés des journaux la touchaient peu, mais son cœur évoquait sans cesse les visions tragiques des combats, chairs sanglantes, poitrines trouées, crânes ouverts, faces livides d'agonisants, vains appels de blessés...

Elle priait dans une ardeur farouche pour les soldats du village, jetant au ciel pour eux des plaintes maternelles.

Parfois sa pitié s'irritait en cris indignés :

— Ce n'est pas une besogne de chrétiens, disait-elle, que de se réunir en troupe pour se massacrer!

L'abbé Vignal et d'autres personnes lui remontraient la nécessité de se défendre et de chasser l'envahisseur. Sourde à ces raisons, elle continuait de protester :

— C'est affreux! Tous nos enfants périssent. Cette guerre dure trop. Est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un pour arrêter tant de malheurs?

— Hélas, disait l'abbé, ce pouvoir n'appartient à personne. La victoire seule nous ramènera la paix.

Murée dans sa compassion, la servante insistait :

— Cependant si toutes les mères se levaient pour réclamer leurs fils et leur crier de revenir...

— Ce mouvement ne serait pas imité sur la terre ennemie.

Mais la Renaude, une larme perdue dans les crevasses de sa joue, voulait espérer quand même une révolte générale contre le carnage :

— Les mères allemandes, reprenait-elle, sont aussi dans le tourment et sans doute, un jour, iront assiéger le palais de l'empereur...

Ah! celui-là, qui portait d'un cœur léger le poids des atrocités de la guerre, comme elle l'exécrait! Des voisines, parfois, maudissaient le monstre; alors, elle ne manquait pas de s'étonner que dans la foule des hommes courageux il ne s'en trouvât pas un décidé à tout pour renvoyer dans l'enfer celui qui personnifiait à ses yeux l'antéchrist.

Au deuxième automne de la grande calamité, son chagrin s'exaspéra, parce que, faute de bras, bien des champs restaient en friche :

— Voilà, dit-elle, que la terre commence, elle aussi, à souffrir.

Là, du moins, elle pouvait apporter quelque secours: elle aida les femmes les plus pauvres à moissonner, à lier les gerbes et à semer.

La vue des premiers mutilés de retour à Masviel la jeta dans la stupeur :

— Ah! les pauvres martyrs, qu'est-ce qu'ils ont fait au bon Dieu pour être arrangés comme ça!...

Chaque fois qu'elle apprenait la mort d'un soldat originaire de la paroisse, elle s'en allait au hasard des chemins et gémissait dans la solitude de la campagne, adressant à haute voix au disparu, comme pour le bercer, des mots tendres et des regrets.

Elle traçait une croix sur le calendrier et puis inscrivait à gros caractères maladroits, mouillés de pleurs, le nom du soldat sur une page de son livre de messe :

HENRI LACOUR
PAUL MÉJANEL
PIERRE GUIRAUD
GUILLAUME CARRIER
ETIENNE PUJOL
JEAN LAFON
FÉLIX SÉGOUFIN

LOUIS PRÉVOST
PAUL MAS

L'abbé Vignal relevait les mêmes inscriptions sur la feuille de garde de son bréviaire. Il lisait en chaire cette liste funèbre, le dimanche, à la fin des offices et récitait ensuite les prières des morts.

Quand il fallut tracer la neuvième croix et le neuvième nom, la Renaude demeura, tout le jour, dans un morne accablement. A la veillée, après une prière muette, elle pleura. Et jusqu'au matin ce fut une plaintive insomnie. La pointe du jour frissonnait aux vitres, lorsqu'une grande inspiration exalta la servante.

— Monsieur le curé, s'écriait-elle peu après, vous le voyez bien, tous nos enfants à la guerre disparaissent l'un après l'autre...

Elle s'arrêta comme pour donner un poids décisif à cette déclaration :

— Il faut les secourir. Sinon pas un n'échappera.

— Nous ne pouvons, répondit l'abbé, que redoubler nos prières.

— Ce n'est pas assez, reprit la Renaude avec force. Quand notre corps sera dans la terre et qu'il faudra rendre le dernier compte, est-ce que tout sera pardonné à ceux qui n'auront fait que prier?

Un théologien aurait eu beau jeu sur ce texte, mais l'abbé Vignal troublé, et d'ailleurs peu versé dans la science doctrinale, resta muet. Et comme son âme était scrupuleuse, il frémit en songeant au jour solennel du jugement suprême.

Un couple de corbeaux, niché dans les ormes du presbytère, déchirait de croassements l'air frais du matin, tandis que l'horloge du clocher laissait tomber dans l'éternité le glas d'une heure morte.

— Une personne existe, continua la Renaude, qui peut arrêter le ravage.

Le prêtre la regarda avec la crainte que le chagrin ne troublât ses idées. Mais autoritaire et un peu mystérieuse, elle ajouta :

— Nous avons quelqu'un, ici-bas, qui nous commande tous et peut donner des ordres aux rois.

— Le Saint-Père! murmura l'abbé.

Comme délivrée du poids d'un secret, la Renaude soupira. Un sourire égaya ses joues grises et vivement elle reprit :

— Oui, le Saint-Père! Personne ne lui résiste. Qu'il parle seulement et la paix reviendra.

— Hélas! dit le prêtre d'une voix dolente, s'il lui suffisait de parler il n'hésiterait pas. Mais son appel se perdrait dans le fracas des batailles. Les peuples, trop irrités, ne l'écouteraient pas.

— Comment! s'écria la Renaude, il se trouverait des chrétiens pour résister aux ordres du pape! N'est-il pas tout-puissant?

Saisi du remords de troubler cette foi exemplaire, plus solide, songeait-il, que sa chétive raison, l'abbé Vignal affirma très haut, comme pour se signifier à lui-même une vérité sans discussion :

— Le vicaire du Christ possède tous les pouvoirs.

— Eh bien! qu'il commande! dit la servante rassurée. L'univers le bénira.

Elle réfléchit un instant. Puis en toute simplicité :

— S'il ne l'a pas fait, c'est que peut-être il n'y a pas encore pensé.

— Il a déjà prononcé de grandes paroles dans la tourmente, annonça l'abbé Vignal. Sans doute se recueille-t-il pour le jour décisif. Nous savons que son âme est torturée. La fureur de ses enfants bien-aimés lui coûte souvent des larmes.

— Il ne pleurera jamais assez pour faire reculer la mort, protesta la Renaude. Maintenant il faut qu'il

agisse... Si le saint homme venait à être appelé devant Dieu, avec les mains vides et les yeux rouges, n'ayant que des larmes à mettre dans la balance, il ne serait peut-être pas justifié.

Ce langage irrévérencieux affligea l'abbé. Cependant, à partir de ce jour, les paroles de la servante bourdonnèrent souvent à ses oreilles, et jusque dans le repos de ses nuits.

La Renaude, ardente de charité, implorait presque sans répit :

— Allez à Rome et demandez à voir le pape. Vous qui savez si bien parler en chaire, vous lui ferez un beau discours et il vous écoutera.

M. Vignal, patient et bon, essayait de lui montrer l'ingénuité de ce projet. Mais l'autre, indifférente aux arguments, restait ferme. Parfois à bout de raisons, saisi par cet appel opiniâtre, il laissait tomber les bras et gardait le silence. Alors elle redoublait sa supplication. Pour lui échapper, il se réfugiait dans sa chambre; un soir, avec le désarroi d'un enfant grondé, il mit sa tête sous l'oreiller pour ne plus entendre cette voix de reproche qui le poursuivait à travers la porte.

La servante devint agressive :

— Que penser, disait-elle, d'un père qui hésite à se mettre en route pour sauver ses enfants!

Puis elle prononça des mots de violence :

— C'est un crime d'attendre et de perdre un seul jour.

Désespérant d'être exaucée, elle résolut d'agir :

— Je ne puis plus vivre ainsi, je vais partir, annonça-t-elle. Donnez-moi une lettre, j'irai la porter à Rome et parler au Saint-Père.

L'abbé lui représenta que l'on n'entrait pas au palais du pape comme dans un moulin, mais elle répliqua :

— Le roi de France a bien reçu une bergère!... Je me traînerai, les bras en croix, je dirai que je suis la ser-

vante du curé de Masviel, je passerai les nuits à la porte... Il faudra bien qu'à la fin on ait pitié de moi.

La tristesse remplaça vite cette exaltation :

— Je suis trop ignorante, je ne saurais pas dire ce qu'il faut... C'est à vous, qui êtes savant, d'aller avertir le pape... N'attendez pas que ce soit trop tard.

Poursuivi et chaque fois plus troublé, le desservant se demandait s'il ne fâchait pas Dieu de résister à cette naïve conviction. La vérité n'est-elle pas dans la bouche des humbles? La Providence lui signifiait peut-être ainsi le devoir.

Irrésolu, désemparé, l'excellent homme se prodiguait en oraisons sans obtenir de lumières. En vain appelait-il à son aide la Vierge et plusieurs Saints qu'il honorait d'une dévotion particulière.

Cependant un nouvel avis funèbre parvint à Masviel. La liste du bréviaire fut grossie d'un dixième nom, David Galibert. La Renaude pleura « toutes les larmes de son corps » et ne s'arrêta de gémir que pour aggraver ses reproches.

— Vous aurez, prononça-t-elle impitoyable, à répondre plus tard de ce nouveau malheur... Et vous répondrez aussi de tous ceux qui suivront.

Courbé sous cet orage, l'abbé descendit à l'église. Le front sur les marches de l'autel, il adora longuement le Seigneur. Puis il voulut se prosterner aux pieds de saint Jude, patron des causes désespérées. Devant la statue de l'apôtre une ombre remuait : la Renaude allumait un cierge. Sous les reflets mouvants de la petite flamme vacillante les paupières de Jude semblèrent battre.

— Ce signe, dit la servante soudain inspirée, c'est le commandement de votre départ.

L'écho des voûtes amplifiait et solennisait la voix.

— Que la Providence me conduise, répondit l'abbé.

La Renaude se pencha comme pour un secret :

— Maintenant vous le savez, on vous attend là-bas.

Le desservant s'agenouilla sur les dalles :

— Puisque Dieu le veut et me choisit, j'irai dire au souverain pontife la grande pitié du pays de France.

— La route est longue et le temps presse. Vous partirez avant ce soir.

Malgré le zèle qui maintenant le soulevait, il se récria:

— Un tel voyage exige quelques apprêts.

— En un tour de main j'achève votre paquet... Un peu de linge dans une valise, et à la main votre bâton ferré.

Il eut un sourire vite réprimé :

— Heureux les simples, songeait-il, qui ne s'embarrassent de rien. Le royaume céleste leur est promis.

Il montra sa soutane roussie par les saisons :

— Il faut en acheter une autre. Je n'oserais pas me présenter ainsi.

— Ceux qui meurent à la guerre, objecta durement la Renaude, passeront bien les portes du ciel avec leurs manteaux sales...

De retour au presbytère, elle insista :

— Quand le feu est à la maison, on ne perd pas le temps à chercher un habit du dimanche pour aller crier au secours.

Il enleva sa soutane et dans la clarté de la fenêtre examina le collet déteint, les manches élimées, les rapiéçages :

— On pourrait peut-être, proposa-t-il, la mettre à l'envers.

La servante prit aussitôt l'aiguille et commença l'ouvrage. L'abbé la regardait coudre, méditatif. L'idée d'une difficulté capitale soudain le secoua : ce voyage en pays lointain imposerait une grosse dépense. Ouvrant un tiroir, il compta promptement, hélas! tout son bien :

— J'irai emprunter, dit-il tout haut.

La Renaude courut à sa chambre, ouvrit l'armoire et chercha ses économies cachées dans le pli d'un drap. En les donnant à son maître, elle dit simplement :

— Je n'espérais pas un si bon emploi... Que j'ai du regret d'avoir si peu!

La gorge serrée, M. Vignal hésitait à accepter ce dépouillement total. Cependant lui revint en mémoire le grand précepte chrétien pour gagner à fond l'amour de Dieu : « Donnez tout ce que vous possédez. Ne gardez rien. » Puisque tout est compté là-haut, dans le grand livre des richesses éternelles, l'abandon complet de nos biens doit mériter l'inscription en lettres d'or. Avait-il donc, lui ministre du Christ, le droit de refuser à une âme embrasée l'occasion d'obéir au conseil de l'Evangile? La Renaude lui parut soudain grandie, sanctifiée. Il l'avait toujours estimée pour sa rude bonté; maintenant il se sentait pris de respect.

— Vous êtes meilleure que moi, déclara-t-il. Que Dieu vous récompense.

Avant le soir se terminèrent les préparatifs du voyage. Mais dans la nuit, l'abbé, que la fièvre empêchait de dormir, aperçut une difficulté préliminaire : selon la règle ecclésiastique, son départ devait être autorisé par l'archevêque. Il importait donc, pour éviter un refus, de bien exposer l'affaire, de composer avec soin des paroles persuasives.

M. Vignal voulut dans le calme de son lit préparer sa requête. Mais les arguments se heurtèrent sans parvenir à s'ajuster. Il se leva pour réfléchir plus à l'aise. Les idées ne restèrent pas moins rebelles. La lampe rallumée, il écrivit péniblement quelques phrases, les ratura et ne trouva pas mieux. Ses tempes battaient. Une goutte de sueur tomba sur le papier, délaya l'encre. Le curé regarda longuement la tache qui s'étendait. Ses pieds étaient nus sur le carreau. Il frissonna. La tête pen-

chée; le regard fixe, il sentait avec effroi fléchir sa décision.

Si l'audience de l'archevêché, pour solliciter son exeat, lui semblait déjà si redoutable, comment oserait-il prêcher avec assurance devant le trône pontifical? La fermeté du maintien et l'ordonnance du discours ne lui manqueraient-elles pas? Où trouver l'autorité du conseiller que l'on écoute?... L'angoisse pesait comme une pierre sur sa poitrine et l'agitait de soupirs.

— Jésus, murmura-t-il, soutenez-moi. Je tremble d'être le mauvais avocat qui perd la meilleure des causes. ...Puisqu'il vous a plu de charger d'une grande mission mes épaules indignes, que votre main me guide.

Il récita le rosaire et s'endormit apaisé.

Réveillé de très bonne heure, il appela sa servante :

— Je ne puis quitter ma paroisse sans la permission de Monseigneur. Je vais au chef-lieu la lui demander à à genoux.



Quatre heures du matin. Les ombres orangées du sommet de la montagne annoncent le soleil. Sur la rivière de l'étroite vallée une brume laiteuse présage une journée chaude.

M. Vignal se hâte dans un sentier de traverse abrité d'aubépines et de houx. Il se rend à la station de Murat-sur-Vèbre, pour gagner Castres et Albi. Un petit train, maintes fois escamoté par des tunnels, telle une preste couleuvre qui glisse dans un trou, descend à grand bruit de ce plateau vers la plaine castraise.

A quinze heures, le curé de Masviel arrivait au chef-lieu. Avant de se présenter à l'archevêché, il voulut mettre dans la confidence un vieil ami de grand-séminaire, l'abbé Courbin, aumônier du lycée. Ce prêtre, éloquent, fin et de grande culture, vivait presque dénué, mais très

digne, entre ses livres et sa sœur. L'amour des lettres l'avait éloigné du ministère paroissial. Il logeait au faubourg de la Madeleine, dans une pauvre maison, dont tout l'agrément était une vue reposante sur les jardins de la campagne.

Il écouta M. Vignal, se recueillit et parla doucement :

— J'admire, mon cher confrère, la sincérité de votre cœur et l'effervescence qui vous anime. Mais le débat que vous croyez inaugurer compte presque autant de siècles que notre sainte religion. Il plane dans les régions glacées d'une politique transcendante où les lunettes du menu clergé ne discernent que nuées. Seuls, les successeurs de Pierre possèdent le secret de telles affaires... Pour nous, gens de petite robe, attachés à la glèbe ecclésiastique, notre rôle s'arrête au simple devoir de se taire et d'obéir... *Tacere et obedire.*

— C'est ma faute, dit nerveusement M. Vignal. Ma bouche a trahi ce grand projet puisque vous me désapprouvez.

— A Dieu ne plaise, cher ami, que je condamne de si bonnes intentions. Votre dessein vous honore. Il marque une surabondante fraîcheur d'âme. Mais quelle lumière nouvelle apportez-vous dans un si vieux procès? Nos élans de charité ne suffisent pas à résoudre des problèmes temporels fort compliqués. Evitons de tomber dans les fautes de l'entendement, bien que le ciel ne les compte pas comme péchés... D'ailleurs, on ne conseille pas le Saint-Père. Ses décisions dépassent les considérations terrestres et sont inspirées par des vues éternelles qui souvent nous échappent.

— Je ne puis croire, observa M. Vignal, qu'il refuse d'entendre un cri de pitié.

— Assurément non. Mais au-dessus des patries, il doit aimer tous les peuples d'une égale affection.

— Les pacifiques, déclara l'abbé, ont le droit de se

plaindre si l'on ne blâme pas les furieux. La suprême équité ne commande pas d'estimer également Abel et Caïn. Jésus lui-même a-t-il chéri d'un même cœur Pierre et Judas?

— Vous oubliez, hélas, dans votre zèle que les préceptes évangéliques ne règlent pas encore les relations des peuples entre eux... Je suis avec vous pour condamner la guerre, exécrable héritage de barbarie. Aux cataclysmes, aux fléaux, à tous les mauvais destins qui déciment les hommes, ils ajoutent le massacre. Aveuglement misérable! Ne cessons de le maudire; mais une fois l'ouragan déchaîné, en vain pour l'arrêter se lèverait le pontife... Dans les combats, l'autorité romaine s'exposerait aux avanies.

M. Vignal répliqua, non sans vivacité :

— N'est-ce pas une vertu chrétienne que de supporter les offenses? Et ne serons-nous pas complices de l'iniquité si nous ne flétrissons pas les abus de la force, qui sont précisément un des signes de la fureur du démon?... Que dire de Ponce Pilate qui assiste impassible au forfait du Calvaire, en lavant ses mains de neutre!

L'aumônier répondit après un instant de réflexion :

— Il fallait que le Christ mourût pour le salut des hommes. Pilate n'a été dans le grand drame qu'un instrument de la Providence; je ne vais pas, de peur d'incliner au déterminisme, jusqu'à penser qu'il mérite d'être absous, mais il a servi, sans le savoir, les desseins éternels. En sauvant Jésus, il aurait altéré la mission divine et les destinées religieuses du monde.

La voix de l'abbé Vignal trembla :

— Sa prudente face de gouverneur n'a pas tressailli! Pas un mot, pas un geste d'humanité! Par crainte de se compromettre il s'est gardé de prendra parti. Cela suffit pour le livrer éternellement au fouet de l'histoire... Ferons-nous comme lui? Resterons-nous impassibles et

lèvres closes, au lieu d'aller à genoux demander au justicier de parler contre l'abomination?

M. Courbin eut un geste évasif :

— Le serviteur doit être bien savant qui veut enseigner le maître. Souvenez-vous que le Saint-Vicaire, au-dessus des intérêts des nations, veille aux destinées de l'Eglise universelle. Ce monarque absolu ne se règle pas sur le bon plaisir. Pas davantage sur ses préférences personnelles. Il s'équilibre et décide en pesant les rapports des hauts prélats et des grands chefs d'ordre. Ces dignitaires appartiennent à des nationalités différentes et, à l'occasion, ils protègent leur patrie. Un des plus vénérés est le doyen de nos cardinaux, Mgr de Guérin, mais le cardinal de Munich, von Huber, dispose, dit-on, d'une voix plus forte.

— Que l'arbitre souverain parle au-dessus du tumulte!

— S'il ne s'est pas levé comme un juge pour prononcer les paroles désirées par tant de cœurs endoloris, nous devons continuer à croire que la sagesse apostolique est avertie de plus haut que la nôtre.

Venant à des considérations d'ordre plus pratique, il ajouta :

— Je connais notre archevêque. On voit la bonté dans le sourire de Mgr Mignot. Mais sa prudence n'approuvera pas votre voyage *ad limina*. Même si vous emportiez l'exeat, songez à tant d'autres difficultés... D'ici à Rome, la distance est longue pour une petite bourse. A pied d'œuvre vous trouverez le Vatican bien gardé. Que d'obstacles à franchir! Et dans les bureaux que de barrettes à vous concilier!... A votre place je rentrerais à Masviel et me croirais acquitté en distribuant les fonds de l'entreprise à des pauvres de la guerre.

L'abbé Vignal montrait un visage consterné :

— Votre amitié m'abandonne... Me voilà seul.

— Je vous aime, reprit l'aumônier... Mais j'y pense, qu'auriez-vous donc proposé au Saint-Père?

Aussitôt une lueur mystique transfigure le curé de Masviel :

— Je voudrais le supplier de se jeter entre les combattants, la croix en main et suivi de toute la cour pontificale.

— Sublime équipée, dit M. Courbin..., d'un grandiose à mettre en images ou en scène épique.

Pour adoucir la leçon et détendre dans un sourire le chagrin de M. Vignal, l'aumônier risqua une plaisanterie :

— En somme, vous voulez mettre le pape en campagne et mobiliser les cardinaux... Faible troupe et bien pacifique pour faire la loi aux armées.

Le desservant, inattentif à l'ironie, répliqua :

— Le vicaire romain n'est-il pas le médiateur suprême?

— Les républiques et les rois ne sont pas incapables d'écouter une voix fraternelle dans le règlement des petites affaires. Mais il s'agit ici de la vie des nations...

— Et aussi de leur mort, si l'on n'arrête le massacre. Jamais la terre n'avait bu tant de sang. Que le Saint-Père exorcise le fléau et redresse la loi d'amour! Qu'il commande aux nations chrétiennes de se soumettre enfin à la maxime souveraine : *restaurare omnia in Christo.*

— C'est un grand mot d'ordre, ô nouveau Chrysostome, mais le moyen, je vous prie, de le donner aux armées? Bénie dans tous les âges la main qui par miracle insigne brodera pareille devise sur les drapeaux : ils flotteront alors dans l'air pacifique comme de saintes bannières... Auriez-vous par hasard là-dessus quelque plan original à découvrir au souverain pontife?

— Si sa médiation ne parvenait pas à dissiper le fracas militaire, je lui demanderais de fulminer l'anathème

et l'excommunication contre les princes acharnés à la guerre. Ces sentences, vous le savez, délient les peuples du serment d'obéissance à leurs maîtres. Alors tout rentrerait dans la paix.

— Autres temps, observa M. Courbin. Cette arme, jadis fulgurante, les siècles l'ont rouillée dans son fourreau. Elle ne lancerait plus, craignons-le, l'éclair terrifiant qui courbe tous les fronts...

Les deux prêtres restèrent silencieux... L'aumônier s'attristait du chagrin de son ami. Et comme il avait trop de vertu pour ne pas éprouver quelque scrupule de renverser une chimère où luisait tant de bonté, il se mit à rêver tout haut :

— Je suis peut-être impardonnable d'argumenter contre l'enthousiasme de cette charité d'apôtre, capable de soulever tous les obstacles... Ah ! sur le charnier, qu'il serait beau le reflet d'argent du rameau d'olivier ! Qui sait si le pacifique rayon se perdrait dans la vaste nuit ? L'éclat de la pitié, même la plus vaine, se prolonge dans l'éternité... Si nous prêchons à des sourds, faut-il abdiquer les devoirs de la chaire ? Nous serions bien coupables !

M. Vignal se leva frémissant :

— Alors vous ne me désapprouvez pas ?

L'aumônier leva les bras :

— Mon frère, nous vivons des temps bien difficiles.

Le desservant reprit exalté :

— Peu importe si les hommes aveuglés jettent des pierres ! C'est un Christ aux outrages qui a racheté le monde.

★

L'abbé Vignal, ce jour-là, n'osa pas entrer à l'archevêché. La discussion avec M. Courbin, dont il appréciait la sagesse et le savoir, lui découvrait la nécessité d'appuyer sa démarche par un solide mémoire écrit.

De retour au village il donna quelque détail à sa ser-

vante. Elle fut exaspérée par le récit des objections de l'aumônier.

— Mon digne collègue, expliqua-t-il, ne m'a pas condamné. Il n'a voulu que m'avertir des difficultés... Je ne l'ai pas assez remercié de ce service... Me voilà mieux éclairé, sans me trouver réduit à déserter la cause. J'oubliais trop que l'on ne chemine pas à son gré dans les couloirs du Vatican. Il y a des antichambres avec des gens qui vous interrogent. Et l'on répond de travers si l'on n'est pas bien préparé.

— Quand on a la conscience en place, s'écria la Renaude, les réponses viennent facilement.

— Les bouches honnêtes ne sont pas toujours les mieux disantes, répliqua M. Vignal. Pour moi je pourrais me troubler et bredouiller. Ce serait sottise de me fier à ma chétive éloquence. Je vais armer mon humble voix de beaux récits exemplaires de l'histoire sacrée. Il faut les bien choisir... Oh! mes recherches seront vite achevées... Des notes rapides et quelques pages à écrire... Je les lirai à Monseigneur et ce sera le vrai moyen d'obtenir son appui.

Le desservant se mit à l'ouvrage, avec une secrète satisfaction de se donner ainsi un délai pour cette redoutable visite au vicaire du Christ. Il pensait aussi puiser dans ce travail un nouveau motif d'agir et le surcroît de force qui lui manquait.

Il explora sa modeste bibliothèque et releva dans les annales ecclésiastiques les grands épisodes des luttes de la papauté contre les excès du pouvoir temporel. Il montra Rome, au long des siècles, opposant la loi de l'Evangile aux abus de la force, prenant parti contre les empereurs pour la tranquillité des peuples et la paix.

Sa main pieuse écrivit un récit qui commençait aux temps héroïques des pasteurs de l'Eglise.

Il évoqua tour à tour saint Léon, dressé devant les Huns et les Vandales, les décidant à rebrousser chemin...

Saint-Ambroise excommuniant, après les massacres de Salonique, Théodose, maître du monde... Benoît Ier, mourant de douleur à l'invasion des Lombards... Saint Grégoire condamnant l'Isaurien, empereur d'Orient... Grégoire V mettant le royaume de France en interdit... Gerber, pape français, proclamant que sans les querelles des princes la paix fleurirait dans le monde et obligeant les rois de la chrétienté à respecter la trêve de Dieu... Innocent III abaissant le roi Jean d'Angleterre, renversant l'empereur d'Allemagne, Othon... Grégoire VII recevant à Canossa la soumission humiliée d'un autre empereur germain... Urbain II excommuniant Philippe de France... Innocent IV prenant le même décret contre Sanche de Portugal et Jacques d'Aragon.

Avec allégresse l'abbé Vignal étudia le rôle pacificateur de Benoît XII et de Clément VII. Puis il cita Paul II, qui lança l'interdit sur le roi de Bohême; Pie V, fulminant l'anathème contre Elisabeth d'Angleterre; Grégoire XIII, pacifiant Gênes, l'Allemagne et la Pologne; Sixte-Quint, excommuniant Henri III.

Plus près de nous, il glorifia la grandeur de Pie VI, dépouillé, captif et mort en exil.

Puis il montra Grégoire XVI réunissant un consistoire pour blâmer la Prusse, qui falsifiait des textes, puis flétrissant la barbarie russe et condamnant, face à face, le tsar.

A la fin de cette moisson épique il exalta la fermeté de Pie IX dénonçant au monde par encycliques les brutalités et la mauvaise foi prussiennes, écrivant à Guillaume Ier : « J'accomplis jusqu'au bout un de mes devoirs qui m'oblige à dire à tous la vérité. »

Le curé de Masviel assembla dans un cahier ces doctes recherches.

— Maintenant, annonça-t-il à la Renaude, mon départ ne tardera plus. Voilà mon armure. Si je trouve là-bas des cœurs indécis, je rappellerai les mémorables interventions

du Saint-Siège. Il y a là des exemples impressionnants; je vais, d'ailleurs, avant de partir, en éprouver l'effet sur l'esprit de mes collègues, au cours de la prochaine conférence cantonale, chez notre curé-doyen.

L'idée de cette communication, peut-être M. Vignal l'avait trouvée dans un désir inavoué de différer encore un pèlerinage qui, malgré tout, l'effrayait. La Renaude ne manqua pas de le dire. Ce gerbier de souvenirs historiques sur un des grands rôles traditionnels de la papauté ne pouvait guère impressionner cette ignorante. Elle n'apercevait que le retard et le déplorait.

— Toutes ces écritures sur vos papiers noircis, c'est du temps qui s'en va. Vous devriez être à Rome... Chaque nuit j'ai de tristes pressentiments.

Ils se réalisèrent dans la semaine :

— Cette fois, annonça la Renaude, farouche, c'est le plus fort et le plus honnête qui a péri.

L'abbé, blanc comme l'hostie, n'osait pas demander le nom. Mais elle ajouta :

— C'est Marcel Guiraud, cadet de l'ancien garde communal. Le vieux reste maintenant tout seul, avec sa femme malade. L'aîné, Pierre, est mort au début, en Belgique.

— Ah! mon Dieu! dit le prêtre, Marcel était un des meilleurs garçons de la paroisse!

Secoué d'un frisson, il leva ses mains jointes vers un crucifix et récita les psaumes de la Pénitence :

— Seigneur, ayez pitié de moi. Pesez mes iniquités avec votre infinie miséricorde. Que mon gémissement monte vers vous des extrémités de la terre... « *Requiem aeternam dona eis, Domine!* »

La servante donnait les répons :

— *Et lux perpetua luceat eis.*

Leur voix, triste et sourde, laissait tomber dans le silence les paroles de la psalmodie comme des poignées de terre sur un cercueil.

Adoucie par la prière, la Renaude s'attendrit au souvenir du disparu :

— Il fallait le voir battre le grain sur l'aire ou tenir la faux... Et avec ça, toujours gai et jamais un mot de travers... Adroit comme pas un pour placer des filets dans la rivière; au retour, il n'oubliait pas de m'appeler. Je crois encore l'entendre : « Renaude, venez choisir. » Sans rien accepter, il me forçait à prendre pour vous la plus belle truite. Et il s'en allait en sifflant... Il attendait la fin de la guerre pour se marier. Le brave enfant!... Et maintenant, c'est fini... nous ne le verrons plus.

Elle arrêta sa plainte pour fermer les volets, en signe de deuil, comme si un cadavre gisait au presbytère. Bientôt reprise par son idée fixe, les yeux chargés de reproches et le geste violent, elle jeta des paroles d'accusation :

— C'est une voix de plus, là-haut, contre nous... A force d'attendre cela devait arriver. Tout ce temps perdu, c'est la mort qui en profite... Je ne sais pas si Dieu nous pardonnera.

L'abbé, comme terrassé par ce cri, se laissa choir sur les genoux. Pressant une médaille sur ses lèvres, il murmura :

— Ce nouveau chagrin me tuera.

La servante revint à ses lamentations :

— Celui-là, plus malheureux encore que les autres, ne reposera même pas dans la terre... On n'a rien retrouvé de son corps, pas un seul débris à mettre dans un trou avec une croix... On le sait par un camarade qui a écrit; une mine a sauté et Marcel a disparu comme s'il n'avait jamais existé. En lisant ça la mère est tombée, on l'a portée dans son lit, et le père est parti en criant...

— Renaude, gémit l'abbé, prions encore pour le repos de son âme.

Impitoyable, la servante continua :

— Nous ne sommes pas au bout de notre misère. Les

malheurs galopent en troupes, comme les loups... Je vois encore des morts.

Le prêtre se leva brusquement et se frappa la poitrine :

— Le sang de tous ces enfants criera contre moi devant le Seigneur.

Les yeux égarés, ses maigres épaules ployées sous le chagrin, il parut soudainement vieilli. Livide et comme halluciné, il descendit dans la cour. Un souffle d'orage échevelait la cime obscure des arbres. L'abbé Vignal entra dans l'église déserte. Sous la voûte humide l'ombre solennisait le silence. Une veilleuse clignotait. Le bruit des pas, martelé par l'écho, lui sembla menaçant. Devant l'autel ses genoux se raidirent, au lieu de plier :

— Cette consolation m'est refusée, dit-il d'une voix sanglotante... Je ne suis plus digne.

Il s'en alla comme s'il fuyait, cheveux au vent... En dépit de la fatigue il se hâtait dans le chemin pierreux qui contourne la lisière du village. Arrivé devant la maison de l'ancien garde Guiraud, presque à l'entrée de la forêt, il poussa la barrière et appela. Personne ne répondit. Il souleva le loquet, mais la porte résista. En prêtant l'oreille il entendit un gémissement continu que dominait le hurlement d'un chien enfermé dans l'étable. L'abbé demeura là quelques instants, immobile, l'esprit en déroute. Il se sentait infiniment seul et malheureux. La solitude, le ciel et la terre décolorés par les ombres du soir, tout, jusqu'au triste frisson des feuillages, lui parut hostile. Le poids de la misère humaine courbait sa tête. Il leva péniblement le bras et devant cette porte qui ne voulait pas s'ouvrir fit le geste de la bénédiction.

Comme il revenait, il tressaillit au son de la grosse cloche de l'église. A coups réguliers, les vibrations, puissantes et graves, se prolongeaient dans l'air nocturne et mouraient au loin en ondes affaiblies. La Renaude sonnait le glas de Marcel Guiraud.

Le prêtre s'arrêta. Le battement de la cloche entrait à grands coups dans sa poitrine; et son cœur suivait le rythme. Au ciel pâli les premières étoiles essayaient leur éclat. M. Vignal, enfiévré d'une détresse qui noyait sa pensée, voulut crier; la parole expira dans sa bouche ouverte. Alors il s'élança sur le chemin et trébuchant aux obstacles courut au cimetière.

...Il s'avançait à travers les tombes comme un somnambule, ses pas feutrés par l'herbe n'éveillant aucun bruit, lorsqu'il lui sembla que le sol se dérobait sous ses jambes fléchissantes. Une puissante et mystérieuse respiration soulevait et abaissait tour à tour le champ funèbre.

M. Vignal, les mains crispées sur une colonne, ferma les yeux. Mais l'éblouissement persistait. Autour de lui les pierres mortuaires, animées d'une étrange vie, se penchaient les unes vers les autres. Une rafale de vent se lamenta dans les hautes herbes et siffla dans les cyprès. L'ombre noire des arbres plaintifs agitait des formes indécises, qui glissaient sur les tombes, autour des grilles et des croix.

Le prêtre, sur le point de défaillir, murmura le Miserere et puis, comme un dernier secours, invoqua les soldats du village morts à la guerre. Il les appela tous par leur nom et soudain le souvenir enflammé les ressuscita :

— Je vous reconnais bien, dit-il. Je vous ai tous baptisés, tous instruits dans les principes de la vie chrétienne... Te voilà, Guillaume... te voilà, Paul... et toi aussi, Etienne! Je suis votre pasteur et je vous chéris... Pourquoi ne me parlez-vous pas?... Comme tu parais triste, Louis Prévost... N'aie plus de souci pour ta femme et ton enfant, je ne les abandonnerai pas... Et toi, Jean, tu penses à ta mère. J'irai la voir et je la soignerai...

Mais les ombres restaient insensibles à ces appels, tandis que l'abbé regardait avec effroi le sang qui s'échappait de leurs blessures... Bientôt leur forme légère se dissipa. Il ne restait plus à la place des tristes fantômes

qu'un affreux entassement de fronts troués, de jambes arrachées, de poitrines ouvertes, de cœurs livides. Une buée de larmes et de sang flottait à l'entour, et montait comme un encens lugubre vers le ciel...

L'horloge de l'église sonna dix heures. Une lanterne se balança au bout d'un bras et la Renaude parut :

— Je vous cherche depuis longtemps. J'étais inquiète... Que faites-vous là, dans la brume? demanda-t-elle grondante et apitoyée.

— Je parlais à nos défunts...

— Les morts n'ont plus besoin de vous, ni le jour, ni la nuit. C'est aux vivants qu'il faut penser.

— Je suis prêt à les servir. Renaude, je partirai demain.

La servante, découragée, marmonna que le mal était presque accompli. Rien ne pouvait plus le réparer... La décision venait trop tard.

— Ce n'est pas raisonnable de rester là. Allons, venez, ordonna-t-elle.

La Renaude dut le conduire. Au presbytère, à la clarté de la lampe, elle lui vit une mine si défaite et de tels yeux d'angoisse qu'elle fut consternée et voulut appeler le médecin. Mais il s'y opposa et refusa même de prendre quelque aliment.

— Forcez-vous à manger un peu, insistait la servante. Vous irez ensuite vous reposer.

Il s'obstina :

— Occupez-vous seulement de mon bagage. Je vais demander à Dieu les forces nécessaires et me préparer par le jeûne à mon grand voyage. Je passerai la nuit dans la méditation, et, la messe dite, je m'en irai.

— Cette fois, je ne vous obéirai pas, assura-t-elle. Je vois bien que vous êtes malade et je ne vous laisserai pas partir dans un pareil état.

Il monta dans sa chambre et s'abîma dans la pièce. Vers le milieu de la nuit, pris de faiblesse et presque

délirant, il fut obligé de s'asseoir, s'accouda sur la table et s'endormit presque aussitôt.

★

...Le voyage s'accomplit avec la rapidité d'un songe. Aucun des obstacles redoutés n'arrêta l'abbé Vignal. Les portes, avenantes, s'ouvraient en silence à son approche. Partout des visages bienveillants et des saluts : « Il est visible, pensait-il, que la Providence protège ma mission. »

Chacun semblait connaître le motif de sa présence. Il tenait à la main, comme un cierge, son précieux cahier de notes et entendait chuchoter sur ses pas : « C'est monsieur le curé de Masviel, en France, qui apporte un message. »

Il allait ainsi, de salle en salle, sous les plafonds illustres, précédé d'un suisse éclatant d'écarlate. Il foulait avec aisance les tapis ou le parquet luisant.

On le conduisit dans un appartement éloigné, devant les cardinaux réunis en consistoire. Un frémissement, à son arrivée, ondula sur les épaules rouges et le silence s'établit. L'abbé se prosterna devant le Saint-Père, qui eut la bonté de lui désigner un siège.

Il se trouva placé près du cardinal de Guérin, perclus de vieillesse, avec des mains diaphanes et une tête blanche qui tremblait. M. Vignal lui remit tout de suite son cahier. Le cardinal le parcourut avec une vitesse prodigieuse et posa ses lèvres sur la dernière page; puis il se leva dans sa stalle et parla d'une voix qui empruntait à l'âme sa chaleur et sa force :

« Très Saint-Père,

» Les puissances du mal coalisées ont, une fois de plus, renversé le temple de la charité et de la paix. Depuis trop longtemps la fumée des batailles obscurcit le

ciel. Satan rejette à la barbarie les peuples qui prient sous le signe du Christ.

» Les ombres de la mort couvrent d'un suaire la vieille Europe. Partout en terre chrétienne les larmese et le deuil, partout le sang et la dévastation.

» La bête de l'Apocalypse a soufflé sa rage, et les hommes, devenus ennemis, se sont rués aux abominations du massacre.

» Anathème contre la bête jaillie de l'enfer!

» Anathème contre les outrages à la Loi des Livres Saints qui protège les églises et les prêtres, les femmes, les enfants et les laboureurs !

» Anathème contre la guerre, idole qui rit dans le carnage!

» De tous les points de la terre, des yeux voilés de larmes regardent vers vous, très Saint-Père. La Providence, en vous donnant la triple couronne, vous destinait la tâche de pacifier la colère des nations. Restaurer l'ordre dans la cité humaine, c'est rétablir la cité de Dieu. Le temps est venu. L'universelle détresse vous supplie de vous lever dans votre gloire et de prononcer la grande parole de trêve, afin que votre nom resplendissant soit chanté dans tous les siècles. »

Le cardinal Von Huber, qui s'agitait et montrait un front orgueilleux, jeta ces mots :

« Dieu seul peut décider entre les querelles des peuples, et sa volonté s'exprime dans le sort des batailles. Il n'appartient qu'à Lui de marquer dans sa miséricorde, le jour où doit refleurir l'olivier.

» Pour fonder le règne de notre mère l'Eglise, plus de dix millions de martyrs ont sacrifié leur vie. De même, pour rétablir le règne de la justice, exilée par les péchés des nations impies, d'innombrables légions de soldats donneront leur sang, jusqu'à ce que la victoire soit accordée aux armées les plus agréables à Dieu. »

Le cardinal latin parla de nouveau :

« Le Christ est venu parmi nous pour flétrir la violence. Ne pas éteindre la guerre, qui se nourrit d'affreuses violences, exaltées comme lois d'honneur, c'est raviver les plaies du divin maître. Resterons-nous ses ministres fidèles si nous n'avertissons pas les peuples guerriers qu'ils se retranchent eux-mêmes de la communauté chrétienne? »

Le vieillard attendit une marque d'approbation. Il la reçut de l'abbé Vignal qui lui baisa la main. Une houle de chuchotements roula sur les assistants qui se consultaient à voix basse. Et soudain ils ne bougèrent plus, comme abandonnés au rêve.

Sur sa chaire, le pape, immobile, élevait les yeux vers le ciel.

Alors, le cardinal de Guérin s'étant recueilli, s'écria d'un ton inspiré :

» Je vous supplie, très Saint-Père dont le diocèse est universel, de marcher à notre tête pour appeler à la résurrection de la paix tous vos fils égarés. Allons annoncer à ceux qui combattent la fin de leurs tribulations. Que retentisse le cri du Psalmiste : *In tempore iracundiæ factus est reconciliatio!* »

Le cardinal Von Huber répliqua tout de suite :

« Je m'afflige de découvrir dans la plus haute assemblée du monde un esprit assez inconsidéré pour présenter comme salutaire une intervention de nature à compromettre la majesté pontificale. Ce mauvais conseil appelle plutôt le châtiment que la discussion.

» Quel spectacle inouï si le Saint-Père sortait du Vatican pour aller dans la bataille offrir une médiation qui n'a pas été sollicitée! Et quel étonnement, quelle désolation pour la chrétienté de voir le grand-maître des âmes s'exposer aux injures et peut-être aux brutalités des camps! »

Mgr de Guérin, très doux, mais avec autorité, répondit :

« Nous serons aux côtés du Saint-Père, et s'il se trouvait des factions assez rudes pour repousser nos mains offertes et nous outrager, le mérite nous resterait de souffrir au nom de celui qui est mort pour réconcilier les hommes. »

La salle se perdit soudain dans l'obscurité. L'assemblée, congédiée, s'évanouit. Le vieux cardinal passa la grande porte du palais. Une partie de la cour pontificale l'escortait avec l'abbé Vignal. Et bientôt Von Huber accourut à leur suite : « L'intérêt de l'Eglise commande, disait-il, de surveiller ce mouvement. »

Rapide, le cortège glissait comme une ombre, sur une route indéfinie...

...Arrivée sur le haut d'une montagne, en vue des armées, la pieuse troupe s'arrêta. Depuis longtemps on entendait la voix sauvage du canon. Les cœurs étaient anxieux et les bouches muettes. De tous côtés l'infinie désolation de la guerre.

Le cardinal de Guérin, qui tenait une branche d'olivier, chanta le Veni Creator. Puis Von Huber s'approcha : « C'est à notre guide, annonça-t-il, que revient le privilège de s'avancer comme parlementaire et de présenter le signe de paix. »

Il lui donna devant tous un baiser.

Mgr de Guérin, fantôme rouge sur l'horizon bleu, marcha vers les premières lignes, et d'un geste qui désignait le ciel leva le rameau d'olivier. On entendit un bref commandement dans la tranchée ennemie. Une salve de coups de feu déchira l'air et le cardinal tomba les bras en croix.



...L'abbé Vignal eut un sursaut, heurta rudement la table où sa tête reposait et poussa un cri. La Renaude, qui l'avait déjà entendu gémir, parut aussitôt :

— Vous êtes souffrant, dit-elle.

Encore à demi dans son rêve, le prêtre murmurait :

— Un grand martyr vient de donner sa vie pour le salut des hommes... Faites, mon Dieu, que ce soit le dernier coup de fusil!

Un appel de la servante le rendit à la réalité.

— Renaude, dit-il d'une voix exténuée, Rome est bien loin et le Saint-Père n'a pas besoin de mes conseils pour l'inspirer. Une assemblée de têtes mieux garnies que la mienne l'assiste au Vatican. Ses regards ne s'abaisseraient pas sur mon ignorance et ma misérable soutane...

La vieille femme le regardait, saisie de compassion. On n'entendait que le rythme sourd du balancier de l'horloge. Le prêtre, essuyant son front où luisait la sueur, montrait un visage si ravagé que la servante eut l'intuition d'avoir persécuté son maître. Humblement elle s'approcha pour demander pardon :

— Vous êtes bien fatigué, dit-elle avec douceur... Je ne dirai plus rien et je vous soignerai mieux... Maintenant il faut vous reposer.

Mais il demanda la clef de l'église pour aller prier.

— A cette heure! y pensez-vous? gronda la servante.

— A toutes les heures, répondit-il, les soldats combattent.

Elle lui mit avec respect un manteau sur les épaules et il sortit.

D'un pas chancelant il traversa la nef obscure et sa voix épuisée bourdonna dans le silence :

— *De profundis clamavi ad te Domine, Domine exaudi vocem meam...*

OCTAVE GALTIER.

LE SILENTIAIRE

Le Christ a dans son sein repris l'Autocrator...
Le Grand Silentiaire est entré dans la chambre,
Où, cadavre sacré, Son Eternité dort,
Puis, détaillant ces chairs d'Empereur, membre à membre,
Sur la foule, à genoux au fond du corridor,
A lancé ces débris, où rayonnent encor
Les cothurnes de pourpre armés de l'aigle d'or.

Le Porphyrogénète est donc mort... La colère
Civique en un baiser a, pour un jour, uni
Toutes les lèvres, et la Bête populaire,
Par ses cent millions de bouches, a henni,
Quand elle a vu monter dans la clarté stellaire,
Rouge de tout le sang que sa narine flaire,
L'aube annonciatrice ouvrant la nouvelle Ere,

Cette Ere qui sera, vidant les neuf Enfers,
Pour les damnés exclus de la terrestre joie,
Pour Caïn le banni, pour Prométhée aux fers,
Dans leur postérité de luxure et de proie,
Rédemptrice de la douleur de l'univers,
Et mettra dans leurs mains, lourdes des maux soufferts,
Les jeux de la vengeance à leur caprice offerts.

Donc, créateurs d'un ordre où l'avenir se fonde,
L'Iscariote et le Satan, bons compagnons,
L'un, Traître dépendu, l'autre, Reptile immonde,
Vouent aux joyeux autels des jeunes nations
La Guenon qui conçut, glorieuse et féconde,
De leur double semence en sa vulve profonde,
L'Enfant prédestiné qui refera le Monde.

Et l'heure est révolue, et venu le moment
Où, dans un flux gonflé de sanie et d'ordures,

Jaillit au jour le fruit de leur accouplement,
Vainqueur, dont salueront les époques futures
L'humble naissance et le royal avènement,
Et dont la voix fera se taire, au firmament,
Les bouches de clairon du Dernier Jugement.

En l'entendant vagir, les Anges, d'épouvante,
Ont du Livre éternel laissé s'ouvrir le sceau :
La Guerre est sa nourrice et la Mort sa servante;
De leur foi magnétique encensant son berceau,
La Famine lui rit, et la Peste l'évente,
Et des quatre Fléaux l'ombre, sur lui mouvante,
Tourne comme une roue étoilée et vivante.

Après César, Jésus Sauveur est hors le jeu...
Dans ses langes, brûlés de bave et de phosphore,
Antéchrist règne, et, sot fétiche, a pris son lieu.
Hommes! prosternez-vous! L'heure est lointaine encore
Où les Esprits, gardiens de la sphère du feu,
Apprendront, par l'éclair crevant leur plafond bleu,
Que la foudre indignée ose réveiller Dieu,

Où, salissant sa couche et souillant sa brassière,
L'Avorton monstrueux, singe autant que pourceau,
En hoquetant, aura vomi, dans la poussière,
Tout le sang qu'il absorbe, à plein ventre, à plein seau...
Où nous réentendrons, dans l'ombre justicière,
Du pas doux et feutré de l'hyène carnassière,
Hache au poing, revenir le Grand Silentiaire.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

LE
RÊVE DANS LE PAVILLON ROUGE
ROMAN CHINOIS

C'est au XI[e] siècle avant J.-C. que le roman chinois aurait fait son apparition. A l'époque des Royaumes Combattants (468-221 avant J.-C.), la littérature chinoise était divisée en neuf branches dont le roman. Celui-ci, considéré comme un art mineur, portait la dénomination significative de « siao-chouo », ou « menus propos ». Bien qu'il ait conquis une place honorée dans notre littérature contemporaine, il a conservé la même appellation sanctionnée par l'usage. Les représentants du roman à l'époque des Royaumes Combattants, Yen-tan-tseu, Song-tseu, etc... composèrent des histoires légendaires plus ou moins longues. Ce genre littéraire se développe et s'affermit lentement sous les Ts'in et sous les Han. Le règne de Wouti (140-87 avant J.-C.) le favorisa particulièrement; Yu Tch'ou, pour sa part, a composé neuf cent quarante-trois contes! Depuis les Han, le roman comprend trois éléments essentiels : légende, héroïsme et amour. Sous la dynastie des T'ang (618-907), les tsa-ki siao-chouo pullulent; ce sont, d'une part, des contes d'une certaine étendue et, de l'autre, des biographies « romancées » (1). Sous les Song, naît le tchang-houei siao-chouo, ou roman composé de nombreux chapitres. A la cour de l'empereur

(1) La première des biographies « romancées » chinoises est très probablement le *Mou t'ien tseu tchouan*, ou *Biographie du Fils du Ciel, Mou*, dont le règne se place de 1001 à 948 avant J.-C. Ce livre, découvert en 281 après J.-C. est d'un auteur inconnu. Sous les T'ang, nous pouvons citer : *Biographie d'un preux barbu* (*K'ieou jan k'o tchouan*), par Tchang Souei; *Biographie du Fil-Rouge* (*Hong-sien tchouan*), par Yang Kiu-yan, etc...

Jen-tsong (1023-1063), les dignitaires devaient raconter des histoires plaisantes; quotidiennement, un courtisan prenait la parole. Chaque nouvelle constituait un chapitre; elle débutait par cette phrase devenue plus tard traditionnelle : « On dit que. » C'est là l'origine des longs romans; mais le lien logique entre les chapitres n'est rigoureusement observé qu'à partir de la dynastie des Yuan (1271-1368).

Les romans sont écrits soit en « wen-yen », c'est-à-dire en chinois littéraire classique, soit en « po-houa », c'est-à-dire en chinois écrit qui se rapproche beaucoup du chinois parlé. De nombreux romans deviennent célèbres et très populaires (2). Sous la dynastie des Ts'ing (1636-1912), le genre des tsa-ki siao-chouo et celui des tchang-houei siao-chouo s'accroissent parallèlement; les chefs-d'œuvre sont assez fréquents (3). Parmi les chefs-d'œuvre du second genre, nous nous proposons d'étudier *Le rêve dans le pavillon rouge.*

Ce roman a plusieurs noms : *Hong leou mong* (*Le rêve dans le pavillon rouge*), *Che t'eou ki* (*Mémoire d'un Rocher*), *Ts'ing seng lou* (*Mémoire d'un bouddhiste amoureux*), *Fong yue pao kien* (*Miroir précieux de l'amour*) et *Kin-ling che eul tch'ai* (*Douze épingles de tête de Kin-ling*). Ces titres nécessitent des explications. D'une part, la couleur rouge (hong) symbolise, chez les Chinois, l'énergie (4), le dévouement (5) et le bonheur (6). D'autre part, le caractère « hong » est souvent donné comme petit nom à une jeune fille ou femme (7). Pour cette double raison, on peint fréquemment le gynécée en rouge,

(2) Par exemple : *Roman des Trois Royaumes* (*San kouo yen yi*); *Histoire autour des berges d'un lac* (*Chouei hou*); *Relation d'un voyage aux Pays d'Occident* (*Si yeou ki*), etc...

(3) Pour le genre de tsa-ki siao-chouo, par exemple : *Récits extraordinaires écrits dans la Salle de Quiétude* (*Liao tchai tche yi*), etc...

(4) Couleur du sang.

(5) Dans l'expression Tch'e-sin, ou Cœur rouge.

(6) Pendant les fêtes (par exemple : le mariage), on décore la salle principale en rouge.

(7) Par exemple : Le Fil-Rouge (voir note 1).

d'où vient le premier nom du roman. L'amour n'apporte au héros du roman, Kia Pao-yu, incarnation du Rocher Enchanté, que désespoir et désillusion; finalement, le jeune homme se convertit au bouddhisme : d'où le deuxième et le troisième titre. La conclusion du roman est l'anéantissement de toute chose, même l'amour; elle doit servir de leçon à ceux que le « filet de douceur » emprisonne, c'est donc un *Miroir précieux de l'amour.* Le drame se déroule dans la ville de Kin-ling, aujourd'hui Nan-king (du Kiang-sou); parmi les personnages féminins du roman, les douze premiers constituent le groupe des *Douze épingles de tête de Kin-ling.*

Le roman original contient quatre-vingts chapitres, l'édition complète cent vingt. Pour donner une idée de ce que serait une traduction de cette œuvre, nous indiquons que, par exemple, pour traduire cent soixante-dix caractères, il nous faut deux cent trente-deux mots français. L'action du roman s'étend sur plusieurs familles dont celles des Kia, Lin, Sie, Che et Wang sont les plus importantes. Les personnages sont très nombreux; rien que les femmes jouant un rôle actif sont au nombre de trente-six; on divise ces dernières en trois catégories selon leur importance : « Douze épingles de tête catégorie A », « Douze épingles de tête catégorie B », « Douze épingles de tête catégorie C ». Nous voyons d'ici l'étendue de l'ouvrage. Pourtant c'est un livre très apprécié des gens instruits et de ceux qui savent seulement lire.

Les premiers quatre-vingts chapitres ont été composés par Ts'ao Siuc-k'in, ou Ts'ao Tchen, les quarante chapitres suivants par Kao Ngo, ou Kao Lan-chou. Ts'ao Sieu-k'in était un mandchou appartenant au corps d'armée de la *Bannière blanche unie* (8). Son arrière-grand-

(8) Les souverains des Ts'ing groupèrent les Mandchous et les peuples soumis en corps d'armée sous huit bannières différentes (Pa-k'i) : *Bannière jaune unie* (*Tcheng-houang K'i*), *Bannière blanche unie* (*Tcheng-po k'i*), *Bannière rouge unie* (*Tcheng-hong k'i*), *Bannière bleue unie* (*Tcheng-lan k'i*), *Bannière jaune à bordure de couleur* (*Siang-houang k'i*), *Ban-*

père, Ts'ao Si, dirigea de 1663 à 1684 la Manufacture Impériale de Tissage (9) de Kiang-ning (Nan-king). Son grand-père, Ts'ao Yin, était d'abord t'ong-tcheng che, ou receveur des requêtes, rapports, etc... adressés à la Cour et devint successivement directeur de la Manufacture Impériale de Tissage de Sou-tcheou (1690-1693), puis de celle de Kiang-ning (1692-1713). En 1704, 1706, 1708 et 1710, il fut nommé censeur-inspecteur de la gabelle. Sur six voyages dans le Midi de l'Empire (10), l'empereur K'ang-hi choisit quatre fois la Manufacture de Kiang-ning comme résidence; ce fut un grand honneur pour la famille Ts'ao. Riche, puissant, estimé par le souverain, Ts'ao Yin, administrateur habile, se révélait à l'occasion poète délicat et bibliophile de haute valeur; sous sa direction, parurent plusieurs publications littéraires excellentes. Cet amour des lettres influença fortement son petit-fils. Ts'ao Yin avait deux fils : Ts'ao Yong, d'abord secrétaire de première classe dans l'un des six ministères, puis directeur de la Manufacture Impériale de Tissage de Kiang-ning (1713-1715), et Ts'ao T'iao, secrétaire ministériel de deuxième classe, et successeur de son frère aîné dans la direction de la Manufacture (1715-1728). Ts'ao Siue-k'in, notre romancier, fils de Ts'ao T'iao, naquit probablement en 1719 (11) et mourut en 1764 (12) du chagrin causé par la mort d'un fils en bas âge. Son enfance était tout heureuse. Mais, en 1723, un parent de Ts'ao T'iao, alors directeur de la Manufacture

nière blanche à bordure de couleur (*Siang-po k'i*), *Bannière rouge à bordure de couleur* (*Siang-hong k'i*), *Bannière bleue à bordure de couleur* (*Siang-lan k'i*). Les armées impériales étaient groupées de la même façon. Les armées des trois *Bannières* unies constituaient la garde du Palais impérial.

(9) Il y avait trois manufactures : à Kiang-ning et à Sou-tcheou dans le Kiang-sou, à Hang-tcheou dans le Tchô-kiang. Elles fournissent au palais les tissus, tapisseries, etc...

(10) En 1684, 1689, 1699, 1702, 1705 et 1707.

(11) Cf. Lou Siun : *Esquisse de l'histoire des romans chinois* (*Tchong kouo siao chouo che lio*), 4e éd., p. 272.

(12) Cf. Yu P'ing-po : notice biographique sur Ts'ao Siue-k'in, dans ses *Dissertations sur « Le Rêve dans le pavillon rouge »* (*Hong leou mong pien*).

Impériale de Sou-tcheou, fut accusé de détournement de fonds. La même année, un décret impérial ordonna la fermeture momentanée de la Manufacture Impériale de Kiang-ning et exigea, du directeur, Ts'ao T'iao, le remboursement d'une forte somme (13). Bien que celui-ci conservât son poste, il perdit une grosse partie de sa fortune. En 1728, Souei Ho-tö remplaça Ts'ao T'iao qui, ruiné, vendit sa maison et son jardin à son successeur. Ts'ao Siue-k'in évoqua plus tard, dans son roman, le souvenir de ce jardin célèbre sous le nom de Jardin du Grand Spectacle (Ta-kouan yuan). Après Souei Ho-tö, le fameux poète, Yuan Mei (1716-1797), acquit ce jardin connu dès lors sous le nom de Souei yuan, Jardin Idéal.

La famille Ts'ao retourna à Pei-king (aujourd'hui Pei-p'ing) dès 1728 et vécut dans la misère. Incapable de gagner sa vie, Ts'ao Siue-k'in errait dans la capitale et se repentait amèrement de ne pas avoir obéi à son père qui lui conseillait d'apprendre un métier outre la poésie. Furieux contre lui-même, Ts'ao Siue-k'in composa entre 1754 et 1764 : *Le rêve dans le pavillon rouge*, il avait achevé quatre-vingts chapitres quand la mort le surprit. Laissons parler l'auteur lui-même :

Ceci est le premier chapitre en ouvrant le livre. L'auteur s'exprime ainsi :

Ayant passé une période de rêve et d'illusions, j'ai voilé volontairement les faits réels, et sous prétexte d'un (rocher) enchanté, j'ai composé ce roman : *Mémoire d'un Rocher*...

L'auteur dit encore :

Maintenant que j'erre dans la poussière soulevée par le vent et que j'ai tout manqué dans ma vie, je pense soudain aux jeunes filles et femmes que j'ai rencontrées jadis; j'examine à travers mes souvenirs leurs gestes et leurs talents, je les trouve toutes supérieures à moi. Hélas! bien que je sois un être hu-

(13) Cf. Hou Che : *Ecrits divers de Hou Che* (*Hou Che wen ts'ouen*); recueil I, vol. 3, p. 226.

main ayant la barbe et les sourcils chargés (14), je ne suis pas comparable à celles qui portent les jupes et les épingles à cheveux. Aujourd'hui, dans mon roman, j'avoue devant tout l'univers mes fautes commises : à l'époque où, grâce aux bontés du Ciel et aux vertus de mes ancêtres, j'étais vêtu de soie, les mets précieux me dégoûtaient, je me rebellais contre l'éducation bienfaitrice de mon père et de mes frères, je ne suivais pas les conseils efficaces de mes professeurs et de mes amis; il résulte de tout ceci que, ne possédant aucun métier, j'ai passé la moitié de ma vie dans la pauvreté et je n'ai rien réussi en quoi que ce soit.

Donc le roman original (1-80 chapitres) est une autobiographie plus ou moins romancée. Il est dommage que la mort n'ait pas laissé l'auteur achever son roman.

Vingt-sept ans après la mort de Ts'ao Siue-k'in, Kao Ngo complète le roman. Kao Ngo, un Chinois, appartenait à l'armée impériale de la *Bannière jaune à bordure de couleur* (15). Lauréat des Concours Impériaux départementaux en 1788, des concours supérieurs au Ministère des Rites en 1795, Kao Ngo acheva en un an (1791-1792) les quarante chapitres nouveaux. MM. Hou Che et Yu P'ing-po reprochent à Kao Ngo de ne pas avoir suivi logiquement la pensée de son devancier, notamment parce que Kao Ngo a conduit pas à pas le héros du roman, Kia Pao-yu, à la fuite définitive de sa famille (chap. 119), alors que Ts'ao Siue-k'in se proposait d'écrire une histoire de sa vie privée au cours de laquelle cette fuite n'existait pas (16). D'abord ces deux critiques ont oublié cette parole de Ts'ao Siue-k'in : « ...j'ai *voilé* volontairement les faits réels... » Ts'ao lui-même ne racontait pas toujours les faits tels qu'ils s'étaient passés : pourquoi ne permettrait-on pas à Kao Ngo quelques licences? Ensuite, dans le chapitre 22, par suite d'un malentendu futile, les deux cousines Lin Tai-yu et Che

(14) C'est-à-dire homme.
(15) Voir note 8.
(16) Cf. Hou Che, ouv. déjà cité (voir note 13), même volume, p. 243.

Siang-yun discutent avec Kia Pao-yu; incompris et attristé, celui-ci songe pour la première fois au bouddhisme qui prêche le détachement de toute chose. Kao Ngo n'a développé que l'idée primitive de Ts'ao Siue-k'in, exprimée dans ledit chapitre; si Kia Pao-yu s'enfuit, c'est pour se détacher complètement de sa famille. Enfin, Kao Ngo prépare une rencontre rapide entre Kia Pao-yu, et son père, Kia Tcheng (chap. 120), pour montrer que le héros du roman est en compagnie d'un religieux bouddhiste et d'un religieux taoïste, les mêmes qui avaient conduit Kia Pao-yu, alors Rocher Enchanté, dans le monde terrestre (chap. I). Donc, l'accusation n'est guère soutenable; sauf certaines lacunes, les quarante chapitres de Kao Ngo sont dignes des quatre-vingts chapitres de Ts'ao Siue-k'in.

§

Il est fort malaisé d'analyser un roman de ce genre, l'étendue et le nombre des personnages dépassent de beaucoup ceux d'un roman européen; à travers des faits familiers souvent insignifiants, les héros et les héroïnes paraissent et disparaissent, puis reparaissent pour disparaître encore. Pourtant, nous ne pouvons pas parler là de longueur, la construction d'un roman européen ne ressemblant guère à celle d'un roman chinois : le romancier européen dessine son héros à larges traits, vigoureux, saisissants; le romancier chinois présente le sien au milieu d'une foule de détails imperceptibles, apparentés à des faits souvent secondaires et parfois étrangers au personnage décrit. Inutile à première vue, cette extrême minutie aide à la compréhension d'un caractère, mais demande au lecteur une attention soutenue. Nous croyons utile de donner ici d'abord une analyse assez sobre de l'ensemble, puis l'analyse détaillée de chacun des deux personnages principaux du roman.

Le héros du roman, Kia Pao-yu (Jade précieux de la famille Kia), est une incarnation d'un Rocher Enchanté. Lorsque la légendaire Niu-koui, sœur puînée du roi Fou-hi, désire combler une ouverture du ciel, elle choisit et purifie 36.501 rochers de grande taille; mais elle n'en utilise que 36.500; il reste donc un rocher qui devient enchanté à cause de la purification. Par les soins d'un religieux bouddhiste, Mang-mang (Incertitude-incertitude), et d'un religieux taoïste, Miao-miao (Immensité-immensité), ce Rocher Enchanté, sous forme de Kia Pao-yu, descend dans la « poussière rouge » (monde terrestre) pour jouer son rôle dans un drame d'amour.

L'héroïne du roman, Lin Tai-yu (Jade vert-sombre de la famille Lin), est aussi une incarnation, celle d'une herbe céleste appelée Perle-Pourpre. Avant de se jeter dans le monde d'ici-bas, le Rocher Enchanté découvre cette Perle-Pourpre au bord d'une rivière. Il l'aime, et en prend soin. Grâce aux soins du Rocher, l'herbe pousse et devient enchantée. Pour remercier ce Rocher, la Perle-Pourpre émet ce vœu : « J'ai reçu de lui tant de bienfaits que jamais je ne pourrai lui répondre. Si, par hasard, il descend pour séjourner dans le monde terrestre sous la forme d'un homme, je le suivrai; alors, *je verserai toutes mes larmes pour le remercier.* » Vœu étrange évidemment, il nous prévient, cependant, que Lin Tai-yu sera malheureuse toute sa vie.

La famille Kia, très nombreuse, se compose de deux branches sœurs : la branche aînée descend de Kia Yen, duc de Ning-kouo, la branche cadette, de Kia Yuan, duc de Yong-kouo, frère de Kia Yen. Kia Pao-yu appartient à la branche cadette, aussi le romancier raconte-t-il particulièrement les événements familiers de cette branche. Le titre nobiliaire de duc est héréditaire : le titulaire de la branche aînée, Kia King, trop absorbé par la recherche de l'immortalité, laisse le titre et la charge de famille à

son fils Kia Tchen; le titulaire de la branche cadette, Kia Che, ne s'occupe pas davantage de la famille, et se décharge des soucis sur son frère cadet, Kia Tcheng, qu'il ne faut pas confondre avec Kia Tchen. Kia Pao-yu est le fils de Kia Tcheng. Voici le tableau généalogique :

	1re GÉNÉRATION	2e GÉNÉRATION	3e GÉNÉRATION	4e GÉNÉRATION	5e GÉNÉRATION
Branche aînée.	Kia Yen (mort).	Kia Tai-houa (m.).	Kia Fou (m.). Kia King.	Kia Tchen et sa femme, née Yeou. *Kia Si-tch'ouen (fille).	Kia Yong et sa femme, née *Ts'in K'o-k'ing.
Branche cadette.	Kia Yuan (mort).	Kia Tai-jan (m.). et sa femme née Che.	Kia Che et sa femme, née Hing. Kia Tcheng et sa femme, née Wang. Mme Lin, née Kia Min.	Kia Lien et sa femme, née *WangHi-fong *Kia Ying-tch'ouen (f.). Kia Tche (m.). et sa femme, née *Li Houan *Kia Yuan-tch'ouen (f.). Kia Pao yu. *Kia T'an-tch'ouen (f.). Kia Houan. *Lin Tai-yu (f.).	*Kia K'iao-ts'ie (f.). Kia Lan.
Quelques parents.			Mme Sie, née Wang (sœur de Mme Kia Tcheng).	*Che Siang-yun (f.). *Sie Pao-tch'ai (f.).	

Au moment de sa naissance, Kia Pao-yu a dans sa bouche un morceau de jade merveilleux, insigne du ro-

cher enchanté. A cause de ce miracle, il est fort gâté par sa mère et particulièrement par sa grand'mère, née Che. A cette époque, la famille Kia commence de décliner, — remarquons bien la ressemblance entre la famille fictive Kia et la famille réelle Ts'ao aux environs de 1723, — cependant, tel le soleil couchant, ses derniers rayons éblouissent. De nombreuses relations puissantes sont entretenues et la famille Kia reçoit fréquemment ses parents proches, tellés les familles Lin, Che et Sie. Lin Tai-yu, âgée de dix ans, ayant perdu sa mère (plus tard son père), est recueillie par sa grand'mère maternelle; un peu plus tard, Sie Pao-tch'ai (Epingle précieuse de tête de la famille Sie), plus âgée de trois ans que Lin Tai-yu, s'installe avec sa mère, veuve, et son frère aîné, chez les Kia. Ces cousines par alliance deviennent vite camarades de Kia Pao-yu, d'un an plus âgé que Lin Tai-yu. L'enfant aime indifféremment les deux petites filles, mais une jalousie instinctive naît entre elles.

Kia Pao-yu grandit. Il est mêlé à la vie intime des *Douze épingles de tête catégorie A,* — les onze personnages précédés d'un * dans notre tableau généalogique, et, un peu plus tard, la religieuse Miao-yu (Jade merveilleux). Kia Pao-yu se fait adorer des femmes, pour la plupart des servantes, épingles de tête des deux autres catégories. Dans un rêve, Pao-yu visite le palais d'une déesse; celle-ci, par des chanteuses, lui expose vainement en énigme le sort des jeunes filles et des femmes de la famille Kia ou résidant chez les Kia. Finalement, la déesse marie le visiteur à sa sœur cadette, appelée K'o-k'ing (Femme délicieuse). Or, le nom K'o-k'ing est justement celui de la petite cousine de Kia Pao-yu (femme de Kia Yong); Pao-yu s'éprend peut-être de cette dernière, plus âgée que lui. D'ailleurs, Ts'in K'o-k'ing mourra quelque temps plus tard d'une mort suspecte : certains médecins affirment qu'elle est enceinte, d'autres croient à une maladie

de poitrine, les lecteurs ont l'impression d'un suicide; s'est-elle abandonnée à un amour criminel? On ne sait. En sortant du rêve, Pao-yu s'unit, le soir même, à l'une des quatre servantes attachées à son service, Houa Si-jen (En séduisant à l'improviste les hommes). C'est sa première maîtresse.

Ensuite, Pao-yu fait connaissance d'un acteur, Tsiang Yu-han, et d'un beau jeune homme, Ts'in Tchong, frère de Ts'in K'o-k'ing; leurs amitiés confinent à l'amour. Si Pao-yu ne manque pas d'attachement en dehors de chez lui, il ne délaisse pas ses adoratrices. Son image s'enracine de plus en plus dans le cœur de Lin Tai-yu. Ceci donne l'alarme à Sie Pao-tch'ai. Plus âgée que Lin, connaissant mieux le monde, Sie Pao-tch'ai se montre toujours aimable pour acquérir la sympathie; en profitant d'une occasion, Sie Pao-tch'ai s'allie adroitement avec Houa Si-jen contre leur commune rivale, Lin Tai-yu.

La fille de Kia Tcheng, Kia Yuan-tch'ouen, est promue Seconde Epouse Impériale et élevée au rang de Chang-chou, dans le Palais, c'est-à-dire à la plus haute classe au-dessous de l'Impératrice. La nouvelle favorite rend visite à ses parents; pour l'honorer, on construit préalablement le Jardin du Grand Spectacle. C'est une renaissance éclatante, mais peu durable, de la famille Kia. De nombreux drames se déroulent. La haine contre Wang Hi-fong (femme de Kia Lien), qui dirige l'intérieur de la famille Kia, branche cadette, et contre Kia Pao-yu, gâté par sa grand'mère Che, pousse la dame Tchao, seconde épouse de Kia Tcheng, à les ensorceler. Le mauvais sort est conjuré à temps. Cet incident rapproche davantage Lin Tai-yu de Kia Pao-yu.

Une autre cousine de Pao-yu, Che Siang-yun (Nuages radieux au-dessus du fleuve Siang) vient, de temps à autre, chez les Kia. Charmante, intelligente, vive, gaie et franche, Siang-yun se fait aimer de tout le monde, na-

turellement de son cousin Kia Pao-yu, ce Don Juan « en pensée ». Elle sait même dissiper la jalousie ombrageuse de Lin Tai-yu qui, après quelques hésitations, s'entend bien avec la nouvelle venue.

Kia Pao-yu vit heureux, mais bientôt un incident trouble sa quiétude. Un jour pendant la sieste de sa mère, née Wang, Kia Pao-yu flirte avec une servante de la dormeuse. En réalité, Mme Wang, somnolante, entend tout; furieuse, elle se lève brusquement, — Pao-yu s'enfuit précipitamment, — gifle la servante et la chasse. Honteuse, victime de la galanterie du jeune maître, la servante se noie dans un puits. Affligé au plus haut point, Pao-yu marche machinalement; au tournant d'une allée, il se jette étourdiment contre son père. Pao-yu s'arrête net, mais trop tard, l'autre commence de le gronder. Or, entre temps, un surintendant d'un prince rend visite à Kia Tcheng pour lui demander de bien vouloir faire avouer à Pao-yu l'endroit où celui-ci cache un acteur cher au prince. Après bien des hésitations, Pao-yu finit par le dire. Le visiteur parti, Kia Tcheng se prépare à châtier son fils. Voici que trotte stupidement Kia Houan, fils de Kia Tcheng et de la dame Tchao, seconde épouse. Arrêté par son père, Kia Houan, tout satisfait de pouvoir se venger de son demi-frère Pao-yu, beaucoup plus privilégié que lui, raconte le suicide de la servante. C'est de l'huile versée sur le feu! Kia Tcheng prend un bâton et frappe Pao-yu, tellement que celui-ci s'évanouit presque. Mais, si Kia Tcheng exerce son pouvoir paternel sur Pao-yu, il doit obéir à sa mère. En effet, affolée, Mme Che vient voir son petit-fils; elle gronde sans ménagement Kia Tcheng et le menace de quitter immédiatement la famille, avec Mme Wang, mère de Pao-yu, et Pao-yu lui-même. Il en coûte à ce père sévère beaucoup d'excuses, de promesses et de prosternations pour calmer Mme Che. A cause de ces malheurs, Pao-yu, protégé par sa toute-puissante grand'mère, prolonge volontairement sa douce

convalescence. Toutes les femmes de la maison l'entourent.

Quelques mois après, Kia Tcheng est nommé par le souverain examinateur des Concours impériaux; il quitte la famille pour rejoindre son poste et laisse ainsi Pao-yu en toute tranquillité. Pour passer le temps, les cousines et le cousin fondent un petit cénacle. De nombreux concours poétiques ont lieu. Au cours de ces tournois, Lin Tai-yu et Sie Pao-tch'ai se disputent la première place, que Pao-yu, par galanterie ou par incapacité, n'occupe jamais.

Les jours s'écoulent doucement entre les festins, les bavardages et les réunions poétiques dans le Jardin du Grand Spectacle; mais Lin Tai-yu s'affaiblit, maintenant, au printemps et en été, elle tousse, ne dort pas et ne mange guère, — tout nous porte à croire qu'elle devient tuberculeuse. Une immense mélancolie envahit ce jeune cœur de quinze ans. Prise de pitié pour Lin Tai-yu, Sie Pao-tch'ai lui prodigue ses soins. Toutes dissensions entre les deux cousines, naguère rivales, semblent se dissiper; par des aperçus rapides seulement, nous voyons se rallumer la jalousie de Sie Pao-tch'ai.

La famille Kia, branche cadette, a déjà offert l'hospitalité amicale à plusieurs parents plus ou moins proches et la liste de ses hôtesses et hôtes vient d'être augmentée encore par l'arrivée de Sie K'o et Sie Pao-k'in (cousin germain et cousine germaine de Sia Pao-tch'ai), Mme Hing (belle-sœur de Mme Kia Che, née Hing) et sa fille, Mme Li (tante veuve de Mme Kia Tche, née Li Houan) et ses deux filles. Plus que jamais le Jardin du Grand Spectacle nous paraît prospère. Cependant, les dépenses du budget familial grossissent, alors que la rente annuelle reste la même. Les hommes, âgés ou jeunes, tous insouciants, ne songent point à leur avenir, d'autant plus qu'ils ignorent la vraie valeur de l'argent.

D'ailleurs, ni les uns, ni les autres ne possèdent aucun métier. Comment un arbre, même gigantesque, résisterait-il à ces parasites? Une ruine, à peine perceptible pour l'instant, menace la famille.

Un an après la visite de la favorite impériale, Kia Yuan-tch'ouen, nous sommes de nouveau au printemps. Wang Hi-fong, surintendante de notre famille ducale, tombe malade de fatigue. Sur l'ordre de Mme Kia Tcheng, née Wang, Li Houan, Kia T'an-tch'ouen et Sie Pao-tch'ai la remplacent provisoirement. Li Houan, veuve de Kia Tche, est un peu molle; Sie Pao-tch'ai, étant seulement l'hôtesse des Kia, ne veut pas se montrer sévère envers les domestiques; Kia T'an-tch'ouen seule gouverne l'intérieur avec justice et fermeté. Elle réalise même plusieurs réformes utiles.

Sous l'administration de Kia T'an-tch'ouen, une petite aventure d'ordre sentimental se produit. Une des servantes de Lin Tai-yu, Tseu-kiuan (Coucou violet), désire sonder le cœur de Pao-yu à l'égard de sa maîtresse. Elle dit à Pao-yu que sa maîtresse quittera l'année prochaine la famille Kia. Fou de douleur, Pao-yu perd toute lucidité; une fièvre inquiétante l'abat. Toute la maison en est bouleversée. A force de soins et de promesses de ne jamais laisser partir Tai-yu, la grand'mère Che amène Pao-yu à la guérison. Ici, nous constatons l'amour profond de Pao-yu pour sa cousine.

Au cours d'une conversation entre Mme Sie, sa fille, Sie Pao-tch'ai, et Lin Tai-yu, Mme Sie remarque que Lin Tai-yu serait une fiancée idéale pour Kia Pao-yu. D'après elle, cette proposition conviendrait à la grand'mère Che. Alors la servante de Tai-yu, Tseu kiuan, demande pourquoi Mme Sie n'en parle pas à Mme Che. Mme Sie répond qu'on aura toujours le temps d'en parler. Or, plus tard, dans les chapitres écrits par Kao Ngo, Mme Sie accordera la main de sa propre fille à Pao-yu.

Il ne sera plus question de Lin Tai-yu. Ici, Mme Sie veut simplement connaître les sentiments de Lin Tai-yu.

A cause de la mort d'une vieille seconde épouse impériale, le souverain prescrit le deuil national pendant un mois. Mme Che, ses brus, ses enfants et ses petits-enfants, étant parents de la favorite actuelle (Kia Yuan-tch'ouen), sont obligés d'aller saluer deux fois par jour la chapelle ardente. La famille Kia, sans direction, tombe dans l'anarchie. Les servantes se disputent et même des vols ont lieu. Au cours de ces menus heurts, Pao-yu se montre plus que jamais galant et protège à tort et à travers les servantes réprimandées.

Rappelons-nous que le chef nominal de la famille Kia, branche aînée, Kia King, s'imagine pouvoir fabriquer des pastilles d'immortalité. Une nuit, croyant découvrir enfin le grand secret, Kia King avale certain remède qui provoque sa mort. A ce moment-là, Mme Che, ses enfants et petits-enfants, Kia Tchen, Kia Lien, Kia Yong, etc... accompagnent le cercueil de la vieille seconde épouse impériale jusqu'au tombeau situé dans une autre ville assez lointaine. Dans la famille Kia, aucun chef masculin n'est présent. Heureusement, Mme Wang, femme de Kia Tcheng, avec l'aide de quelques parents, assure les premiers préparatifs des funérailles. Quinze jours seulement après la mort de Kia King, Mme Che et ses enfants reviennent à la maison. Les funérailles solennelles, comme il convient, sont troublées par l'acte insensé de l'un des chefs de la famille.

Malgré le deuil national et le deuil familial, malgré le caractère décidé de sa femme, Wang Hi-fong, et le charme de sa seconde épouse, P'ing-eul, Kia Lien, aidé de son neveu Kia Yong, épouse secrètement l'une de ses parentes, tante maternelle de Kia Yong. Tout est découvert. Wang Hi-fong, d'une part, fait entrer la nouvelle seconde épouse dans le Jardin du Grand Spectacle avec

toutes les amabilités possibles; d'autre part, elle paie secrètement l'ancien fiancé de la mariée pour qu'il porte plainte au tribunal. Si le tribunal jugeait selon la loi, Kia Lien serait puni sévèrement pour lèse-majesté (mariage pendant le deuil national) et manque de piété filiale (mariage pendant le deuil d'un oncle direct). Mais Wang Hi-fong ne pousse pas l'affaire si loin; elle désire seulement effrayer son infidèle époux. Par contre, elle est plus sévère à l'égard de sa rivale : par des intrigues, elle amène celle-ci au suicide. Tel est le drame caché dans une famille dite d'élite.

Kia Tcheng, qui a quitté sa famille pour présider les Concours Impériaux dans les provinces lointaines, va revenir. Cette nouvelle effraie Pao-yu. Qu'a-t-il étudié pendant les deux ou trois années d'absence de son père? Rien ou presque rien. Il faut, tandis que Kia Tcheng se dirige lentement vers sa famille, rattraper le temps perdu. Pao-yu relit précipitamment les livres classiques délaissés et écrit journellement tant de caractères pour se perfectionner dans l'art calligraphique. Ses cousines, Lin Tai-yu et Sie Pao-tch'ai en tête, sa demi-sœur, Kia T'an-tch'ouen, écrivent pour Pao-yu des caractères afin que le nombre de feuilles écrites soit suffisamment nombreux à l'arrivée de Kia Tcheng. Or, pendant son voyage de retour, Kia Tcheng vient d'être nommé inspecteur des contrées dévastées par les raz de marée. Son retour différé rassure Pao-yu.

Pour Kia Tcheng, l'indulgence est venue parallèlement avec la vieillesse; il ne demande plus sévèrement à son fils le résultat de ses études. D'autre part, il prépare avec toute la famille (les deux branches ensemble) le quatre-vingtième anniversaire de Mme Che, sa mère, et n'a guère de temps pour insister sur la paresse de Pao-yu. Donc, tout se passe pour le mieux. La grande fête d'anniversaire dure huit jours : le premier jour, les invités sont les

descendants et gendres impériaux, princes, ducs et comtes; le deuxième jour, les hauts personnages de la Cour; le troisième jour, les magistrats et les parents de la famille; le festin du quatrième jour est offert par Kia Che; celui du cinquième, par Kia Tcheng; celui du sixième, par Kia Tchen et Kia Lien; celui du septième par les petits-enfants de la vénérable grand'mère, etc.; celui du dernier jour, par les grands surintendants de la famille, tels que Lin Tche-hiao, etc. Le souverain et sa favorite offrent de magnifiques cadeaux. Cette courte énumération indique la splendeur de la fête. A cette époque, Pao-yu a dix-huit ans.

Une des servantes de Pao-yu, Tsing-wen (Nuages colorés du beau-temps), est à la fois jolie, intelligente et moqueuse. Elle déplaît à une servante, Houa Si-jen, maîtresse attitrée (car Mme Wang, mère de Pao-yu, agrée le concubinage) de Pao-yu, moins belle et moins intelligente que Tsing-wen, mais hypocrite. Si-jen intrigue tellement que Mme Wang chasse Tsing-wen, bien qu'elle soit malade; la jeune fille meurt peu de jours après. Cette mort cause une profonde douleur à Pao-yu; mais, sans fermeté ni beaucoup de constance, Pao-yu ne résiste pas aux sourires de Si-jen et oublie peu à peu celle qui, gravement malade, s'était levée au risque de mourir pour réparer avec adresse (elle seule en était capable) le riche pardessus de son jeune maître adoré, mais qui n'est pas son amant.

Au moment où les ressources de la famille Kia diminuent constamment, Kia Tchen, maintenant chef officiel de la branche aînée, se livre à la débauche et au jeu. La branche cadette n'est guère en meilleur état; les domestiques commencent à désobéir; les disputes éclatent entre les membres de la famille; Sie Pao-tch'ai se retire adroitement du Jardin du Grand Spectacle sous prétexte de soigner sa mère qui habite en dehors du jardin; pour

faire face à une dépense urgente, Wang Hi-fong est obligée de nantir une partie de ses bijoux au mont de piété, etc. Un mariage malheureux renforce l'ennui de tous. Sous les auspices de Kia Che, Kia Ying-tch'ouen se marie avec un lieutenant de la garde métropolitaine, une brute. Le lieutenant maltraite sa jeune femme faible de caractère et va jusqu'à injurier les ancêtres de Kia Ying-tch'ouen. Les parents de la mariée ne s'occupent même pas de leur fille. Alors, Ying-tch'ouen vit dans la terreur et dans la résignation.

La famille Sie est aussi bouleversée. Sie P'an, frère aîné de Pao-tch'ai, épouse une jeune file fort jolie; mais, depuis son entrée, la discorde règne chez les Sie. Cette mégère se dispute d'abord avec son mari et la seconde épouse de celui-ci, puis avec sa belle-sœur, Pao-tch'ai, et sa belle-mère, Mme Sie. Excité par sa femme, Sie P'an, déjà brutal, frappe sauvagement sa seconde épouse. Heureusement, cette furie respecte encore assez Pao-tch'ai qui assure la direction de la famille.

Ici s'arrête le quatre-vingtième chapitre composé par Ts'ao Siue-k'in. Kao Ngo va continuer l'œuvre inachevée. Avant d'analyser les chapitres écrits par Kao Ngo, retenons les âges de quelques personnages principaux : maintenant Kia Pao-yu a dix-neuf ans, Lin Tai-yu dix-huit ans, Sie Pao-tch'ai et Houa Si-jen sont également âgées de vingt et un ans.

Les chapitres écrits par Kao Ngo débutent par le retour à l'école de Pao-yu. Son père veut qu'il y apprenne non la poésie, mais le pa-kou, amplification littéraire de huit (pa) membres (kou) ou divisions, genre principal admis aux Concours Impériaux. A cette époque, pour un lettré, le seul moyen d'obtenir un poste impérial était d'être lauréat de ces concours; tout aspirant devait donc apprendre le pa-kou. Malgré son dégoût pour ce genre littéraire dont la composition est plus systématique qu'intellectuelle, Pao-yu s'incline devant l'ordre paternel.

Nous avons vu dans les chapitres précédents comment est né l'amour de Lin Tai-yu pour Pao-yu et comment cet amour s'amplifie. Cependant, Lin Tai-yu n'a jamais avoué son amour à Pao-yu, car, selon l'ancienne vertu chinoise (puisque la vertu varie selon les époques et les pays), une honnête jeune fille devait dissimuler ses sentiments au jeune homme aimé. Lin Tai-yu est donc doublement embarrassée : d'une part, ses principes lui imposent le silence; de l'autre, sa situation d'orpheline recueillie par sa grand'mère est fort délicate. La jeune fille craint l'inconstance de Pao-yu. Cette crainte et une perpétuelle mélancolie ébranlent la fragile santé de notre amoureuse; un jour, elle crache du sang; elle se remet un peu par intermittence, mais finalement la maladie l'emportera.

Depuis le mariage de Sie P'an, la paix a déserté la famille. Un jour, pour dissiper ses ennuis, Mme Sie rend visite à Mme Che. Celle-ci garde Mme Sie à déjeuner. Tout en parlant, Mme Che loue fortement Sie Pao-tch'ai, fille de Mme Sie. Mme Che parle ensuite, devant Mme Sie et Kia Tcheng, du mariage de Pao-yu. Ainsi, elle demande indirectement la main de Pai-tch'ai pour Pao-yu. La demande officielle est faite plus tard par Mme Wang, mère de Pao-yu.

Malgré l'ordre donné par Mmes Che et Wang de garder secrète cette demande que Pao-yu lui-même ignore, Lin Tai-yu l'apprend par hasard. Désespérée, elle veut mourir; elle ne se soigne plus et ruine volontairement sa santé. Une dizaine de jours après, elle ne peut ni boire ni manger. Mais, toujours par hasard, elle surprend, alors moitié lucide, moitié sans connaissance, la conversation suivante de deux servantes :

(Première servante) : « Tu m'as appris l'autre jour que... Pao-yu est fiancé, est-ce vrai? » — (Deuxième servante) : « Pourquoi ne serait-ce pas vrai? » — « Alors, pourquoi ne

célèbre-t-on pas les fiançailles? » — « Ça ne va pas si vite... En tout cas, notre vénérable vieille maîtresse (Mme Che) a fixé depuis longtemps son choix (de sa petite-bru) qui habite dans notre Jardin (du Grand Spectacle) même... D'ailleurs, j'ai entendu dire par notre deuxième vénérable maîtresse (17) que notre vénérable vieille maîtresse désire choisir sa petite-bru parmi les parentes de la famille... »

Lin Tai-yu prend cette candidate en question pour elle: Mme Che l'aime beaucoup et n'est-elle pas sa petite-fille maternelle, donc parente des Kia? Ce quiproquo sauve Tai-yu qui reprend rapidement appétit et forces.

Or, la cause de la maladie de Tai-yu choque Mme Che qui n'admet pas qu'un jeune homme ou une jeune fille manifeste son sentiment à propos du choix d'un fiancé ou d'une fiancée : ceci ne regarde que les parents. Là encore, — la première fois, c'est le choix de Mme Che sur Sie Pao-tch'ai, — nous voyons diminuer l'amour maternel de Mme Che pour Lin Tai-yu. Pour ne pas susciter un nouvel incident, Mme Che ordonne le secret le plus absolu sur le projet de mariage entre Pao-yu et Pao-tch'ai.

Durant la onzième lune (décembre ou janvier) de la même année où Lin Tai-yu était malade, un pommier sauvage, desséché depuis un an, refleurit contre toute habitude dans la cour de la maison de Pao-yu. Les uns, Mme Che en tête, considèrent cette floraison extraordinaire comme un bon présage, les autres, Kia Che en tête, prétendent le contraire. Ce dernier avis est confirmé par la disparition mystérieuse du jade de Pao-yu. Le jade perdu, Pao-yu devient de plus en plus stupide. Durant la lune suivante, un autre événement grave frappe la famille Kia : la favorite Kia Yuan-tch'ouen meurt.

Pendant que la famille s'occupe des funérailles, l'idiotie

(17) C'est Wang Hi-fong; comme son mari (Kia Lien) est le second petit-fils de Mme Che (le premier est Kia Tche), on appelle Wang Hi-fong : deuxième maîtresse.

de Pao-yu s'aggrave constamment. Entre temps, durant la deuxième lune (mars ou avril) de l'année suivante, Kia Tcheng est nommé inspecteur des taxes sur les grains dans la province de Kiang-si; il doit quitter sa famille pour rejoindre son nouveau poste. Avant son départ, Mme Che décide d'avancer la date du mariage de Pao-yu pour faire le « tch'ong-hi (18) ». Afin d'éviter la peine et peut-être la résistance de Pao-yu, Mme Che adopte la méthode proposée par Wang Hi-fong : on avertit Pao-yu que son père veut le marier à Lin Tai-yu (on ment donc), sachant que cette proposition plaira assurément à Pao-yu.

Le sort déjoue cet habile mensonge. Par une servante surnommée « servante naïve », Lin Tai-yu apprend le cruel stratagème. Folle de douleur, elle est obligée de s'aliter et frôle la mort. Mais Mme Che ne s'arrête pas pour si peu de chose : d'une part, elle soigne la malade, d'autre part, elle poursuit les préparatifs du mariage. Quelques jours après, le mariage est célébré; au moment de la cérémonie nuptiale, Tai-yu, âgée de dix-neuf ans, rend le dernier souffle. Ainsi cette jeune amoureuse, incarnation de la Perle-Pourpre, acquitte sa « dette de larmes » envers son bienfaiteur, le Rocher Enchanté.

On sait qu'avant la République chinoise le visage de la mariée demeurait caché pendant la cérémonie; dans la chambre nuptiale seulement, la jeune femme était dévoilée par son époux. Nous imaginons ici la tragique surprise de Pao-yu lorsqu'en dévoilant sa femme il voit Sie Pao-tch'ai, et non Lin Tai-yu. Abasourdi, Pao-yu refuse de partager la couche nuptiale. Son père, Kia Tcheng, part pour le Kiang-si le lendemain du mariage. Cent jours après le mariage, Pao-yu, mis au courant de la mort de

(18) Les heureux événements comme le mariage, etc., sont considérés par les Chinois comme les « hi-che » ou « affaires du bonheur ». Lorsqu'un jeune homme est gravement malade, pour conjurer le sort, ses parents le marient sans cérémonie avec une jeune fille; c'est alors un « tch'ong-hi » ou « provoquer du bonheur ».

Lin Tai-yu, se résigne et s'acquitte de ses devoirs d'époux.

Au moment où l'on demandait la main de Pao-tch'ai, le frère de celle-ci, Sie P'an, tue, une fois encore, un homme; — il avait déjà commis un meurtre avant que la famille Sie habitât chez les Kia. D'abord, sous la pression de Kia Tcheng, le sous-préfet de l'endroit où s'est déroulé le drame condamne simplement Sie P'an pour homicide par imprudence. Mais le procès est revisé et Sie P'an est condamné à la strangulation. Ce qui nuit énormément à Kia Tcheng, c'est qu'il a prêté son appui à Sie P'an. Heureusement, le ministère de la Justice (qui est en même temps la Cour supérieure) ne pousse pas l'affaire jusqu'au bout. Soulagé, Kia Tcheng, tant qu'il est dans le Kiang-si, cherche un mari pour sa fille Kia T'an-tch'ouen. Et le Jardin du Grand Spectacle, fort déserté déjà depuis le mariage de Kia Ying-tch'ouen, la mort de Lin Tai-yu, etc., est encore privé d'une charmante hôtesse.

Un aspect mélancolique désole ce Jardin jadis somptueux. Tout est abandonné; dans une majeure partie, on n'y rencontre plus personne. Parfois, au crépuscule, une servante traverse ce jardin, elle aperçoit des ombres mouvantes (un daim ou un faisan) et croit tout de suite que c'est un esprit. Certains membres de la famille Kia tombent malades, on attribue leur maladie aux mauvais esprits. Ces superstitions s'amplifient à tel point que Kia Che, en inspectant le jardin avec une bonne escorte, croit y voir un diable multicolore (en réalité, c'est une faisane). Alors, plus que jamais, ce jardin est condamné à l'abandon le plus complet.

Une atmosphère morbide baigne la famille. Des malheurs successifs troublent la torpeur des uns et des autres; Kia Tcheng, accusé de concussion, es dégradé et rappelé à la capitale; la femme de Sie P'an, en voulant empoisonner une seconde épouse de son mari, s'empoi-

sonne elle-même (19) ; enfin le coup le plus terrible, c'est la confiscation des biens de Kia Che et la déposition du titre héréditaire (duc) de celui-ci. L'accusation portée contre Kia Che, c'est de « communiquer et de rester en relation avec les hauts fonctionnaires en dehors de la capitale, d'abuser de la puissance de sa famille pour opprimer les faibles (20)... » Toute la maison est désolée et désemparée. Bien que Kia Tcheng demeure toujours, grâce aux appuis de deux princes, à son poste ministériel, Kia Tchen est dépossédé de son titre et Kia Che condamné à la déposition et à l'exil; la famille Kia, naguère puissante, s'écroule.

Quelques mois après ce bouleversement, Mme Che, âgée de quatre-vingt-deux ans, tombe malade et meurt de désespoir. Wang Hi-fong dirige les funérailles, mais, la famille étant ruinée, elle n'a plus de sommes suffisantes pour répondre aux dépenses. D'ailleurs, une fois sa protectrice morte (Mme Che), Wang Hi-fong rencontre partout la résistance et la désobéissance. Déjà malade depuis un certain temps, mais par orgueil elle ne l'a point avoué, Wang Hi-fong s'affaiblit de jour en jour; toute jeune (vingt-trois ans), elle meurt tragiquement, presque dans l'abandon de tous. Peu avant le décès de Wang Hi-fong, Kia Ying-tch'ouen est morte à la suite des brutalités de son mari et, peu après, Kia Si-tch'ouen entre au couvent.

Nous avons relaté la disparition mystérieuse du jade

(19) La seconde épouse (n° 1), rivale de la femme de Sie P'an, est malade. Cette dernière feint de la soigner; elle ordonne à une autre seconde épouse (n° 2) de préparer deux bols de soupe, un pour la malade, un pour elle. Mécontente de servir la malade, la seconde épouse (n° 2) met volontairement trop de sel dans l'un des bols; elle pense offrir la soupe trop salée à la malade. Or, la femme de Sie P'an prend justement le bol salé. En profitant d'une courte absence de sa maîtresse, la seconde épouse (n° 2) rentre dans la chambre de la malade et échange les bols. Elle ignore que sa maîtresse a déjà mis du poison dans le bol de la soupe peu salée; à cause de ce changement, la femme de Sie P'an avale justement le contenu du bol empoisonné.

(20) Plus d'une fois la famille Kia avait soudoyé les sous-préfets, préfets, etc., provinciaux pour étouffer des scandales ou pour détourner la justice.

de Pao-yu. Un jour, un religieux bouddhiste se présente chez les Kia et remet le jade. Le jade revenu, Pao-yu recouvre rapidement santé et intelligence. En rêve, Pao-yu revient dans le palais d'une déesse qu'il avait connue jadis dans un autre rêve analogue (voir plus haut). Il rouvre le livre du destin des « douze épingles de tête de Kin-ling » ; cette fois-ci, il comprend presque toutes les énigmes. Le rêve continue, Pao-yu rencontre plusieurs déesses qui ressemblent soit à Lin Tai-yu (allusion à l'incarnation de l'herbe céleste), soit à d'autres « épingles de tête » de chez les Kia, mortes depuis. Dès son réveil, Pao-yu médite et découvre tout à coup que toute chose d'ici-bas (être humain ou objet matériel) est sujet à l'anéantissement et que, par conséquent, tout attachement à ces êtres et à ces objets vains ne peut que causer d'inutiles douleurs : il faut alors renoncer à tout, seul moyen de sauver son âme. Secrètement, Pao-yu avance d'un grand pas vers le bouddhisme.

Pour se conformer aux désirs de Mme Che, Kia Tcheng transporte le cercueil de celle-ci vers son pays natal (Kin-ling ou Nan-king actuel) ; en même temps, il transporte aussi le cercueil de Lin Tai-yu à Kin-ling. Avant son départ, il recommande à Pao-yu de bien étudier pour se présenter aux Concours Impériaux métropolitains de cette année. Jadis, Pao-yu haïssait le pa-kou, genre littéraire admis aux concours ; que lui importe maintenant, puisque tout est vain? Qu'il étudie ou non le pa-kou, c'est la même chose. Pour faire plaisir à son vieux père, il obéit. Le jour du concours venu, Pao-yu se présente avec Kia Lan. A la sortie du concours, Kia Lan perd la trace de Pao-yu. Malgré les recherches on ne le retrouve pas et on ne le retrouvera jamais. Pourtant Pao-yu et Kia Lan ont tous deux réussi, tous deux sont lauréats (le septième et le cent trentième). La joie de la famille pour ces succès ne compense pas l'inquiétude grandissante que la disparition de Pao-yu provoque.

Les armées impériales viennent d'écraser les pirates et les rebelles. Pour fêter le triomphe, le souverain décrète une amnistie générale. Il supprime l'exil de Kia Che, redonne le titre de duc à Kia Tcheng et à Kia Tchen, relève Kia Tcheng au grade de secrétaire ministériel et se dessaisit des biens de Kia Che. Il ordonne, mais vainement, aux gardes impériaux de rechercher Pao-yu.

Kia Tcheng, ayant achevé les cérémonies des enterrements et appris tant d'événements nouveaux, se hâte de revenir. A P'i-ling (aujourd'hui Tch'ang-tcheou, dans le Kiang-sou), au bord d'une rivière déserte, Kia Tcheng aperçoit de son bateau un jeune homme qui le salue. L'étonnement de Kia Tcheng est d'autant plus grand que ce jeune homme ressemble tout à fait à Pao-yu. Kia Tcheng lui demande s'il est Pao-yu; l'autre ne répond pas, son visage exprime successivement la joie et la tristesse. Kia Tcheng le presse de questions; mais voici que surviennent un religieux bouddhiste et un religieux taoïste; ils entraînent Pao-yu, en disant : « La relation terrestre est finie, partez vite! » Kia Tcheng monte sur les quais et les poursuit, il entend l'un d'eux chanter :

> L'endroit où je demeure,
> C'est le pic Ts'ing-keng (21);
> Les pays où je me promène,
> Ce sont les cieux.
> Qui voudrait m'accompagner dans mes promenades?
> Qui voudrais-je suivre?
> Tout est vaste et incertain.
> Que je retourne dans le grand désert!

Les trois hommes s'éloignent facilement de Kia Tcheng et, au tournant d'un tertre, disparaissent. Déconcerté, essoufflé, Kia Tcheng retourne à son bateau. Il médite sur cette chanson et sur les maladies mystérieuses de Pao-yu, toujours guéries par l'arrivée soit d'un bouddhiste, soit

(21) Ou « Fossé vert »; le pic verdoyant est tellement élevé que son vallon ressemble à un « fossé », d'où vient le nom. C'est un pic imaginaire.

d'un taoïste. Comment ne penserait-il pas à ce jade merveilleux? Il rassemble tous ces points disparates et entrevoit que les vingt et un ans accomplis par Pao-yu dans la « poussière rouge » (monde terrestre) ne sont pas une vie humaine, mais plutôt une mission céleste.

Le roman que nous venons de résumer est, sous l'apparence d'une histoire de famille, un roman d'amour. Il convient, dès lors, d'essayer de dégager les différentes formes de l'amour peintes dans ce roman. Pour atteindre ce but, nous allons analyser les caractères des personnages principaux : Kia Pao-yu et Lin Tai-yu. D'autres personnages, secondaires par rapport à Kia Pao-yu, seront, soit mentionnés au cours des analyses, soit délaissés.

KIA PAO-YU

Kia Pao-yu manifeste de bonne heure son penchant pour l'amour. Au premier anniversaire de l'enfant, le père expose sur une table de nombreux objets (pinceau, livre, épée, etc., etc.) et laisse Pao-yu prendre l'objet qui l'attire; le bébé s'empare d'une boîte à poudre, de fards, d'un bracelet et d'épingles à cheveux! A sept ou huit ans, Pao-yu déclare : « La chair et les os des femmes sont faits avec de l'eau (22), et ceux des hommes avec la terre; aussi, quand je vois les femmes, je me sens allègre; quand je vois les hommes, leur grossièreté et leur odeur me repoussent. » Son père, lettré rigide, n'estime guère son fils; mais celui-ci s'abrite de la colère paternelle sous la protection suprême de Mme Che, sa grand' mère. Elevé parmi les femmes, Pao-yu ne travaille pas régulièrement, — surtout il lui déplaît d'étudier les livres classiques ou les genres littéraires, tel le pa-kou, etc., bons pour les « teignes à traitement (23) »; — il passe agréablement son temps au milieu de gentilles compagnes et parfois aussi de beaux garçons.

(22) Symbole de limpidité; ici, pureté et supériorité.
(23) Les mandarins ou les aspirants au mandarinat.

Intelligent, il compose des poèmes honorables, mais son intelligence s'éclipse lorsqu'une femme le préoccupe trop. Citons quelques exemples : un jour, pendant la grande fête du nouvel an, il passe devant une petite bibliothèque. Il se souvient tout à coup qu'il y a là le portrait d'une femme vraiment belle. Comme, durant la fête, personne ne songe à pénétrer dans la bibliothèque, « la belle doit s'ennuyer toute seule », il faut la « consoler ». Il s'avance et entend des chuchotements. La belle serait-elle enchantée? Non, c'est simplement un jeune domestique qui célèbre à sa manière la fête avec une jeune servante. Naturellement, Pao-yu ne les réprimande pas et court après la servante en criant : « N'ayez pas peur, je ne dirai à personne ce que je viens de voir. » Ses protestations bienveillantes, mais maladroites, éveilleraient sûrement l'attention, si toute la famille n'était pas affairée par les réjouissances. Une autre fois, au cours d'une promenade, Pao-yu voit une petite actrice qui s'obstine à tracer des caractères (24) sur le sol; une averse survient; très absorbée, la jeune fille ne s'en aperçoit pas. Déjà séduit par cette fraîche beauté, Pao-yu craint que la pluie ne trempe la robe légère. Galamment, il avertit l'actrice. Elle, surprise, tourne la tête et, à travers les feuillages, voit un visage souriant qu'elle prend pour celui d'une servante; elle remercie de l'avertissement et conseille à son interlocuteur de s'abriter. Alors, seulement, Pao-yu sent la pluie pénétrer sa longue tunique! Pareilles aventures sont nombreuses; Pao-yu oublie tout facilement, se réjouit ou s'afflige, selon la bonne ou mauvaise humeur des femmes convoitées.

On peut diviser le bilan des amours de Pao-yu en deux parties : partie masculine et partie féminine. Nous avons dit que Pao-yu n'aime pas les hommes, mais son dédain diminue devant la féminité plus ou moins grande des

(24) Cette actrice, appelée Ling-kouan, aime l'un des jeunes gens de la famille Kia, Kia Ts'iang. Elle est en train de tracer le caractère « Ts'iang ».

jeunes gens qu'il rencontre. Il les considère alors comme des femmes. C'est dans cet esprit qu'il aime Ta'in Tchong, frère de la belle T'sin K'o-k'ing, et Tsiang Yu-han (ou K'i-kouan), acteur. L'amour — au plein sens du mot — de Pao-yu pour Ts'in Tchong est ardent : pour accompagner celui-ci, Pao-yu entre dans l'école familiale; il tolère même l'amour secret de Ts'in Tchong pour une religieuse bouddhiste, seulement il lance à son ami cette phrase significative : « ...Quand nous serons couchés, je réglerai minutieusement notre compte » ; enfin, à la mort de Ts'in Tchong, Pao-yu verse de chaudes larmes. Dans les pièces, Tsing Yu-han, travesti, joue le rôle des femmes; il garde l'air efféminé en dehors du théâtre. Ceci plaît à Pao-yu. Une vive amitié se transforme vite en amour. Il arrive même que Pao-yu cache la retraite de Tsiang Yu-han. Or, cet acteur est cher à un certain prince qui s'adresse directement à Kia Tcheng, père de Pao-yu, pour rechercher Tsiang Yu-han : comme dénouement, Pao-yu reçoit de son père une sévère punition. Un ami de Ts'in Tchong, Lieou Siang-lien, se lie étroitement avec Pao-yu; efféminé de visage, mais non de caractère, Lieou prodigue à Pao-yu une amitié vive et très pure. Plus tard, Lieou se convertit au taoïsme.

Toujours entouré de femmes, Pao-yu les adore et se laisse choyer par elles. C'est un sensuel, mais « en idée » surtout, car, bien qu'il ne dédaigne pas la volupté physique, il goûte avant tout des plaisirs plus délicats. Il savoure le carmin sur les lèvres aimées, et doucement caresse un bras couleur de jade. Il s'émeut au moindre geste de toutes les jolies femmes, sottes ou intelligentes, sans distinction de rangs. Parmi ses nombreuses conquêtes, figurent à la fois les maîtresses et les servantes. Son amour le plus ardent, le plus sincère est pour Lin Tai-yu, nous en reparlerons; l'amour pour Sie Pao-tchai, tendre au début, devient une obligation. Pao-yu aime sa sœur Kia T'an-tch'ouen; là, il s'agit simplement d'un

amour fraternel. Il s'éprend de sa cousine Che Siang-yun. Ts'ao Siue-k'in, le romancier, a intitulé ainsi le chapitre 31 : « ...à propos de la licorne, se cache (le lien) des deux étoiles jusqu'à ce que les cheveux soient blancs (25) ». Donc, logiquement, Pao-yu devrait se marier plus tard avec Che Siang-yun. Or, Pao-yu se marie avec Sie Pao-tch'ai et non avec Che Siang-yun. Celle-ci, d'ailleurs, devient veuve peu après son mariage. Kao Ngo, continuateur de Ts'ao Siue-k'in, aurait très bien pu arranger la chose, par exemple : Sie Pao-tch'ai, enceinte lors de la fuite de Pao-yu, mourrait en accouchant, et Pao-yu, peu accoutumé à la solitude, reviendrait à la maison et se remarierait avec Che Siang-yun. Il n'en est pas ainsi dans les chapitres de Kao Ngo; là, nous relevons une lacune.

Pao-yu éprouve une affection toute respectueuse pour la religieuse Miao-yu. Jeune et jolie orpheline, Miao-yu est recueillie à l'âge de dix-huit ans chez les Kia. Hautaine, peut-être volontairement, elle n'accorde son amitié qu'à quelques jeunes filles, dont Lin Tai-yu, et à un seul jeune homme, Pao-yu. Très finement, le romancier nous montre que la considération de Miao-yu pour Pao-yu n'élimine pas l'amour. Ici, nous abrégeons la liste des conquêtes féminines de Pao-yu; qu'on sache seulement qu'il courtise plus ou moins Wang Hi-fong, sa cousine; P'ing-eul, seconde épouse de Kia Lien; Yuan-yang, servante et bras droit de Mme Che; les servantes de Mme Wang, Kin-hiun-eul, qui, chassée, se jette dans un puits, et Yu-hiun-eul, sœur puînée de la précédente.

Le proverbe chinois dit : « L'eau déborde de l'urne trop pleine; la lune décroît au moment de sa plénitude. » Dans le bonheur même naît la douleur. Les jalousies et

(25) Che Siang-yun possède, comme pendentif, une licorne d'or. Or, le bruit court que Pao-yu doit se marier avec une jeune fille possédant quelque bijou d'or; ce serait un mariage Jade-Or, un mariage parfait. Ici, le romancier y fait allusion. Les deux « étoiles » symbolisent deux êtres supérieurs qui sont descendus du ciel.

les intrigues jaillissent autour du prince charmant. Plusieurs discussions éclatent entre Pao-yu et ses admiratrices. Un soir, Pao-yu, lassé, écrit ces lignes :

Il faut brûler Houa (26), chasser Ché (27), alors le gynécée se réconciliera avec moi; il faut abîmer la beauté divine de Sie Pao-tch'ai, détruire la vive intelligence de Lin Tai-yu et sa tendre affection, alors entre la beauté et la laideur, la bonté et la vilenie, les différences disparaîtront...

Cette pensée est fortement imprégnée de philosophie taoïste (28). Peu après, Pao-yu pense au bouddhisme (nous l'avons relaté), dont le pessimisme se rapproche du taoïsme. Les événements malencontreux de la famille pressent encore les pas de Pao-yu vers le renoncement total; souvent Pao-yu pense à son rêve de jadis, médite les annotations dans le livre du destin des femmes de Kin-ling, et, après la mort de Wang Hi-fong, il décide déjà de fuir la famille. Bientôt, un autre rêve, au cours duquel il revoit le livre du destin, renforce cette décision. Et une dernière fois, lorsqu'un religieux le sauve d'une maladie mystérieuse en lui rendant le jade disparu, Pao-yu s'entretient longuement avec son sauveur. Personne ne peut savoir le sujet de cette conversation, mais dès lors Pao-yu appelle le bouddhiste : « Mon Maître ». Quand Pao-yu part pour les Concours Impériaux, ses parents ignorent toujours son projet de fuite; la séparation est tragique. Pao-yu dit à sa mère :

« Vous m'avez donné le jour et m'avez chéri durant ma vie, je ne saurais vous répondre. Je ne pourrai que composer de mon mieux les écrits pour les Concours, dont j'espère sortir lauréat, afin de vous plaire. Si mon vœu est exaucé, mon devoir filial sera rempli et mon succès effacera toutes mes fautes du passé. »

(26) Houa Si-jen.
(27) Ché-yue, servante de Pao-yu.
(28) D'après la philosophie taoïste, il y a des sages parce qu'il y a des grands bandits; car, si tout le peuple se conformait à la nature qui est sans tache, il n'y aurait ni sages, ni bandits; les uns font ressortir les autres.

A Sie Pao-tch'ai qui le presse :

« Vous me pressez tant, je comprends que c'est le moment de partir! »

Et aux autres personnes qui le pressent aussi, tout en riant :

« Pars! pars! ne divague plus! »

En effet, il part et ne reviendra jamais.

LIN TAI-YU

Lin Tai-yu est née délicate. Un frère, de deux ans plus jeune qu'elle, meurt à l'âge de trois ans. Devenue ainsi enfant unique, Tai-yu est pour ses parents « une perle dans la main » à qui l'on prodigue l'affection et les caresses. Intelligente, elle sait lire à l'âge de cinq ans. Hautaine, telle la fleur de lotus s'élevant au-dessus de la boue, Tai-yu ne se familiarise pas avec tout le monde. D'un esprit vif, ses répliques rapides et caustiques lui attirent plus d'ennemis que d'amis. Recueillie par sa grand'mère maternelle, elle vit sous le joug de la nostalgie. Par excès d'intelligence, elle devient soupçonneuse; plus d'une fois, un quiproquo insignifiant l'attriste jusqu'aux larmes. Mais son plus grand malheur et aussi la cause de sa mort, c'est d'avoir rencontré et aimé Pao-yu.

Un incident marque la première entrevue entre Tai-yu et Pao-yu. Après quelques paroles de politesse, Pao-yu lui demande à brûle-pourpoint si elle possède aussi un jade. Croyant qu'il pose cette question uniquement pour montrer son propre jade merveilleux, Tai-yu répond qu'elle n'en a pas un pareil et que d'aileurs nul autre que lui ne peut posséder un tel objet miraculeusement donné par le ciel. Là-dessus, notre petit prince, saisi d'une colère subite, arrache son jade suspendu à son cou et le jette par terre, en criant : « Objet merveilleux! objet merveilleux! Il ne discerne même pas la valeur des gens et on le croit enchanté! » Car, selon lui, ce jade doit avoir

une divine maîtresse comme Tai-yu, tandis que lui, « Yu grossier », comme Pao-yu s'appelle lui-même, n'est pas digne d'une telle possession. La grand'mère Che tremble de peur : si le petit diable brisait sa « racine de vie »? Heureusement, la « racine » est solide et résiste au choc.

« Yu grossier » s'entend très bien avec Lin Tai-yu. La beauté fine et un peu maladive de sa compagne lui inspire l'amour. Beau prince galant, Pao-yu séduit la jeune fille. Amoureusement, elle confectionne une bourse pour son cousin. Or, un jour, Kia Tcheng ordonne à Pao-yu de composer des inscriptions pour le Jardin du Grand Spectacle en construction; les inscriptions proposées plaisent à Kia Tcheng qui, ordinairement, se montre très sévère envers son fils. En sortant du Jardin, Pao-yu est assailli par les jeunes domestiques; en guise de félicitation, ceux-ci, moitié en demandant, moitié en arrachant, s'emparent des bourses, pendeloques, etc., de leur jeune et aimable maître. Pao-yu annonce l'heureuse nouvelle à Tai-yu. Elle, en voyant Pao-yu dépourvu de tous ses ornements, croit qu'on lui a arraché aussi la bourse confectionnée par elle. Furieuse, elle attrape un sachet de parfums qu'elle prépare pour Pao-yu et le coupe en plusieurs morceaux. Cette fois, Pao-yu se fâche pour de bon; il dénoue sa tunique, fait sortir de l'intérieur la bourse chérie et la jette à Tai-yu en disant : « Inutile de couper davantage le sachet, je sais qu'il vous déplaît de me faire des cadeaux, je vous rends la bourse. » Honteuse, mais toujours en colère, Tai-yu fond en larmes et veut déchirer la bourse. Pao-yu l'empêche à temps et déploie tout son talent (qui est admirable) pour s'excuser et calmer cette « mei-mei (29) » adorée.

Toutefois, de pareilles discussions sont passagères et, toujours le premier, Pao-yu cherche à éloigner tous les motifs de discorde. La plupart du temps, l'harmonie

(29) Mei signifie sœur puînée; on répète le même caractère en signe d'affection. Les cousins et les cousines s'appellent comme les frères et les sœurs.

règne entre ces deux amoureux, — oh ! très peu passionnés aux yeux des Européens, — et le tableau suivant nous indiquera suffisamment quel est un amour chinois quelque peu « poétisé ». Tai-yu fait la sieste, Pao-yu entre dans sa chambre et l'empêche de dormir. Comme elle est étendue sur le lit, il veut l'imiter et demande à partager l'oreiller; l'autre lui répond qu'il y a d'autres oreillers sur un autre lit; il ne les veut pas sous prétexte d'ignorer qui les a déjà utilisés; alors, Tai-yu lui passe le sien et en prend un autre pour elle. Voici la cousine et le cousin allongés bien sagement face à face dans un même lit. Tai-yu découvre un petit point rouge sur la joue de Pao-yu. Elle lui demande si l'une des jeunes filles l'a égratigné. Pao-yu avoue qu'en préparant lui-même le rouge pour ses compagnes, une gouttelette a taché sa figure. Tai-yu essuie le visage de son cousin et lui conseille de prendre des précautions pour préparer le rouge afin de ne salir ni ses joues ni ses mains, de crainte que son père ne vienne à le savoir. Tout en essuyant la joue de Pao-yu, la manche de Tai-yu frôle le visage de son cousin. Un parfum exquis enivre le jeune homme, qui saisit la manche et la respire... Des scènes semblables, précédées souvent de disputes, tel l'orage avant le beau temps, se renouvellent sans cesse; innocentes en apparence, elles produisent pourtant beaucoup d'impression sur ces jeunes cœurs.

Les adoratrices de Pao-yu sont nombreuses. Les devins prétendent que Pao-yu se mariera avec une jeune fille possédant un bijou d'or. Ces bruits inquiètent beaucoup Tai-yu : d'abord, Che Siang-yun détient une licorne en or, Sie Pao-tch'ai un bijou également en or en forme de cadenas : laquelle des deux est visée par les devins? Puis, Pao-yu est-il sûr de ses sentiments? Au cours d'une conversation, Tai-yu parle incidemment du jade et de l'or (allusion à Sie Pao-tch'ai) devant Pao-yu. Celui-ci entrevoit le doute de sa cousine et jure sa fidélité :

« Il m'est difficile actuellement de vous exposer toutes les pensées au fond de mon cœur, vous les saurez et comprendrez plus tard; sachez seulement qu'après mes vénérables grand'mère, père et mère, vous occupez immédiatement la quatrième place, et, si j'avais une cinquième préférence, je le dirais aussi (devant vous). »

Une autre fois, toujours à propos du jade et de l'or (allusion à Che Siang-yun), Pao-yu dit à Tai-yu : « Soyez rassurée! » Comme l'autre ne comprend pas, Pao-yu continue :

« Oh! ma belle mei-mei, ne mentez pas devant moi, si vraiment vous ne comprenez pas ma phrase, alors non seulement mon cœur s'est tourmenté inutilement, mais encore je n'ai pas payé de retour vos gentillesses. Faute d'assurance, vous vous affaiblissez et devenez maladive... »

Il veut dire « l'assurance » de son cœur. Ces deux serments sont confirmés plus tard par la maladie foudroyante de Pao-yu, provoquée par un mensonge d'une servante appelée Tseu-kiuan (voir notre analyse générale). D'ailleurs, Pao-yu déclare devant Tai-yu, mi-plaisantant, mi-sérieux : « Si vous mouriez, je me ferais bonze (30). »

Mais que peut faire un homme aussi peu énergique contre la volonté de sa grand'mère et de ses parents? Le projet du mariage Pao-yu-Pao-tch'ai avance secrètement. Malade, Tai-yu a surpris vaguement cette nouvelle; son état s'aggrave, elle crache du sang. Heureusement, par un quiproquo, Tai-yu croit être la fiancée choisie pour Pao-yu et se rétablit lentement. Elle apprend tout de même la vérité; désespérée, elle retombe malade et meurt tragiquement. Seules, Li Houan, veuve de Kia Tche, et Tseu-kiuan, servante-confidente, l'entourent. Les autres personnes assistent au mariage de Pao-yu. Un poème, composé jadis par Tai-yu, révèle les pressentiments de la jeune fille :

(30) Encore un argument décisif contre l'accusation de MM. Hou Che et Yu P'ing-po (voir la note 16) !

Les fleurs fanées abandonnent leurs tiges et voltigent au ciel,
Leur pourpre est effacée, leur parfum évaporé, mais qui les plaint?
Les filets flexibles d'araignée emprisonnent et bercent quelques [pétales entre les branches de châtaignier;
Les fleurs légèrement humides du saule-pleureur se jettent contre [le rideau brodé.
Dans le gynécée, une jeune fille aime le printemps vieilli,
Elle s'attriste et ne saït comment chasser sa mélancolie;
Une pioche fine dans la main, elle sort en écartant le rideau,
Contre son cœur, elle va et vient en piétinant les fleurs jonchées [sur le sol.
Les branches effilées des saules et les samares des ormes prospèrent,
Nullement, elles ne s'occupent du sort des fleurs de pêcher et de [poirier.
L'année prochaine, les pêchers et les poiriers fleuriront de nouveau,
Mais qui restera dans le gynécée?

. . . .

Aujourd'hui, ô! fleurs mortes, je vous enterre,
J'ignore quand viendra mon tour!
On se moque de moi parce que j'enterre ces fleurs?
Sait-on quelles mains déposeront mon corps dans la terre?
Lorsque le printemps fuira et que les fleurs mourront,
L'heure de la vieillesse et du trépas sonnera pour celle au visage [rose,
Un jour amènera la fin du printemps et le crépuscule de la belle,
Mais la chute des fleurs et la mort de la femme resteront ignorées!

Dans les premiers quatre-vingts chapitres, Ts'ao Siue-k'in relate huit ans d'histoire de la famille Kia (Kya Pao-yu a onze ans au premier chapitre et dix-neuf ans au quatre-vingtième); les quarante chapitres suivants, de Kao Ngo, renferment deux ans d'histoire (Pao-yu de dix-neuf à vingt et un ans). Kao Ngo dispose donc de plus d'espace que Ts'ao Siue-k'in. Cependant, nous sentons que Ts'ao Siue-k'in raconte les événements avec une aisance admirable, sans jamais se presser ou ralentir, alors que, sous le pinceau de Kao Ngo, les faits se succèdent avec rapidité. De plus, le style de T'ao Siue-k'in est plus ciselé, ses descriptions sont plus minutieuses. Très probablement Ts'ao Siue-k'in travaillait plus que

Kao Ngo; ce dernier, en reprenant l'œuvre inachevée, dut continuer l'histoire d'une vie privée étrangère à la sienne, et le sujet donné gênait peut-être son inspiration. Le style du premier est velouté, celui du deuxième sobre; il eût mieux valu que Ts'ao Siue-k'in laissât son roman inachevé et que Kao Ngo cherchât un autre sujet. Cette considération quelque peu sévère mise à part, nous devons louer la réussite en général de Kao Ngo dans une tâche ingrate.

Outre le plaisir littéraire, Ts'ao Siue-k'in pose plusieurs questions d'intérêt social. En effet, après avoir lu le roman, on peut se demander : primo, la vie en commun dans une grande famille est-elle possible? secundo, quel est l'idéal de l'amour chez les Chinois? Nous ne poursuivrons pas ces questions jusqu'au moindre détail, ce serait trop long, mais nous y répondrons en grandes lignes. Nul n'ignore que l'Ecole Confucéenne a toujours prêché la politique patriarcale. La Chine était et est avant tout un pays agricole; une famille paysanne a toujours besoin de main-d'œuvre, d'où vient la première idée de se rassembler et de vivre en commun. Le membre le plus âgé de la famille devient patriarche. Puis, au temps où vécut Confucius, la Chine était très morcelée (en réalité, elle n'a guère changé depuis!); pour coordonner les différentes provinces, Confucius conçut la politique patriarcale, c'est-à-dire que le peuple doit obéir au roi, exactement comme un fils à son père, car le souverain est le « père » de ses sujets. Cette philosophie ou cette politique avait sa valeur pour son époque. Mais elle n'est pas indiscutable. Le père, ou le fils aîné lorsque le père est trop vieux, assure la charge écrasante de toute la famille, il commande. Dans les familles riches, les jeunes frères, à l'abri, ne songent plus à travailler, — c'est le cas de Kia Pao-yu. Dans les familles pauvres, les autres frères ou même les femmes travaillent, chacun ajoutant aux revenus communs; mais, comme on ne gagne pas toujours la même

somme et qu'on ne veut souvent pas donner la somme entière gagnée péniblement, les discussions d'intérêt, sans compter les disputes entre les femmes, troublent l'harmonie familiale. Que de drames se déroulent au sein d'une famille nombreuse, riche ou pauvre! Une famille comme celle des Kia ne s'écroulerait pas comme un château de cartes, si tous les membres masculins travaillaient tant soit peu.

En Chine, depuis la haute antiquité jusqu'à la veille de la République, les femmes étaient toujours méprisées. Confucius, philosophe médiocre, recommande la non-communication entre les jeunes gens (31). Pour lui, « les femmes et les petites gens sont difficiles à traiter : si l'on se familiarise avec eux, ils ne s'acquitteront plus de leurs devoirs; si l'on s'éloigne d'eux, ils nous haïront (32) »; il faut enfermer les femmes dans le gynécée et, autant que possible, ne pas les approcher (33). Plus tard, la dame Ts'ao, née Pan Tchao (morte en 102 après J.-C.), historien, écrit sept *Niu kiai,* ou *Recommandations aux femmes,* dont l'idée principale est que la femme, née faible et humble, doit plaire et obéir à son mari. Avec ces principes et bien d'autres encore, les Chinoises étaient réduites à l'état de bibelot et d'esclave, destinées uniquement à satisfaire les époux et à perpétuer la race. La plupart d'entre elles étaient ignorantes, faibles de caractère et de santé. Dans une certaine mesure, cet état de choses subsiste encore. Dans ces conditions, quel était et quel est l'idéal de l'amour pour les Chinois?

Ici arrive Ts'ao Siue-k'in, qui a créé les deux figures intéressantes de Pao-yu et de Tai-yu. Pour les Chinoises,

(31) Voici une phrase bien représentative de cette doctrine : « Les êtres de sexes différents ne doivent ni s'asseoir ensemble, ni déposer leurs vêtements sur la même table ou suspendre au même support, ni utiliser communément le même essuie-mains et le même peigne, ni enfin se passer (un objet) de main en main... » (*K'iu li,* du *Li ki*).

(32) Cf. *Yang Houo,* dans les *Louen yu.*

(33) « Le sage se retire du monde; les hommes inférieurs à lui évitent certains pays (où la vertu n'existe plus); les autres encore inférieurs à ces derniers s'éloignent de la beauté (féminine)... » (*Hien wen, Louen yu.*)

n'espèrent-elles pas un mari beau, galant et surtout très doux? Si leur compagnon est brutal, leur malheur sera sans fin. Pour les Chinois, ne désirent-ils pas une femme belle, de préférence un peu faible (34), soumise et intelligente juste assez pour lui plaire. Les caractères de Pao-yu et de Tai-yu répondent à ces désirs. Aussi, immédiatement après la mort de Ts'ao Siue-k'in et avant la continuation du roman par Kao Ngo, Pao-yu et Tai-yu acquirent la célébrité. Tous prétendirent et beaucoup prétendent être « Pao ko-ko » (35), ou « Lin mei-mei ». Il y a même, dit-on, des jeunes gens et des jeunes filles morts d'amour pour ces deux personnages livresques.

Cependant, si l'on réfléchissait bien, on découvrirait les défauts de ces deux personnages; — nous n'en contestons pas la valeur littéraire. Pour la plupart du temps, Pao-yu est égoïste, et souvent lâche. Dès qu'un amour trop ardent se manifeste pour lui, il prévoit des complications et se réfugie dans des protestations galantes, mais souvent si vagues! En tout cas, il ne nous paraît qu'un vain ornement de salon, absolument bon à rien, un rimailleur toujours prêt à pleurnicher; — n'en déplaise à nos compatriotes! Pour Tai-yu, nous aimons bien sa beauté, son intelligence et sa tendresse, mais quelle santé! et quel caractère! Très sincèrement, est-il possible d'améliorer une race avec des femmes comme Tai-yu? est-il possible de rétablir l'ordre dans un pays troublé avec des hommes tels que Pao-yu? Nous voulons des jeunes gens actifs, courageux et persévérants et des jeunes filles simples et instruites, bien portantes. Changez donc votre idéal de l'amour!

SUNG-NIEN HSU.

(34) On préfère les femmes faibles tellement que les expressions comme: « la belle délicate », « la belle maladive », « dans le gynécée, l'arome des médicaments se mélange avec le parfum des fleurs », deviennet très courantes.

(35) « Frère aîné, frère aîné, Pao ».

SUR TROIS TOILES DE COURBET

VÉNUS ET PSYCHÉ, PARESSE ET LUXURE, L'ORIGINE DU MONDE

Le seul livre vraiment digne de Courbet, Georges Riat l'a écrit avant de mourir (1). C'est, sans contredit, la meilleure étude sur le maître d'Ornans. D'autres ouvrages ont paru, depuis, sur le peintre franc-comtois; aucun n'a dépassé, ni même égalé le sien, qui présente encore comme au jour de sa publication, « un caractère incontestable de nouveauté, d'utilité et de justice. »

Si Riat eût vécu plus longtemps, sans doute eût-il dressé avec clairvoyance et minutie le catalogue de l'œuvre de l'artiste qu'il admirait. Un tel inventaire est aussi indispensable pour l'étude d'un grand peintre qu'une bibliographie pour la connaissance d'un grand écrivain. M. Charles Léger s'est attelé à cette tâche ingrate et ardue. Il a déjà publié la préface de son travail sous forme d'un essai, qui tient à la fois de la biographie, de l'exégèse et de l'album (2). Toutes les toiles, tous les croquis qui étaient sortis de l'atelier de Courbet, que le hasard des enchères et des successions avait dispersés à travers l'Europe et l'Amérique, M. Léger les a recherchés, retrouvés et, en quelque sorte, replacés dans leurs cadres ou leurs cartons. Mais il n'est guère d'experts infaillibles. Il est arrivé à M. Léger de se tromper, à deux ou trois reprises, sur l'identification d'une toile.

Nous eûmes récemment l'occasion de nous occuper de deux tableaux que Courbet avait vendus à Khalil Bey,

(1) G. Riat : *Gustave Courbet, peintre.* Préface de M. Paul Vitry. Paris, 1906.
(2) *Les Maîtres d'Autrefois. Courbet*, Paris, 1929.

un Turc qui fut célèbre à Paris sous le Second Empire et dont nous avons conté l'existence fastueuse et extravagante dans le *Manuscrit Autographe* (3). Notre enquête personnelle terminée, nous avions désiré trouver confirmation du résultat de nos recherches dans le livre de Georges Riat. Malheureusement, à cet égard, il y avait une lacune. Nous nous sommes aussitôt reportés à l'essai de M. Léger. A notre vive surprise, nous y lûmes ceci :

Le *Réveil* refusé au salon de 1864 avait défrayé les conversations. Sainte-Beuve, curieux de voir ce tableau, s'en fut, sous la conduite de son secrétaire Jules Troubat, rue Hautefeuille, chez Courbet, lors du retour de celui-ci à Paris. Il dépeignit sous les plus vives couleurs les qualités de cette peinture à un riche ottoman de sa connaissance, Khalil Bey, qui s'empressa de faire visite à l'atelier de Courbet.

Enthousiasmé le prince (?) s'écria : Faites-m'en un pareil. — Non, répondit le peintre, je vous ferai la suite.

La suite? En voici un dont nous devons la description à Maxime du Camp dans les *Convulsions de Paris :*

« Dans le cabinet de toilette du personnage étranger auquel j'ai fait allusion, on voyait un petit tableau caché sous un voile vert (4). Lorsque l'on écartait le voile on demeurait stupéfait d'apercevoir une femme de grandeur naturelle, vue de face, émue et convulsée, remarquablement peinte, reproduite *con amore,* ainsi que disent les Italiens, et donnant le dernier mot du réalisme. Mais, par un inconcevable oubli, l'artisan qui avait copié son modèle sur nature avait négligé de représenter les pieds, les jambes, les cuisses, le ventre, les hanches, la poitrine, les mains, les bras, le cou et la tête. »

Beaucoup plus tard, Edmond de Goncourt vit cette peinture. C'était chez un antiquaire et il note dans son *Journal,* à la date du 29 juin 1889, ce qui suit :

« Le marchand me dit : « Connaissez-vous ça? » et il

(3) Nos 33 et 35, mai-juin, septembre-octobre 1931 : *Un amateur de « Courbets » : Khalil-Bey.*

(4) Voyez aussi plus loin, p. 609.

Rien ne prouve que le panneau factice (collection Herzog) qui recouvrit ensuite ce tableau soit de la main de Courbet.

ouvre avec une clef un tableau, dont le panneau extérieur montre une église de village dans la neige, et dont le panneau secret, peint par Courbet pour Kalil-Bey, représente un ventre et un bas-ventre de femme. Devant cette toile que je n'avais jamais vue, je dois faire amende honorable à Courbet (5) : ce ventre, c'est beau comme la chair d'un Corrège. »

Maxime Du Camp a-t-il vu vraiment le tableau qu'il décrit avec une inexactitude si minutieuse? Mal informé il a cru être spirituel. Le sujet en soi n'a rien d'extraordinaire. La chemise relevée laisse voir un beau corps de femme coupé aux cuisses, et dont la chair est un peu jaunie, n'étant pas exposée à la lumière du jour. Ce tableau appartient au baron François de Hatvany. Quant au panneau extérieur dont parle Goncourt, il représente non une église de village, mais un château sous la neige (baron Herzog, Budapest)... (6).

...Courbet en cette année 1866, faisait beaucoup mieux encore. Et personne n'en a jamais rien su. Nul écho ne nous était parvenu, nulle description n'a été donnée d'une toile admirable que nous appellerons les *Dormeuses*... Sur un grand lit, deux filles superbes absolument nues sont étendues et dorment côte à côte d'un sommeil profond (7)...

Comment M. Léger a-t-il pu commettre d'aussi fâcheuses confusions?

Le « Réveil », qui figura à l'Exposition des Œuvres de Courbet, à l'Ecole des Beaux-Arts (mai 1882, n° 16 du catalogue), avait été présenté au Salon de 1864, sous le nom de « Vénus et Psyché ». Les prud'hommes du jury ne donnèrent pas dans le panneau. Ils flairèrent une mystification. L'allégorie mythologique tentée par le

(5) Pour ce jugement sur lui, consigné dans le *Journal des Goncourt* à la date du 18 septembre 1867 : « Rien, rien et rien, dans cette exposition de Courbet. A peine deux ciels de mer... Hors de là, chose piquante chez ce maître du réalisme, rien de l'étude de la nature. Le corps de sa « Femme au perroquet » est aussi loin du vrai du nu que n'importe quelle académie du XVIII[e] siècle. Puis le laid, toujours le laid, et le laid bourgeois, le laid sans son grand caractère, sans la Beauté du laid. »

(6) Ch. Léger : *Courbet*, p. 45.

(7) Ch. Léger : *Courbet*, p. 118, et pl. 44.

chef du réalisme leur parut suspecte. En tout cas, elle n'était guère orthodoxe. Plutôt que d'impassibles déesses, les belles filles qu'il avait peintes évoquaient des « biches » amoureuses. Leur attitude immodeste montrait assez qu'elles venaient de se livrer à des ébats où les sens avaient eu plus de part que l'âme. L'ardeur qui brillait dans le regard de la brune et la torpeur qui s'était emparée de la blonde exprimaient également la volupté. On ferma la porte du Salon à ce couple libertin. Courbet lui fit aussitôt passer la frontière. « Vénus et Psyché » furent accueillies à l'Exposition de Cartons, de Bruxelles. Les Belges ne s'en montrèrent point scandalisés, peut-être parce qu'ils n'y entendirent pas malice.

Courbet a envoyé une scène mythologique — voyez-vous ce réaliste qui s'égare ! — représentant *Vénus et Psyché,* mandait Emile Leclercq dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1er Novembre 1864). O Vénus! O Psyché! de classique mémoire, comme le peintre d'Ornans vous a calomniées! Psyché, Vénus, ces noms évoquent les images les plus gracieuses; c'est la beauté et la grâce, la séduction et la candeur, la sensualité et l'amour. L'imagination de Courbet l'a mal servi lorsqu'il a intitulé ce tableau Vénus poursuivant Psyché de sa jalousie. Ces donzelles, laides, vulgaires — des modèles mal choisis — représenteraient la mère des Grâces et la femme de l'Amour? C'est là une sauvage et grossière ironie. Pourquoi exhumer les déesses de la fable, si vous deviez ainsi les maltraiter?

« Vénus et Psyché », c'était un faux état-civil imaginé par Courbet à seule fin de donner le change au jury. Sur le boulevard, à la brasserie des Martyrs, dans les salles de rédaction, ceux qui les avaient surprises, rue Hautefeuille, désignaient tout autrement les prétendues déesses. La *Brune et la Blonde,* disaient-ils en parlant d'elles (8). Certains même les appelaient crûment les

(8) Arnold Mortier : *Memento* : le *Nain Jaune*, 26 mai 1866.

Lesbiennes (9). Que représentait la toile du maître d'Ornans?

Une adorable femme blonde endormie (10), la bouche souriante, inondant de ses fulgurantes tresses le blanc oreiller sur lequel elle reposait entre ses deux bras blancs repliés, sa jolie tête alourdie de sommeil, tandis que sa bonne compagne debout, soulevant les rideaux du lit, la contemplait avec la satisfaction intime... du devoir accompli (11).

Il fallait être un béjaune pour ne pas comprendre. Proudhon lui-même en convenait. Dans l'essai qu'il était en train d'écrire : *Du Principe de l'Art et de sa destination sociale* (12), il plaidait la cause, sinon des Lesbiennes proscrites, du moins celle de Courbet.

...Un jour, dans le tableau de *Vénus et Psyché*, refusé en 1864, Courbet a entrepris de faire par la peinture ce que les moralistes Ezéchiel et Juvénal ont fait pour la poésie : la satire des abominations de son temps. Mais les moyens du peintre ne sont pas ceux de l'écrivain. Il n'oserait peindre les *phallus* des Assyriens et des Egyptiens; il n'oserait montrer Ooliba dans la posture décrite par le prophète : *Denudavit quoque fornicationes suas, et discooperuit ignominiam suam;* il ne pouvait nous faire voir Messaline à son vingt-cinquième accouplement; ni cette autre bramant

(9) Etienne Carjat : *Ceux qui sont partis. Courbet. L'Echo de Paris littéraire illustré*, 22 mai 1892.

(10) C'est la maîtresse de Whistler qui posa pour cette figure. Courbet a peint son portrait (*Jo, femme de l'Irlande*) où il « l'a représentée en buste, de profil à gauche, la gorge voilée d'une chemisette blanche; de la main gauche, elle tient un miroir, où elle admire son magnifique teint clair de rousse, tandis que de la droite elle soutient les boucles de son opulente chevelure ». G. Riat : *Gustave Courbet*, p. 228-229. On retrouve cette même blonde, dans l'étude pour la « Femme au Perroquet » : elle est endormie dans la même attitude que dans « Vénus et Psyché ».

(11) Carjat : *Ib. Cf.* aussi les salons de W. Bürger [Thoré] de 1861 à 1866. Paris 1870, t. II, salon de 1866, p. 283 :

« Courbet, qui est un grand moraliste, à ce que dit Proudhon, eut l'idée de peindre, une fois, la courtisane fatiguée de volupté et endormie, *lassata viris, nondum satiata;* je cite le latin que je ne comprends pas, mais on assure que c'est d'un auteur très estimé. Une autre femme venait soulever le rideau de la couche parfumée et regarder la lassata. Ce fut le tableau refusé en 1864, par respect pour les mœurs de Paris. »

(12) Publié après sa mort (1874).

comme une biche en rut à la vue d'un artiste, ni celle-ci pissant, au clair de la lune, contre la statue de la Pudeur; ni celle-là dont il est dit :

Ipsa medullinæ frictum crissantis adorat.

Ces choses sont impossibles à la peinture. Le peintre a donc été forcé de prendre un déguisement. Pas le moindre geste indécent, pas la moindre attitude lubrique, pas même une nudité complète. Une blonde endormie, qu'une jeune fille prendra naturellement pour une Psyché attendant l'Amour; une brune arrivant dans la nuit, à pas de loup, et la regardant d'un œil qui peut exprimer la jalousie comme autre chose. Les habitants d'Ornans ont dû y voir deux femmes, qui, pendant la canicule, ont ôté leurs chemises pour être plus à l'aise et ne pas étouffer. D'autres personnes les ont prises pour des baigneuses.

Il faut être au courant des choses pour comprendre l'artiste. Il faut avoir lu George Sand (*Lélia*), Théophile Gautier (*Mademoiselle de Maupin*); il faut connaître l'hypocrisie d'impudicité de notre époque; il faut se rappeler qu'on a reproché à Courbet de ne pas savoir peindre le nu, et que lui reproche à ses critiques de n'estimer dans le nu que l'image de la volupté. Il faut savoir que Pradier a été appelé le statuaire du quartier Bréda, qu'aux artistes du premier mérite, qui cherchent la beauté noble, héroïque, on demande de *jolies choses*, des *figures délectantes;* que les Lucrèces mourantes fatiguent. Il faut avoir vu les expositions des dernières années; il faut savoir que M. de Nieuwerkerke a fait acheter à l'Empereur une *Léda* tenant un cygne entre les cuisses...

C'est à tout ce monde que Courbet dit par son tableau : Vous êtes un ramassis du ruffians et de tartufes; je vous connais, je sais ce que vous voulez et ce que vos souteneurs vous demandent. Ce n'est pas de peindre le nu que vous vous souciez; ce n'est pas de la belle nature que vous avez faim, c'est de saleté. Tenez, voilà comme on peint le nu et je vous défie d'en faire autant. Et voilà ce que vous cherchez tous, race de pédérastes et de tribades...

Les choses auxquelles faisait allusion l'auteur de la *Pornocratie* sont impossibles non seulement à la peinture, mais à la littérature. Les sociétés les plus corrompues ont souci de sauvegarder les apparences de la vertu. Bien des gens étaient au courant de la vie privée de leurs contemporains, qui, comme Proudhon, mieux que lui, connaissaient par le menu l'histoire des rufians et des tartufes, des proxénètes et des catins. La chronique scandaleuse se chuchotait, il était défendu de l'imprimer. Les journalistes surveillaient leur plume et les dessinateurs leur crayon. Les cancans des uns, les charges des autres, loin de lui nuire, répandaient au loin le renom de Paris, ville de luxe par excellence, d'élégance et de plaisir, cité aimable et spirituelle entre toutes, Athènes et Cythère tout à la fois. Devant le décor brossé par Haussmann (12 *bis*), la comédie se jouait, légère et grivoise comme un dessin de Grévin, comme un vaudeville de Meilhac et Halévy ou de Crémieux et Jaime fils, mis en musique par Offenbach et Hervé. La foule cosmopolite qui servait de chœur à l'opéra-bouffe quotidien, n'ayant pas accès dans les coulisses, grillait d'envie de connaître les vrais dessous de la vie parisienne, de regarder, fût-ce par le trou de la serrure, la débauche raffinée qui se pratiquait à huis-clos, dans les cabinets particuliers, les loges d'actrices, l'alcôve des filles. A sa curiosité, on jetait en pâture des livres dont le titre était tout un programme d'obscénité : les *Mémoires d'une Femme de Chambre*, les *Mémoires d'une biche anglaise*, les *Mémoires d'une biche russe*, — mais dont les pages

(12 bis) « Peu d'hommes sont plus impopulaires auprès du vrai Parisien que M. le baron Haussmann », note un contemporain. « Etranger à Paris, à ses traditions, il aime Paris comme un étranger l'aime. Il en aime les plaisirs, la vie au dehors, celle des boulevards, des théâtres, des courses; son idéal est le Paris qu'entrevoient un jeune lord, ou un jeune boyard, avant d'entreprendre leur premier voyage vers notre monde et même vers notre demi-monde. Il n'aime pas le vrai Parisien, le bourgeois de Paris du vieux temps, casanier, routinier, narquois. Il le lui a fait connaître : il lui a dit, comme Tartufe au vieux bourgeois Orgon : C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître; et il a fait plus : il l'a traité de nomade... »

décevantes étaient marquées, tout comme celles des romans d'Octave Feuillet, de l'estampille de colportage, brevet d'honorabilité et non stigmate d'infamie.

Quand il peignit ses lesbiennes, Courbet ne cherchait pas à satisfaire les malsaines curiosités de son époque. Ses intentions n'étaient pas érotiques, ni satiriques non plus. La morale n'a rien à voir avec l'art. Ces jeux de femmes lascives, il les avait contemplés sans réprobation, avec une complaisante indulgence. Il n'y voyait point de péché, mais seulement une expression originale et qui l'avait séduit. De belles formes à modeler, de belles chairs à peindre, cela seul avait suffi à l'enchanter. Meilleur juge que Proudhon, c'est de cela surtout que le loua Sainte-Beuve (13). Il admira le chef-d'œuvre que Courbet avait produit. Emoustillé par le sujet et par le vrai nom de la toile, Khalil Bey voulut posséder les « biches » amoureuses. Elles n'étaient plus à vendre, quand il se présenta rue Hautefeuille. Courbet les avait cédées pour 18.000 francs à l'agent de change Lepel-Cointet, qui goûtait fort sa peinture et lui avait déjà acheté la *Remise des Chevreuils* (14). Le Turc insista pour en avoir une copie. Le Franc-Comtois refusa, mais promit de lui faire autre chose, qui serait mieux.

Cette autre chose, ce fut une variante de « Venus et Psyché », la toile, précisément, que Castagnary appelle *Paresse et Luxure* (14 *bis*) et M. Léger les *Dormeuses*, dont plus d'un écho nous était parvenu grâce aux petits journaux de l'Empire et dont nous devions déjà la description à Carjat :

Cette fois, les deux amies étaient couchées, comme entrelacées, sur la batiste des draps blancs. La blonde souriait

(13) Jules Troubat : *Une amitié à la d'Arthez*. Paris, 1900, pp. 119-120; *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, Paris, Mercure de France, MCMX, pp. 178-179.

(14) Arnold Mortier : *Memento : Le Nain Jaune*, 26 mai 1866. *La Liberté* (23 mai 1866), citée par Riat.

(14 bis) Castagnary : *Fragments d'un livre sur Courbet . Gazette des Beaux-Arts*, janvier 1912 (3e article), p. 23.

toujours dans son sommeil, montrant entre ses lèvres de grenade entr'ouverte l'émail neigeux de ses petites dents, tandis que sa compagne, réveillée (15), admirait d'un œil fauve le repos de l'amie adorée. Malgré le scabreux du sujet, l'artiste, à force de sincérité, trouva le secret de rester chaste. Jamais il n'a peint chairs plus blondes, plus harmonieuses et plus vivantes. Il avait découvert des tonalités vibrantes de clarté, de morbidesse et des reflets rosés dignes des plus beaux Rubens.

Cette toile magistrale, payée vingt mille par le richissime Oriental, n'a pu être admirée clandestinement — Khalil Bey ayant exigé qu'elle ne fût vue de personne — que par quelques intimes : Castagnary et moi dûmes employer la ruse pour pénétrer dans l'atelier du peintre (16).

« Qu'est devenue cette merveille? », demandait Carjat. « Peut-être orne-t-elle les murs de quelque harem inconnu. »

Non, ces « biches » endormies ne furent pas, telles des favorites, séquestrées dans un harem. Elles ne furent pas non plus vendues à l'encan, ainsi que dans un marché d'esclaves. Elles eurent plutôt le sort des femmes entretenues. Des mains du professeur Massol, de Genève, elles passèrent dans celles de M. Reverdin (17), et à la mort de celui-ci, la galerie Durand-Ruel se chargea de les pourvoir d'un riche amateur. Elle les prêta, il y a trois ou quatre ans, à MM. Bernheim-Jeune, qui avaient organisé une « rétrospective » Courbet. On raconte à ce propos que l'un des messieurs Bernheim-Jeune, s'étant converti au catholicisme, jugea ces créatures par trop luxurieuses et les claquemura dans une pièce où de rares privilégiés étaient admis. Son Eminence l'archevêque de Paris, ayant eu vent du manège, représenta au néophyte

(15) Non, *la Brune et la Blonde* sont toutes deux endormies (Voyez la reproduction du tableau, dans le *Courbet* de M. Léger, pl. 44. A ce détail près, la description de Carjat est fidèle.

(16) Carjat : *Ceux qui sont partis. Courbet : Echo de Paris littéraire illustré*, 22 mai 1892.

(17) Ch. Léger : *Courbet*, p. 118.

combien une telle exhibition était scandaleuse, et les « biches » reprirent le chemin de Durand-Ruel.

Pour en revenir à M. Léger, son erreur a consisté à confondre *Paresse et Luxure*, pendant et variante de *Vénus et Psyché*, avec l'*Origine du Monde* (18). M. Léger est convaincu qu'il a identifié ce dernier tableau avec celui que possède le baron Hatvany, de Budapest. Nous n'en sommes pas persuadé. La description qu'il en donne ne concorde pas avec celle de Maxime Du Camp et d'Edmond de Goncourt. Ni l'un ni l'autre n'ont vu de chemise à la figure peinte sur cette toile, laquelle, d'autre part, n'était pas masquée par un panneau, mais simplement voilée. Le seul moyen de résoudre l'énigme serait, peut-être, de dresser le *pedigree* du tableau qui se trouve à Budapest.

(18) Ludovic Halévy a commis la même confusion. A la date du 27 mai 1882, il rapporte dans son journal cette anecdote que lui conta Gambetta : pp. 86-88.)

« C'était chez Khalil-Bey... Là où se trouvait ce fameux tableau, le chef-d'œuvre, paraît-il, de Courbet, *l'Origine du Monde : Une femme nue sans pieds et sans tête*... Après le dîner, on était là... regardant, admirant, on s'épuisait en phrases enthousiastes : « C'est merveilleux, un chef-d'œuvre. » Courbet ne bronchait pas... On recommençait... Cela durait depuis dix minutes. Courbet n'en avait pas assez. A la fin, on s'arrête, on ne trouvait plus rien... Courbet alors de dire avec sa grosse voix grasseyante et traînante :

« — Vous trouvez cela beau et vous avez raison. Oui, cela est beau... Oui, cela est très beau, et tenez... Titien, Véronèse, leur Raphaël, moi-même, nous n'avons rien fait de plus beau. » (*Trois dîners avec Gambetta*, fragments d'un journal inédit publié par D. Halévy, Paris, 1929, pp. 86-88.)

Cette scène se passa devant *Paresse et Luxure*, et non, comme l'a cru l'auteur de la *Famille Cardinal*, devant *l'Origine du Monde*. C'est la version que nous avons adoptée dans notre étude sur Khalil-Bey (*Manuscrit autographe*).

D'ailleurs, Jules Claretie, dans sa *Vie à Paris, 1880*, p. 398, rapporta le premier cette anecdote, mais encore plus inexactement que Ludovic Halévy :

« M. Gambetta, qui a toujours aimé la peinture, lui avait acheté jadis un de ses premiers tableaux, une étude d'homme, je crois. Un jour, vers 1869, que Courbet déjeunait chez le futur président, le peintre s'arrêta, comme frappé d'admiration, devant cette toile d'autrefois.

« — C'est superbe ! lui dit M. Gambetta. Il n'y a pas un jour que je ne regarde cela avec passion ! »

« Courbet eut un hochement de tête extraordinaire.

« — Si c'est superbe ! fit-il. Je crois bien ! C'est étonnant. »

« Et, soulignant du geste la fin de sa phrase :

« — C'est-à-dire que ni Vélasquez, ni Titien, ni Rembrandt — *ni moi-même* — personne ne pourrait refaire cela. »

L'*Origine du Monde* déchaîna l'indignation du sieur Du Camp. Courbet, osa écrire ce sycophante professionnel, avait, « dans une circonstance particulière, montré de quoi il était capable »,

...et commis une action qui... le rend méprisable à jamais... Tout ce que l'on peut exiger d'un homme en dehors des grands principes de morale auxquels nul ne doit jamais faillir, c'est de respecter l'art qu'il professe. Il peut n'avoir ni intelligence, ni instruction, ni esprit, ni politesse, ni urbanité, et rester parfaitement honorable s'il garde haut et intact l'exercice de son métier. Or, ce devoir élémentaire qui constitue la probité professionnelle, le peintre Courbet y a manqué d'une façon scandaleuse (19).

En quoi faisant? En peignant à l'usage d'un Turc libidineux un « portrait de femme bien difficile à décrire », à propos duquel le trop vertueux, trop pudique et trop poli auteur des *Convulsions de Paris* s'écrie :

Il est un mot qui sert à désigner les gens capables de ces sortes d'ordures, dignes d'illustrer les œuvres du marquis de Sade, mais ce mot n'est guère usité qu'en charcuterie.

Cette « ordure », c'était l'*Origine du Monde*, allégorie réaliste, à laquelle Proudhon eût sans doute découvert des intentions morales, et dont Ernest Feydeau commenta le symbole en des vers, discrètement voilés, eux aussi, que la *Vie Parisienne* publia dans son numéro du 5 octobre 1872, précédés de ces lignes, en guise d'argument :

Nous causions hier avec quelques amis du prochain retour à Paris de Khalil Bey comme ambassadeur (20) et des souvenirs de son premier séjour parmi nous. A propos d'un certain tableau trop célèbre de la galerie de la future Excellence, un de nous récita les vers suivants, absolument

(19) Maxime du Camp : *Les Convulsions de Paris*. Paris, 1879, t. II, ch. V, § III, pp. 263-264.

(20) Ce n'était qu'un bruit. Khalil-Bey ne revint à Paris, comme ambassadeur de la Sublime Porte cette fois, qu'en 1877.

inconnus et inédits. Nous nous sommes empressés de les transcrire ici. Le nom seul dont ils sont signés suffirait à éveiller l'attention. Impossible d'ailleurs de résumer en si peu de mots ce qui, depuis Mathurin Régnier jusqu'à Hendhel, a été dit sur l'éternel féminin.

Ne soulève pas le rideau
Qui cache à tes yeux cette toile;
Le formidable objet qu'il voile
N'aurait pour toi rien de nouveau.

Tu l'as connu dès qu'à ton âme
Monta le feu des passions;
Et nulle de tes actions,
Soit généreuse, soit infâme,

En dépit de toi, depuis lors,
Sans même que tu le comprisses,
N'eut pour but d'autres bénéfices
Que le regard de ses trésors.

Tu lui dois tes premières larmes
Et tes plus vifs ravissements,
Comme tes plus durs châtiments
Quand il te blesse de ses armes.

Tu lui dois tes ambitions,
Tes calculs, tes luttes, tes crimes,
Tes aspirations sublimes
Et tes pires corruptions.

Tu lui dois d'être ridicule
Quand, curieux de te trahir,
Vers quelque autre, pour l'éblouir,
Il se tourne, fourbe crédule.

Tu lui dois d'obéir toujours,
D'être comme un chien à la chaîne,
D'avoir l'âme pleine de haine,
Le cœur tout rempli de détours.

C'est lui qui te courbe avant l'âge,
Et de noirs, fait tes cheveux blancs;
C'est lui qui rend tes pas tremblants,
Lui qui te plombe le visage.

Tu lui dois la vie, en un mot.
Comme il nous ravale, à ses heures!
Pauvre bestiole, quand tu pleures,
Comme il te chante: « *L'enfant do.* »

Prudent, mystérieux, vorace,
Sphinx que faire le mal distrait,
L'univers sur lui passerait,
Il n'en garderait nulle trace.

Suave, et trop souvent fécond
Pour le préféré qui le fête,
Il tient une vengeance prête
Pour quiconque lui fait affront.

Pas un de nous qui n'ait affaire
A ce monstre délicieux,
A Jupiter, au haut des cieux,
Que de sottises il fit faire!

Tous, du plus petit au plus grand,
Ont eu sujet de le maudire.
Debureau comme Shakespeare,
Ont été vus pour lui pleurant.

Saluons-le tous à la ronde.
Saluons-le, plus bas, plus bas.
Car, — il faut en rougir, hélas! —
C'est lui qui gouverne le monde.

ERNEST FEYDEAU.

Paris, décembre 1868.

Quantum mutata ab illa! Huit années plus tôt, lorsque, ruiné par le jeu et les femmes, Khalil Bey avait dû vendre sa collection, cette même *Vie Parisienne* s'était offusquée de voir exposer, rue Taitbout, l'*Origine du Monde*.

Puisque les dames étaient admises à visiter la galerie de Khalil Bey, ce n'aurait pas été du luxe de leur fermer le salon dans lequel figure cette toile qui n'inspire que du dégoût, même aux moins puritains. Voyez la mine d'une honnête femme devant cette malpropreté (21)!

(21) E. P. *Exposition des tableaux de S. E. Khalil Bey : La Vie Parisienne*, 14 janvier 1868.

De fait, cette « malpropreté » et les lesbiennes furent honteusement expulsées du catalogue de la vente Khalil Bey. Théophile Gautier les passa sous silence dans son article du *Moniteur*. Pourtant, les « biches » de Courbet n'étaient pas indignes de l'hommage que, dans son *Musée secret*, il avait rendu aux courtisanes de Titien :

> Sous une courtine pourprée
> Elles étalent bravement
> Dans sa pâleur mate et dorée,
> Un corps vivace où rien ne ment.

Les deux toiles ne passèrent point à l'Hôtel Drouot. On les vendit sous le manteau, à la manière des livres obscènes.

Pour Courbet, se réjouissait F. Magnard dans *Paris-Magazine* (22), la vente Khalil Bey a été une manière de désastre; les deux toiles qu'il avait vendues au noble étranger n'ont pu paraître, comme on sait, en vente publique.

Des trois autres toiles que Courbet avait vendues à Khalil Bey et qui connurent l'épreuve des enchères, le *Renard* fut adjugé à 1.800 francs, l'*Hallali de Chevreuil* à 4.000 et la *Jeune Baigneuse* (23) à 3.700 (24).

Courbet, qui avait un immense orgueil, dont tant d'imbéciles se sont moqués pour n'avoir pas compris combien il était justifié, a dû cruellement souffrir de ces prix dérisoires.

Depuis qu'il est mort, il a pris une éclatante revanche.

C'est égal, le Second Empire semble avoir eu particulièrement la haine du chef-d'œuvre et de l'artiste de génie. Il a condamné les *Fleurs du mal*, traduit en correctionnelle *Madame Bovary*, sifflé *Tannhaüser*, traqué *Vénus et Psyché*, *Luxure et Paresse*. En peinture comme en mu-

(22) 26 janvier 1868.
(23) Et non pas *la Baigneuse russe*, comme l'appelle à tort M. Léger, trompé par le catalogue de 1867.
(24) Cotes données par *l'Artiste*, 1er février 1868, p. 286.

sique, pour le roman comme pour la poésie, Compiègne et Tortoni se montrèrent d'une stupéfiante incompréhension. Mais ils choyèrent les faiseurs et, près de vingt ans durant, ce fut l'âge d'or des médiocrités.

AURIANT.

ALIAGA[1]

—

XXIV

Bonjour, Marcelle. Je vous dois, Marcelle, un nouveau bienfait. Ce journal, commencé dans un moment où je me sentais au bout de mes forces, les a ranimées. C'est une Dominique virile qui vous écrit. Figurez-vous que l'autre « jour », la lumière ne s'est pas éteinte. Et si elle ne s'est pas éteinte et que j'aie cru qu'elle s'éteignait, c'est peut-être que ce que nous appelons, vous et moi, « lumière », n'a pas plus de consistance que ce que nous appelons — ce que j'appelais naguère — le « temps ». C'est une idée que je vais creuser et dont vous jugerez les conséquences. Dès maintenant, (pour employer le langage convenu), dès maintenant, je sens que, de même que j'ai pu me débarrasser de la notion de temps, je pourrai, un jour ou l'autre — toujours le langage convenu — me défaire de cette idée de lumière. Ecoutez-moi bien, Marcelle. Ce que je dis là, je n'en suis pas sûre, je n'en suis pas aussi sûre que de ce que je vous ai dit précédemment. N'allez pas croire que je ne distingue plus le jour de la nuit, ce qui serait bien, sans doute, le comble de la confusion mentale! Non, je me dis simplement (tout le monde a dû se le dire d'ailleurs) qu'il fait clair, quand nous croyons qu'il fait clair, comme nous affirmons qu'il est trois heures, quand notre montre marque trois heures. Ce qui m'a rappelé cette idée élémentaire, c'est qu'après avoir cessé de vous écrire, parce que, tout à coup, je ne voyais pas, j'ai bien cru tout d'abord et, me semble-t-il, immédiatement *après, y voir de nouveau. Je voyais si clair que j'aurais parfaitement pu continuer à vous écrire. Mais à peine eussé-je songé à me relire pour l'éprouver, que la lumière ordinaire s'établit au lieu*

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 794 à 797.

de l'autre, de cette autre lumière dont j'avais pris conscience comme émanant de moi et qui, un instant, m'avait fait apercevoir à la place de chaque objet comme son double, mais mobile, dansant, irréel et visible pour moi seule.

En même temps, je concevais de plus en plus distinctement une dissociation de plus en plus nette des éléments de mon moi : pensées, sentiments, sensations, volontés. Il se dispersait, s'éparpillait, se décomposait, eux-mêmes, en éléments de plus en plus séparés les uns des autres, projetés en cercle de plus en plus loin, et qui, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient, devenaient de plus en plus petits, en devenant de plus en plus semblables les uns aux autres. Je songeais, mon amie, à ces loteries foraines, où des boules de toutes les couleurs et de différentes grosseurs, d'abord réunies dans une cuvette centrale, sont lancées vers les bords d'un plateau circulaire qui y est concentrique. Les boules tournent, se dispersent, diminuent, perdent leurs couleurs en tournant, heurtent les bords, sont relancées vers la cuvette, grossissent, se distinguent, viennent enfin se regrouper, se serrer les unes contre les autres, reformer leur noyau au milieu de l'appareil. Supposez un plateau sans bord : pour un observateur qui se tiendrait au centre de la cuvette, toutes les boules finiraient par être si petites qu'elles deviendraient également invisibles. J'en étais arrivée à me demander si ce n'est pas une notion absurde de nos limites qui empêche nos sentiments, nos sensations, nos idées de se détacher ainsi définitivement de nous pour vivre une vie indépendante autour de nous.

Le malheur, mon amie, c'est que ces imaginations, moi, je les vis. *Bien entendu, dès que je fais l'effort cérébral indispensable pour vous les traduire, elles me semblent naturelles et même banales. Mais que je pose mon stylo, et je quitte de nouveau, vous m'entendez, je quitte vraiment, en chair et en os, cet univers que le sens commun n'a peut-être construit que pour retenir, prisonnière et aveuglée, notre merveilleuse faculté de saisir directement l'autre univers, celui que vous portez en vous, Marcelle, comme je le porte en moi, cet univers qu'il nous est donné de dérouler comme un film muet. Il suffit de* ne pas *vouloir fermer les yeux. Il est là,*

toujours et partout présent, dans sa diversité infinie et son perpétuel mouvement, car tous ses aspects changeants sont l'œuvre de notre pensée. Et j'ai découvert une nouvelle torture : celle de créer perpétuellement, éveillée ou endormie, en marchant ou en mangeant, en lisant ou en me brossant les ongles, de nouveaux objets et de nouveaux êtres qui naissent et s'échappent de ma tête, comme les étincelles d'une fusée. Je pense qu'il fait jour, et il fait jour. Je pense qu'il fait nuit, et il fait nuit. Je vois des montagnes, des routes, des villes, des hommes et des femmes que je ne connais pas et que je reconnais. *Ces hommes et ces femmes* qui ne se connaissent pas *s'appellent par leur nom, se parlent, parlent à d'autres que je connais, le patron mercier de la rue d'Aboukir, le photographe de la rue Bernkoff, Mme Trieur, la crémière et ses boniches, la Comtesse, le docteur Bifur, vous, Marcelle, et Axel, et elle, Alexandra. J'entend le son de leur voix, je peux rapporter leurs paroles. La Comtesse cause avec Axel, Axel cause avec Alexandra. Alexandra cause avec vous. Elle prononce mon nom. Elle tient un livre sur ses genoux. Elle vous dit... Elle vous dit : « Le possible habite auprès du nécessaire. » Et je n'ai plus peur, je ne souffre plus, ce n'est plus une torture, c'est une douceur, une caresse sur ma figure, dans mes cheveux, un air frais. Je suis loin, très loin de moi... Je fais ce que je veux... Je peux tout.*

Marcelle! A moi! au secours! C'est Dominique qui vous appelle, la Dominique que vous avez connue, une Dominique qui a pu être folle, mais qui ne l'est plus, je vous le jure, mais qui a si peur de le redevenir! Marcelle, sauvez-moi, si vous le pouvez, si vous m'entendez, si vous me lisez! Et vous me lisez, n'est-ce pas? Vous avez lu ce que je vous ai écrit, puisque vous y avez répondu. Car, c'est bien vous qui avez écrit sur mon dernier feuillet, au-dessous du nom d'Alexandra, ces deux noms : Axel, et le votre, Marcelle, votre nom et votre prénom : Marcelle Raveil.

Certes, ,je croyais bien sentir, je croyais bien savoir en vous écrivant, que vous pouviez, d'une façon ou d'une autre, *me comprendre et me répondre. Et, je vous l'ai dit : je ne me jugeais pas, alors, déraisonnable. Je me jugeais en possession d'une vérité qui, bien loin de me troubler, faisait ma*

fierté et ma force. J'attendais, sous une forme ou sous une *autre, votre réponse. Sans doute, si je l'avais reçue dans l'état où j'étais alors, m'eût-elle semblé toute naturelle, ne m'eût-elle inspiré aucun doute, comme aucune frayeur. Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu plus tôt, au moment d'exaltation et de foi, mais de la foi la plus lucide, lorsque je vous criais : « Marcelle, vous pouvez m'entendre! Marcelle, venez! » Est-il possible que rien de moi, à ce moment, ne soit allé jusqu'à vous? Ou bien, ma foi précisément a-t-elle manqué de cette gratuité, de cette simplicité, qui lui donne de transporter les montagnes? Au lieu d'employer toutes les forces de mon être à l'extérioriser, à la projeter en vous, me suis-je attardée, le temps d'un éclair, à l'analyser, ce qui est douter? Ma Marcelle chérie, mon élan s'est tout à coup brisé, je suis retombée anéantie comme ces croyants qui, une fois, éprouvent, tout à coup, que la voûte du ciel leur renvoie leur prière. Et, sans doute, n'eût-il fallu que persévérer, que s'élancer de nouveau. Déjà, j'appelais, je sentais sourdre en mon cœur une nouvelle espérance, des forces renouvelées. Mais, sans doute, aussi, me guettait-elle, elle, la « chose » innommable, ou plutôt, lui, mon tourmenteur, le docteur Bifur. C'est lui, au lieu de vous, que j'ai vu apparaître, jovial, goguenard, terrifiant, et avant qu'il m'eût dit un mot, j'ai compris non seulement qu'on avait tout lu de ce journal, quelque peine que je prisse pour le cacher, le jour sous mes vêtements, la nuit sous mon oreiller, mais encore, pourquoi on me l'avait laissé écrire page à page, en dépit des menaces qu'il contient. Et, à l'instant, en vous écrivant, l'idée, pour la première fois, traverse mon cerveau que c'est lui, lui seul, qui a écrit le nom d'Axel, votre nom. Moi qui croyais à une évasion! Ah! Marcelle, de quelle hauteur suis-je retombée, en apercevant, penché sur mon épaule, ce bourreau en jaquette et à cravate noires de médecin de campagne! Puisqu'il lira ce que j'écris aujourd'hui, comme il a lu ce que j'ai écrit hier, qu'il lise donc que le hais, que cette vie qu'il me laisse, je la donnerais avec joie, s'il m'était possible, à ce prix, d'assouvir sur lui ma haine. Qu'ai-je à risquer, maintenant? Ne suis-je pas folle? Ne suis-je pas condamnée? N'ai-je pas écrit de ma main, en vous écrivant, l'aveu, la confession de*

ma folie? N'ai-je pas encore dans l'oreille le son de sa voix grasseyante et essouflée d'ivrogne obèse : « Folie érotique! folie mystique! Ma petite, vous êtes complète. Vous êtes ce que l'on appelle une « circulaire ». La marionnette fera comme cela quelques petits tours, de la nymphomanie à l'extase religieuse, de la manie des grandeurs au délire de la persécution, puis elle s'en ira dans l'imbécillité totale. »

Ah! Marcelle, Marcelle, qui ne m'entendez pas, qui ne m'entendrez jamais, Marcelle à qui j'écris encore pour me prouver à moi-même que je peux encore écrire et penser, je ne connaissais pas la haine. Elle me possède toute, elle grossit en moi à m'étouffer et je ne peux rien, seule entre quatre murs.

Le fait même qu'on me laisse mon journal, qu'on me permette d'écrire, quoi que j'écrive, me montre mon impuissance. On le sait bien que ces pages ne peuvent arriver à vous. On le sait bien que je ne peux que mâcher ma fureur. Et ma fureur, n'est-ce pas, c'est le signe que je suis une persécutée! Ne l'excite-t-on pas, ne lui laisse-t-on pas libre cours, pour en tirer argument contre moi? Et puis, n'ai-je pas voulu me suicider? Le suicide n'est-il pas, lui aussi, un signe de folie? Cet homme dont, je le sens, toute la vie n'est que cruauté sadique et abjection, n'a-t-il pas décidé, une fois pour toutes, que ne pas consentir à n'importe quelle abjection pour vivre, c'est folie!

Marcelle! Marcelle! J'ai mal, je pleure et ce besoin de douceur et d'apaisement qui me fait pleurer, cette lassitude où ma haine désarme, n'est-ce pas l'abandon final, l'acquiescement à l'inévitable, le glissement d'un pauvre être à bout de force dans le néant? Y a-t-il un moment où l'on se résigne à être fou? Où la raison, épuisée par la lutte, démissionne, se laisse aller à la folie, comme au sommeil? J'ai peur, et je me laisse aller, je me laisse glisser. Est-ce la fin? Est-ce le sommeil? Je suis calme. Je suis bien. Le vasistas s'est ouvert, un air frais me caresse les cheveux. J'aspire une odeur de varech et de caroubes. Des images passent devant mes yeux: une plage déserte, le soir; des balancelles qui tanguent; le cap de Creus; le phare rougeâtre sur la presqu'île toute rose. J'attends... Mon stylo tremble un peu...

Marcelle! Marcelle! Est-ce un éblouissement? Et combien a-t-il duré? Je me retrouve à ma table, la tête sur mon coude, mon stylo tombé sur la page commencée et tachée d'encre. Ai-je dormi? Ai-je rêvé? Mais, quel sommeil et quel cauchemar! Marcelle, si vous ne venez pas à moi aujourd'hui tout de suite, tout est fini. Je n'en puis plus. Je suis un jouet entre les mains d'un homme, rien qu'un jouet. Ah! qu'il ricane tant qu'il pourra, quand, tout à l'heure, il lira ces derniers mots, cet épouvantable aveu! Mon espoir est toujours que, dans ma détresse, dans cette décomposition de ce qui fut Dominique, quelque chose de moi ira enfin à vous, arrivera enfin à vous, avant que je m'anéantisse dans une honteuse acceptation, pire que la folie. Et qui sait? Si, au cours de ma détention, je n'ai pas fait que rêver, si, comme je le crois encore, je me suis parfois évadée de cette terre de boue, si j'ai vu Dieu, il y a une justice. Ma confession, en dépit des murs et de la distance, peut donc, elle aussi, arriver jusqu'à vous. Et puisque c'est à vous que j'ai dû m'adresser, comme au seul être qui pût m'entendre, c'est que vous serez, Marcelle, l'instrument de cette justice. Marcelle chérie, ma sœur, il faut que je vous dise toute ma honte : c'est une femme qui vous écrit, m'entendez-vous, une femme qui vous dit : Je ne connaissais que mon âme, je connais mon corps, maintenant. Ai-je rêvé? Est-ce lui? A-t-il le pouvoir de m'halluciner? Où, comment, quand cela s'est-il fait? Je l'ignore. Je vous ai dit que je suis un jouet, rien qu'un jouet entre ses mains.

De cette nuit, sans un rayon, sans une lueur aux contours d'aucun objet, je ne garde que le souvenir d'une musique d'abord lente et mélancolique, puis langoureuse, peuplée d'appels tendres et sourds, puis énervante, irritante et bientôt frénétique; d'odeurs de fleurs, mais qui se fanent; d'un alanguissement d'où s'éparpillent les fourmillements d'une vie neuve, profonde, élémentaire, d'où émergea, tout à coup, le désir déchaîné et dompté. J'étais captive, enserrée. Je criais un nom : Axel, avec la fureur d'une haine comblée. Et, je me suis retrouvée seule, étendue, les vêtements déchirés, nue... Marcelle!... La musique!... La même musique!... Il est là... Je le sens... Il approche... Ah! plutôt la mort! Marcelle!

Ne m'entendrez-vous jamais? Marcelle! Marcelle! Ah! tenez, à genoux, les mains jointes, et que mon âme meure en s'arrachant de mon corps pour aller à vous... Marcelle! Au nom de Dieu! Entendez-moi! Sauvez-moi!... Marcelle!... Marcelle!...

XXV

L'article d'Axel était paru sous ce titre : « J'accuse » dans la *Vérité Française* et, dès le lendemain, la *Fraternité* le reproduisait *in-extenso*, dénonçant la formidable spoliation soi-disant commise par le capitalisme français au préjudice de la République des Soviets.

Le *Jour*, de son côté, sommait à la fois Rouvain et Lardanval, Munsch et Rochetail de s'expliquer sur l'heure. Et le surlendemain, le scandale rebondissait à Berlin, où Lardanval arrivait porteur du message de Rouvain au Maréchal Hindenbourg, à Genève où un rédacteur de l'agence Reuter retrouvait Rochetail et tentait vainement de l'interviewer.

Dès lors, le *Flambeau* ni le *Corsaire* ne pouvaient plus garder le silence.

En dix lignes méprisantes, le *Flambeau* déclara qu'il ne « s'abaisserait pas à discuter des erreurs grossières dont un Jury d'honneur, composé de trois des personnalités les plus éminentes de la République, avait déjà fait justice ».

Le *Corsaire* rappela que son rédacteur en chef, « un instant abusé, avait noblement reconnu sa méprise, et qu'au surplus les documents cités par M. Axel Dagan lui-même étaient précisément ceux qui, soumis par le jury d'honneur à M. Jacques de Rochetail, avaient déterminé sa rétractation.

Mais, un fait demeurait : l'enlèvement d'une jeune fille établi par une enquête officielle, et chaque matin, la *Vérité Française* republiait, en première page, les seules questions auxquelles ni le *Flambeau*, ni le *Corsaire* ne pouvaient répondre :

Qui a fait enlever Mlle Bertrand de l'hôpital Beaujon?

Où est-elle séquestrée?

Si elle n'est pas la fille du comte Igor Tsankoroff, qui pouvait avoir intérêt à la faire enlever, et a encore intérêt à la séquestrer?

Si elle n'est pas la fille du comte Tsankoroff, pourquoi la comtesse de Valliers a-t-elle chanté à la menace de Rochetail?

Pourquoi celui-ci s'obstine-t-il à ne pas publier les document soi-disant apocryphes qui lui avaient d'abord donné à croire que Mlle Bertrand était la fille du comte Tsankoroff?

Et en Allemagne, en Italie, aux Etats-Unis, en Angleterre les journaux consacraient de nouveaux articles au « scandale d'Aliaga », aux aventures de la Comtesse de Valliers, « the funniest woman in the world », à Munsch, né Allemand, naturalisé Français selon la loi Delbrück, fournisseur de munitions à tous les belligérants pendant toute la guerre, « empereur des financiers internationaux ».

Mme de Valliers, alors, songea à une diversion. Le *London Herald* annonça que Mlle Laure Bertrand et Mlle Barat, son infirmière, avaient été reconnues dans un dancing élégant du Caire, mais depuis lors se cachaient, selon toute vraisemblance, dans quelque palace au personnel parfaitement stylé.

Comme par hasard, un certain Travarès, champion de l'épée et commandeur du Nicham-Iftikar, jadis arbitre appointé des affaires d'honneur, réduit par les mœurs bourgeoises d'après-guerre à la publicité financière, découvrait l'information sensationnelle dans la feuille londonienne et donnait à la *Catapulte* une « note du jour » sous ce titre :

LAURE ET AXEL

OU

LA PRISONNIÈRE ET LE GEOLIER DÉCONFIT

Axel connut alors le fond d'un cœur d'amoureux. Il regretta que Dominique ne fût pas morte, noyée anonyme, dans la Seine. Mais il comprit quelle sorte de service la comtesse attendait de Travarès. Comme au jour où il avait résolu de tuer Rochetail, il s'examina, et il ne douta pas de son sang-froid. Offensé, il avait le choix des armes, et cela seul lui importait. Il exigea une réparation, imposa ses conditions : le pistolet, cinq coups à volonté, au visé, à quinze pas. Le lendemain, il essuyait, impertubable, deux coups de feu. La première balle passa au-dessus de sa tête, la seconde effleura son coude. Alors, avec un placide sourire, il leva son arme, visa son adversaire au creux de l'épaule, et tira. Au dernier moment, il avait décidé de ne pas tuer, mais Travarès s'abattit sur le gazon, l'épaule fracturée.

Les provocateurs de profession se le tinrent pour dit. Nul ne parla plus de « prisonnière ». Mais les polémiques rebondirent de nouveau. La presse tout entière était déchaînée. *L'Epoque* et le *Globe* se joignirent à la *Vérité Française* et au *Jour*. Le *Zénith*, dans un éditorial savamment dosé, reconnut que l'opinion publique s'alarmait à juste titre et proposa la nomination, par la Chambre, d'une commission d'enquête. Le *Volcan*, alors, protesta contre toute tentative d'étouffement parlementaire, accusa soixante-deux députés et vingt-huit sénateurs d'émarger au budget de publicité de la Société d'Aliaga. Le *Tank* se targua d'avoir, le premier, dénoncé « les scandales d'Aliaga » et, sous ce titre : « Les passe-temps d'un médecin magnétiseur », raconta que, sous couvert de désintoxication et de cure mentale, le docteur Bifur renouvelait les exploits du marquis de Sade, dans un asile digne du docteur Goudron et du professeur Plume. Vainement le *Flambeau*, la *Flamme*, l'*Union sacrée*, l'*Intérêt National*, adjurèrent « tous les bons Français » de ne pas s'entredéchirer plus longtemps sous les yeux de l'étranger. Des grands quotidiens régionaux aux *Phares*, aux *Ré-*

veils, aux *Avenirs*, aux *Progrès* des chefs-lieux de cantons, toutes les feuilles se divisèrent, à l'exemple des journaux parisiens, en partisans et adversaires de la comtesse de Valliers, de Munsch, de Rouvain. Et chaque matin, la *Fraternité* à Paris, la *Rote Fahne* à Berlin, les *Isvestia* à Moscou, tous les journaux communistes dans toute l'Europe, instruisaient le procès de l'impérialisme et du capitalisme français, mettaient la France en demeure de restituer à la Russie les immenses domaines volés, disaient-ils, à une sujette russe.

Huit demandes d'interpellations furent adressées au Président de la Chambre. Le groupe Lardanval demanda, par une pétition, la convocation immédiate du Parlement.

Cependant, Axel songeait que sa campagne ne lui avait rien appris de nouveau. Marcelle faisait d'étranges rêves où elle croyait entendre Dominique l'appeler, et la sentait rôder autour d'elle, dans sa chambre. Et tous deux s'inquiétaient par surcroît de Mona, qui, rentrée à Helsingfors, ne leur avait encore envoyé que de laconiques cartes postales.

Ils sentaient leur courage les abandonner et glissaient au désespoir.

Ce mercredi-là, Axel était rentré chez lui à quatre heures, ayant dû, en réponse à un pneumatique particulièrement pressant, fixer un rendez-vous à un inconnu qui signait Bourmont. Il l'attendait, jouant machinalement avec les paperasses entassées sur sa table.

— Monsieur, dit l'Inconnu, je présume que vos admirables articles et votre duel vous valent chaque jour un grand nombre de lettres et de demandes d'audience également importunes.

— En effet, répondit sèchement Axel, agacé par ce préambule.

— Je serai donc bref. Mais je vous dois, d'abord, un mot sur mon identité. J'ai signé le pneumatique que j'ai eu l'honneur de vous adresser du nom de Bourmont,

comme je l'eusse signé Durand. Ce n'est pas mon nom.

— Peu importe, Monsieur.

— Il importe beaucoup, au contraire, non seulement pour moi, mais pour vous : je suis le docteur Bifur.

— D'Aliaga?

— D'Aliaga.

— Grâce au *Tank* et à quelques autres hebdomadaires, votre réputation est venue jusqu'à moi.

— C'est-à-dire que vous avez cru à des histoires de fessées qui, sans jeu de mot, sont dépourvues de tout fondement.

— Je m'en rapporte à vous. Est-ce pour vous disculper que vous avez demandé à me voir?

— Nullement, Monsieur Dagan. Je suis venu vous apprendre où se trouve présentement Mlle Bertrand.

— Elle est en vie! s'écria Axel en se précipitant au-devant de son interlocuteur avec un tel élan que celui-ci, de ses larges talons arc-boutés au tapis, recula son fauteuil.

— Elle est en vie. Un peu fatiguée et déprimée seulement.

— Menez-moi vers elle, reprit Axel en décrochant son chapeau, pendu à une patère.

— Un instant, répondit le docteur Bifur. Vous concevez que je ne l'ai pas laissée à l'hôtel Montholon où je suis descendu hier soir. Vous admettrez bien, de plus, que votre vœu ne puisse être exaucé sans quelque ménagement et qu'à certaines conditions.

— Dites, Monsieur. Je serai calme, je serai patient, je souscris d'avance à toutes ces conditions.

— J'en étais persuadé. Il ne vous en coûtera, d'ailleurs, que trois millions.

— Trois millions, vociféra Axel qui, l'instant d'un éclair, se vit foudroyé aux pieds du docteur Bifur, terrassé par une congestion.

— Trois millions de francs papier, reprit celui-ci avec un sourire d'excuse.

— C'est un fou, pensa le jeune homme, et il considéra, les yeux hagards lui-même, le personnage.

Les épaules remontées jusqu'aux oreilles, la poitrine flasque sous un gilet trop large, les bras ballants au bras du fauteuil, les cuisses écartées, les jambes traînant sur le tapis, affalé, vautré et débordant son siège de toutes parts, ce corps semblait un amas abandonné de viscères et de viande. Axel sentit sourdre en lui, mêlée à une répulsion physique, la tentation de crever, de lacérer cette masse inerte, comme font les enfants d'une méduse géante laissée par la mer sur le sable. De ses yeux d'un bleu pâle, délavé, étrangement fixes, le docteur le regardait :

— Non, reprit-il, je ne suis pas un fou. Mais vos minutes ne sont pas moins précieuses que les miennes, c'est pourquoi je vais droit au but. Vous allez d'ailleurs vous rassurer tout de suite sur mon état mental : Mlle Laure Bertrand s'appelle bien, n'est-ce pas, Dominique Marchal?

— Comment le savez-vous?

— Pour le quart d'heure, contentez-vous de savoir que je le sais. J'ajoute, avec, je vous prie de le croire, toute ma lucidité, que vous apprendrez bien d'autres choses plus importantes, moyennant trois millions.

— Ecoutez, Monsieur, reprit Axel, vous voyez ma chambre. J'ai, à côté, une salle de bain. Je paie 3.800 francs de loyer. Je gagne dix-huit cents francs par mois comme lecteur chez Ernest Pierre, et j'y publie un volume par an, à 5.000 exemplaires. Telles sont mes ressources. Si vous tenez absolument à ce chiffre de trois millions, je vous conseille de vous adresser plutôt à Mme de Valliers. Vous me ferez l'honneur, par la même occasion, de lui offrir mes hommages respectueux.

— Elle y sera sensible, soyez-en persuadé. Mais je ne

doute pas qu'il ne vous soit donné prochainement, si vous le désirez, de les lui offrir en personne.

— Ce n'est pas de sa part que vous êtes venu me demander un petit cadeau?

— Non. Il y a de certaines circonstances où je ne la crois pas vénale.

— Monsieur, répondit Axel, dans ce duel où nous nous affrontons, vous avez sur moi l'avantage de l'avoir prévu et de vous y être préparé. Souffrez que je me préoccupe moins des élégances que vous lui gardez sans effort, que de son enjeu. Vous connaissez Mlle Marchal et vous savez où elle est.

— C'est moi qui vous l'ai dit.

— Il est en votre pouvoir de la libérer?

— Je le crois.

— Mais vous ne la libérerez que contre espèces?

— Dont je vous ai indiqué le chiffre.

— Parfait. Nous n'avons donc plus que peu de mots à nous dire. Sachez seulement que pour la délivrer moi-même, il n'y a rien que je ne sois prêt à tenter, et je l'ai prouvé déjà, au péril de ma vie. C'est vous dire le cas que je fais de la vôtre. Sans compter que le récit de votre visite, publié demain dans la *Vérité Française*, ne laisserait pas, j'imagine, de causer quelques désagréments au docteur Bifur, d'Aliaga, dont la thérapeutique passe déjà pour singulière.

— Voilà qui est incontestable.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire.

— Tirez-en, au moins, cette conséquence, que ma visite est déjà une preuve de ma véracité.

— En effet. Vous argumentez, décidément, en pur logicien.

— C'est que la logique est la seule chose humaine qui puisse s'allier à la pureté. Malheureusement, je ne suis pas toute logique et j'ai dû, bien à regret, vous donner lieu de vous en apercevoir. Mais laissons cela. M. Dagan,

en venant ici, vous l'avez reconnu, en vous tenant le langage que je vous ai tenu, je me suis déjà remis entre vos mains. C'est donc, d'une part, que je n'ai pas pu faire autrement; d'autre part, que je n'ai pas jugé mes conditions inacceptables pour vous.

— Voilà bien ce qui me stupéfie, si, toutefois, votre logique n'est pas celle de la démence.

— Non. Sur ce point, au moins, croyez-en le psychiatre. Monsieur Dagan, il m'a suffi de lire votre premier article pour me convaincre que vous n'étiez pas en état d'y donner suite. Vous ne vous seriez pas tant étendu sur le suicide d'Igor, sur la tentative de suicide de Mlle Bertrand et son enlèvement, sur vos conversations avec Rochetail et Mme de Valliers, vous n'auriez pas posé tant de questions à celle-ci et à celui-là, à Rouvain et à Munsch, si vous aviez pu dire tout bonnement : « Je sais qui est la fille du comte Tsankoroff, je sais qu'elle vit, je sais où elle est. Monsieur Dagan, à peine connaissez-vous le premier mot de ce que vous appelez « le scandale d'Aliaga ». Je veux vous en apprendre le reste. La fille du comte Tsankoroff, c'est Mlle Alexandra Tsankoroff, née du premier mariage de son Excellence avec feue Mlle Tamara Zimine...

Axel l'interrompit brusquement :

— Vous ne m'apprenez rien de plus que ce que m'a dit Mme de Valliers.

— Je le sais, mais vous en doutez.

— Certes.

— Elle vous a dit, sur ce point, la vérité. Elle a ajouté, n'est-ce pas, qu'Alexandra Tsankoroff était morte?

— Oui.

— Sur ce point, elle vous a menti : Alexandra Tsankoroff n'est pas morte.

— L'acte de décès, certifié au Consulat général de

France, et que la Comtesse m'a montré, est donc un faux?

— En aucune façon.

— Cependant, c'est l'un ou l'autre.

— C'est l'un et l'autre.

— Expliquez-vous.

— Je suis là pour cela. Vous savez qu'antérieurement à son mariage avec Mlle Gisèle Bréant, Igor avait donné à celle-ci ses domaines d'Aliaga. Mais il avait une fille : Alexandra. Que cette fille lui survécut, la donation faite à Mlle Bréant devait être réduite de la moitié au minimum, des trois quarts au maximum. Comme par hasard, la jeune Alexandra n'a pas survécu à son père. Elle l'a même précédé, comme disent les romanciers populaires, dans la tombe...

— Vous me disiez à l'instant qu'elle n'était pas morte...

— Elle n'est morte que pour l'Etat-Civil. Notre aimable Comtesse avait obtenu de son mari qu'il consentît à ce que le Code Pénal appelle chez nous une « supposition d'enfant » et punit, d'ailleurs, de la réclusion. La fille d'une paysanne, une enfant naturelle, Catherine Litovtchenko, fut substituée à la jeune Alexandra et cette dernière envoyée à l'Etranger. Quelques années plus tard, la fausse Alexandra Tsankoroff mourut, fort naturellement, dit-on, car elle était de constitution débile. Il n'est pas défendu de penser qu'elle avait été choisie précisément en raison de sa débilité. Quoi qu'il en soit, enterrée avec une pompe seigneuriale à Kalouga, dans le caveau des Tsankoroff, elle y repose encore, à côté de sa prétendue mère, Tamara Zimine, car les bolcheviks ont le respect des architectures funéraires. C'est ainsi que vous avez pu lire l'authentique traduction d'un authentique acte de décès au nom d'Alexandra Tsankoroff.

— Comment le savez-vous? Ce n'est, j'imagine, ni le comte ni la comtesse qui vous l'ont avoué?

— Non. Le comte parce qu'il est mort, la comtesse parce qu'elle n'avoue jamais. Mais une tierce personne était dans leur secret, leur complice : la fille Litovtchenko.

— En dénonçant le comte et la comtesse, elle se dénonçait elle-même.

— C'est pourquoi, j'imagine, elle ne s'est pas dénoncée plus tôt; mais le comte mort, elle n'avait plus le moyen de le faire chanter, ce dont, de son vivant, elle ne s'était pas privée.

— Et elle s'est dénoncée?

— Dans une lettre autographe hérissée de solécismes.

— Vous l'avez vue?

— La lettre? La voici, avec sa traduction en français, pour le cas où vous ne liriez pas le russe.

— Comment est-elle parvenue entre vos mains?

— Par l'entremise de Jacques de Rochetail.

— De Rochetail? Ça, c'est trop fort! De qui la tenait-il?

— Mais, de la fille Litovtchenko, ainsi, d'ailleurs, que l'acte de naissance de la véritable Catherine et son acte de décès sous le nom d'Alexandra Tsankoroff. Peut-être vous rappelez-vous que Rochetail a fait, lui aussi le voyage de Moscou? Il a même poussé jusqu'à Tchernigoff et Kalouga. Ne vous a-t-il pas dit qu'il était mieux renseigné que vous?

— Et il s'est tu!

— Il avait ses raisons pour cela. Il en a eu d'autres pour me céder son dossier.

— Quelle crapule!

Mais Axel se ressaisit.

— Voyons, voyons, Monsieur, dit-il, qu'est-ce qui me prouve que ce papier n'est pas un faux, la fille Litovtchenko un mythe et vous un imposteur?

— Rien, absolument rien, je le confesse, répondit le

docteur Bifur sans sourciller. Aussi êtes-vous parfaitement libre de rompre cet entretien.

— Mais, enfin, reprit Axel, ce n'est pas possible. Dominique n'est pas la fille du comte.

— Certainement pas!

— Alors, pourquoi a-t-on retrouvé dans ses vêtements les annonces d'Igor?

— Parce qu'elle les y avait mises.

— Naturellement, mais pourquoi les y avait-elle mises?

— Parce que cette jeune fille avait un goût immodéré, dont elle me semble heureusement revenue, pour les romans feuilletons.

— Est-ce que vous vous foutez de moi? Et d'elle, pardessus le marché?

— Je vous assure que tel n'est pas mon propos.

— Tenez. Vous croyez me berner. Vous m'êtes envoyé par la comtesse, pour me berner. Savez-vous ce que je vais faire, et tout de suite : je vais vous casser la gueule.

Axel se précipita, les poings en avant, sur le docteur Bifur, mais celui-ci était passé derrière son fauteuil, et il pianotait sur le cintre d'acajou :

— Mi, do, ré, mi, mi, sol, fa, si, chantonnait-il à mi-voix.

Une telle impression de force et de sang-froid émanait de lui qu'Axel eut honte de son emportement. Il recula, se rassit, les bras croisés.

Le docteur Bifur déboutonna son pardessus, tira un étui :

— Voulez-vous un cigare? demanda-t-il.

— Non, merci. Et pardonnez-moi.

— Vous êtes tout pardonné, répondit-il, très homme du monde, et il ajouta, coupant de la main la fumée de son cigare : Je sais ce que c'est qu'un réflexe.

— Qu'attendez-vous de moi? reprit Axel.

— Monsieur Dagan, quand j'énonçais tout à l'heure le

chiffre de trois millions, je ne me livrais pas à une facétie. Fidèle à une méthode psychologique que je crois efficiente, j'ai seulement voulu provoquer, dès le début de notre conversation, un effet de surprise qui vous mît en état de m'entendre, sans vous laisser le loisir de discuter. Il m'a fallu m'imposer à vous pour vous imposer l'évidence de mes révélations et l'inexorable nécessité de mes conditions. Dès ce moment, il ne nous reste plus qu'à conclure. Je vous en ai dit assez pour que vous ne traitiez pas sans garantie. Je ne vous en ai pas dit assez pour que vous dédaigniez mon concours. A vous de décider s'il vaut le prix auquel je vous l'offre.

— Soit. Nous y voilà. Eh bien, Monsieur, je crois fermement que je puis vous perdre et que vous n'avez pas, en effet, moins d'intérêt à obtenir mon silence que moi à acheter votre aide. Mais enfin, vous ne m'avez montré aucune preuve, sauf une prétendue lettre, d'une prétendue Litovtchenko. Si vous me trompez, ou si vous avez été trompé? Si la fille du comte Tsankoroff est bien morte?

— Il reste, dans cette hypothèse, comme dans toutes, que Mlle Dominique est captive et que je peux la délivrer.

— Pardon. Mais vous perdre, comme vous m'en avez donné le pouvoir, n'est-ce pas, par là même, la sauver?

— Monsieur, vous ne connaissez pas Mme de Valliers. Je le regrette pour vous : elle n'était pas indigne de votre pénétration. Vous concevez, néanmoins, j'imagine, que vous ne sauriez me frapper sans l'atteindre en quelque manière? Craignez-le. Je ne vous dis pas que Mlle Marchal est condamnée à mort, car ce serait déplorablement feuilletonesque, je vous dis seulement : craignez de réduire une comtesse de Valliers, traquée, forcée, aux compensations de la vengeance.

— Voyons, voyons, monsieur. Si Mlle Alexandra Tsankoroff est en vie, la Comtesse doit le savoir.

— Je vous l'accorde provisoirement et pour ne pas al-

longer ce débat. Croyez-vous qu'après avoir fait enlever et séquestrer Mlle Marchal, elle puisse aujourd'hui la libérer sans péril?

— Soit. Je m'incline. Vous êtes décidément l'arbitre du sort de ma fiancée. Une dernière question toutefois : pourquoi Mme de Valliers l'a-t-elle fait enlever et séquestrer?

— Monsieur Dagan, je vous demanderais à mon tour pourquoi elle s'est jetée, pourquoi elle vous a entraîné à sa suite, dans le plus lamentable roman-feuilleton? A vrai dire, j'en connais peu de plus classiques et, à la fois, de plus copieusement farcis et truffés d'avatars rocambolesques. Personnages : le Grand Seigneur Russe, la Comtesse Exotique, la Midinette, l'Orpheline-Déshéritée-par-un-Père-Indigne, le Bon Jeune Homme, le Médecin Magnétiseur. Episodes : une supposition d'enfant, un suicide réussi, un suicide manqué, un duel, un héritage de trente millions, deux crises ministérielles, deux enlèvements, et vous voici, en chair et en os, pour en perpétrer un troisième. Péripétie : Le Grand Seigneur Russe, en se noyant dans la Néva, par amour pour la Comtesse Exotique, entraîne dans la Seine la Midinette qui se croit dédaignée par le Bon Jeune Homme. Grâce aux révélations du Médecin-Magnétiseur, le Bon Jeune Homme la sauve et l'épouse, tandis que l'Orpheline-Déshéritée-par-un-Père-Indigne recouvre l'héritage paternel pour la doter aux dépens de la Comtesse Exotique! Avouez que Ponson du Terrail et Pierre Benoît n'auraient pas trouvé celle-là. Et tout cela parce qu'il vous a été donné, un soir, mangeant une soupe à l'oignon dans la salle de garde de Saint-Louis, d'apercevoir une bachelière (latin-grec) qui dansait à poil un tango argentin! Positivement, c'est à se taper le derrière sur l'Acropole.

— Monsieur! s'écria Axel les yeux exorbités.

— Monsieur, reprit le docteur, la main droite en équerre sur la poitrine, je vous confesse que je compa-

tis à la détresse de ces personnages visiblement en quête d'un autur. Je sens qu'il me faudra m'employer à la consoler, quand Mlle Tsankoroff m'aura, grâce à vous, assuré les loisirs d'une retraite studieuse. Mais, en dépit des circonstances présentes, je vous devine plus curieux de psychologie que d'aventures. Sachez que nous touchons à une loi qui nous dépasse de haut, sans que vous soyez, toutefois, incapable de l'entendre. Il arrive qu'un être s'insère brusquement, sans le vouloir ni même le savoir, par une de ces démarches qui semblent sans conséquence, dans la destinée d'un autre être. Le voilà emporté dans sa trajectoire, accouplé à lui, peut-être pour l'éternité...

— Seriez-vous sorcier? Vous répétez en propres termes ce que je disais à Marcelle Raveil.

— C'est que vous usez des termes propres qui, par définition, sont singuliers. Il n'y a pas deux façons de dire en français : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » Pour en revenir à Mlle Marchal, quand elle lisait les annonces publiées à la demande du comte Tsankoroff dans le *Globe* et le *Jour*, elle ignorait tout de lui, de son ancienne femme, Mme de Valliers, elle n'imaginait certainement pas qu'elle pût jamais être mêlée à leur histoire. Mais, Monsieur Dagan, vous savez peut-être qu'il n'y a pas d'acte indépendant de l'éternel et universel déterminisme. D'autre part, il n'y a pas de pensée, si fugitive, si ténue qu'elle nous apparaisse, qui ne tende à l'acte, qui ne contienne en puissance une série d'actes, comme il n'est pas de point, dans l'espace, qui n'enferme sa parabole. La tentative de suicide de Mlle Marchal a pour conséquence votre découverte, dans ses affaires personnelles, des annonces du comte Igor. Cette découverte a pour conséquence le premier article que vous portez vous-même à Rochetail. Mais Rochetail sait, lui, déjà, que la comtesse de Valliers a été la femme du comte Igor et que celui-ci a une fille. Il précise et corse votre article. Il en fait l'amorce d'une campagne contre la Com-

tesse. Une première conséquence de cette campagne, c'est que la Comtesse s'abouche avec Rochetail et achète son silence; une seconde, c'est qu'elle fait enlever Mlle Marchal à Beaujon et la séquestre. De ces deux faits, vous induisez fort judicieusement que *tout s'est passé* comme si la fille du comte Igor eût été vivante et que Mlle Marchal fût la fille du comte Igor. Vous le dites, vous le répétez dans la *Vérité Française;* mais vous n'allez pas au delà, vous ne pouvez aller au delà, parce que vous ignorez la conséquence qu'a eue, à son tour, l'enlèvement de Mlle Marchal. Cette conséquence, que je connais, moi, c'est que la comtesse de Valliers soumet celle-ci à une véritable inquisition, l'interroge, la questionne, comme si elle était bien la fille du comte Igor dont, notez-le, vous avez publié vous-même l'acte de décès, d'après les documents de la comtesse. J'en conclus, qu'en dépit de ces documents, la Comtesse ignore elle-même le sort de la jeune Alexandra. En même temps, la presse se déchaîne, le crime domestique donne lieu à un conflit financier et politique qui passionne l'Europe et le monde. Je comprends, je sens, que la Comtesse est perdue, qu'elle sera dépassée par les événements. Je songe alors à tirer parti des confidences qu'elle m'a faites, soit directement et volontairement, soit indirectement et involontairement par l'intermédiaire de Mlle Marchal, enfin, du dossier que je tiens de Rochetail, et je viens vous trouver.

— Pourquoi moi?

— Parce que je ne connais pas la véritable Alexandra Tsankoroff et qu'à part elle je ne vois que vous et les Soviets qui puissent s'intéresser à son sort.

— Précisément, pourquoi ne vendez-vous pas votre dossier aux Soviets?

— Parce qu'ils ne l'achèteraient pas sans le connaître et qu'une fois sur la piste de la fille Litovtchenko, ils pourraient fort bien se passer de moi, ayant sur une

femme demeurée en Russie des moyens de persuasion que je ne possède pas.

— En ce cas, Monsieur, vous m'en avez trop dit. Dès l'instant que Mlle Marchal n'a rien de commun avec Mlle Tsankoroff, celle-ci, à supposer qu'elle existe, ne m'intéresse plus.

— Comme il vous plaira. Mais Mlle Marchal, j'imagine, vous intéresse encore?

— Certes. Le malheur pour vous, c'est que, revenue de son erreur, quant à l'identité des deux jeunes filles, Mme de Valliers n'a plus aucune raison de retenir Dominique prisonnière.

— Evidemment. Croyez que j'avais prévu l'objection. Mais je vous répète : pensez-vous que Mme de Valliers puisse aujourd'hui libérer sa prisonnière sans péril? Vous-même, conseilleriez-vous à Mlle Dominique de renoncer, sinon aux représailles, du moins aux réparations?

— Soit. Je retourne ma question. Je comprends que, persuadé de la perte de la comtesse, vous ne songiez qu'à éluder les responsabilités dont elle vous a chargé. Mais qu'avez-vous besoin de moi pour ce faire? Puisque vous êtes le maître de libérer Dominique, pourquoi ne la libérez-vous pas tout de suite et tout seul?

— Pour deux raisons, monsieur Dagan : la première, c'est que je désire non seulement éluder, comme vous dites, certaines responsabilités, mais, puisque j'ai dû les assumer, en tirer quelque profit. La seconde, c'est que Mlle Marchal ne me semble pas en état, pour vous rejoindre, de faire seule le voyage d'Aliaga à Paris. Ne pensez-vous pas vous-même qu'il y aurait quelque imprudence, après lui avoir ouvert la porte, à l'abandonner sur le seuil?

— Monsieur, répondit Axel, après une pause, vous avez décidément réponse à tout. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est

que je ne vois aucun moyen de me procurer trois millions.

— Allons donc! reprit le docteur Bifur toujours assis. Vous en trouverez bien davantage, et demain, si vous m'écoutez. Voyons, monsieur Dagan, voilà une jeune fille qui est peut-être dactylographe dans un office de la City, ou bonne d'enfant chez un pasteur luthérien à Heidelberg. Vous lui apprenez qu'elle hérite pour la moitié ou les trois quarts des terrains d'Aliaga dont la comtesse de Valliers n'a négocié qu'une partie pour quarante millions, et elle hésiterait à vous laisser, en rémunération de vos peines, soins et démarches et, aussi, pour libérer Mlle Dominique, trois pauvres petites unités?

— Je ne me pose pas la question, n'ayant pas l'intention de la lui poser. Adressez-vous à elle.

— Ce ne serait pas le plus court si je la connaissais, répondit le docteur Bifur. Les femmes n'ont pas l'esprit objectif. Il faut, pour les persuader, des moyens dont j'use dans ma clinique, mais dont l'emploi serait malaisé dans une chambre de l'hôtel Montholon. Encore, faudrait-il connaître cette future nouvelle riche. Et je ne la connais pas.

— Eh bien? Et moi?

— Vous, monsieur Dagan, dès que Mlle Marchal est saine et sauve auprès de vous, vous publiez la lettre que voici et que je vous donne, de la fille Litovtchenko, dans la *Vérité Française*. Vous ne doutez pas, je pense, que l'essentiel de votre article ne soit, dès le lendemain, télégraphié par toutes les agences, et commenté par tous les journaux?

— Soit. Et après?

— Après? De deux choses l'une. Ou la véritable Alexandra Tsankoroff n'est plus de ce monde, et vous ne me devez rien. Ou elle vit. Dans cette seconde hypothèse, je ne sais ce que donnerait le calcul des probabilités, mais je suis bien persuadé, d'abord, qu'elle se fera connaître

et, ensuite, qu'elle n'hésitera pas à vous payer trois millions ce dossier que je vous remets gratis.

Le docteur Bifur s'était levé. Il prit son portefeuille, en tira une liasse de papiers.

— Voici, dit-il, la lettre de la fille Litovtchenko à Rochetail. Voici l'acte de naissance et l'acte de décès au nom d'Alexandra Tsankoroff. Voici, enfin, une lettre écrite à la fille Litovtchenko par le comte Tsankoroff.

— Le comte Tsankoroff ! s'écria Axel stupéfait.

— Oui, répondit le docteur Bifur avec un calme sourire. Je vois que j'ai su ménager mes effets. Au moment de se suicider, le comte Tsankoroff a écrit à la fille Litovtchenko pour l'exhorter à ne pas mourir elle-même sans avoir confessé leur secret. J'imagine que c'est ce qu'il voulait faire entendre à la comtesse, quand il disait, dans la dernière annonce à Madeleine, à la veille de sa mort : « Testament sincère et complet en bonnes mains ».

Le docteur Bifur déposait les documents, un à un, sur la table d'Axel.

— Ecoutez, reprit celui-ci, hors de lui, reprenez ces papiers. Je ne veux pas y toucher. Je veux être libre. Libre de réfléchir. Je ne sais ce que vous me proposez, je ne sais si je vous comprends. Partez !

— Je pars, répondit doucement le docteur Bifur. Je vous laisse toutefois ces papiers. Je vous les ai donnés. Ils vous appartiennent. Je vous expliquerai ce qui vous échappe encore à Aliaga. J'y retourne. Je vous y attendrai. N'oubliez pas que le temps ne presse pas moins pour Mlle Marchal que pour moi-même. Auriez-vous quelque message verbal à me confier pour elle?

Debout, les poings serrés dans les poches de son veston, Axel pensait : « Dire que j'ai jeté mon browning dans un taxi ! » Et, à l'idée que le docteur Bifur allait revoir Dominique, il avait envie de l'embrasser.

— Ecoutez, murmura-t-il tout d'un coup, où peut-on vous télégraphier?

— Mais chez moi : docteur Bifur, villa *Stella Maris*, avenue Stéphane Gsell, Aliaga. Voici, d'ailleurs ma carte. Précisément, il y a ici une charmante femme, bien connue de la comtesse, et qui doit venir me rejoindre, Mme Suzanne d'Anglave. Vous n'avez qu'à me télégraphier : « A bientôt », et signer Suzanne. Je vous recommande, à Aliaga, l'hôtel d'Espagne, place Camille Viguier. Je saurai vous y rejoindre. Monsieur, à bientôt.

— A bientôt.

XXVI

Resté seul, debout derrière la vitre par où il regardait le docteur Bifur monter en voiture, Axel songeait. L'heure était venue, enfin, il le sentait, il le savait, où il allait tenir Dominique entre ses bras. Il allait vaincre, il avait vaincu. Toutefois, il n'avait fait que vouloir. Il n'avait rien prévu ni combiné. Les événements qui l'exauçaient s'étaient déroulés, enchaînés, sans qu'il y pût rien, en vertu d'une logique interne qui, tragique ou burlesque, s'était imposée à lui-même avec une égale et infaillible rigueur. Il s'y était prêté, il l'avait servie : elle n'avait pas cessé de le dominer.

Marcelle avait raison, pensa-t-il. Tout ce que nous pouvons savoir, *c'est que tout se passe comme si...* Chacun de nous joue un rôle, dans une pièce qu'il ne connaît pas.

Il quitta la fenêtre, alluma une cigarette, la jeta. Il s'assit, se releva, se rassit. Un livre était posé sur une chaise, ce livre que Marcelle avait reçu de Mona et lui avait donné à lui-même. Il l'ouvrit et lut :

Quand tous ces préceptes te seront familiers, tu connaîtras la constitution des Dieux immortels et des hommes mortels, tu sauras

Jusqu'à quel point les choses se séparent et jusqu'à quel point elles se rassemblent.

Tu connaîtras aussi, dans la mesure de la Justice,
Que la nature est en tout semblable à elle-même,
De sorte que tu n'espéreras point l'inespérable et que plus rien ne te sera caché.

Deux coups furent frappés à la porte, mais avant qu'Axel eût dit d'entrer, Marcelle parut sur le seuil, hagarde, affolée :

— Ecoutez, Axel, je deviens folle. Dites-moi que je deviens folle.

— Vous? Mon amie! Ça m'étonnerait? Mais qu'avez-vous? Vous tremblez comme un carillon.

A bout de force, Marcelle s'était lourdement assise dans un fauteuil. Les bras ballants, les yeux dilatés, muette, elle semblait supplier Axel du regard. Mais l'épouvante la ressaisit, ses joues et ses lèvres se décolorèrent et, les poignets crispés aux bras du fauteuil, elle disait :

— « Je la vois... c'est elle... elle m'appelle...

— Dominique, cria Axel!

— Ah! vous la voyez aussi, dit Marcelle se levant et se serrant contre lui.

Et ils demeuraient appuyés de l'épaule l'un à l'autre, les mains jointes, contemplant le même rectangle du mur.

— Je ne me croyais pas si nerveux, murmura Axel en passant la main sur son front. Il la regarda : elle était mouillée de sueur. Marcelle s'était laissée retomber dans le fauteuil. Il s'assit sur le tapis, à ses pieds, et lui prenant les mains :

— Je sais où est Dominique. On nous la rend. Elle nous attend.

— Elle est à Aliaga, n'est-ce pas, chez le docteur Bifur?

— Comment le savez-vous?

Ce fut une longue, ardente communion de leurs deux âmes. Axel contait la visite qu'il venait de recevoir, la

fureur qui s'était emparée de lui aux premiers mots du docteur Bifur, l'ascendant qu'il avait bientôt subi, l'obligation où il s'était enfin trouvé de se rendre à l'évidence des preuves déposées là, sur un coin du bureau : la lettre de la fille Litowtchenko, la lettre du Comte Tsankoroff.

Marcelle disait son angoisse croissante de la dernière semaine, ses cauchemars, ses insomnies torturées par la présence d'une Dominique prisonnière, souffrante, et qui l'appelait à son secours.

Elle avait accusé ses nerfs, elle avait consulté un médecin, elle avait fui sa chambre hantée, elle était allée passer trois jours à Saint-Germain dans une pension de famille toute proche de la forêt, sans un livre, sans un journal. Et pendant trois jours, elle n'avait fait que marcher et courir sous les arbres, ne rentrant que pour les repas ou le coucher, les jambes molles. Elle s'était crue guérie, elle était revenue : Dominique l'attendait au pied de l'escalier, elle l'avait monté avec elle, image aux contours indécis qui glissait le long de la muraille et s'effaçait aux tournants, puis reprenait pied à côté d'elle, sur une marche, et la frôlant. Epouvantée, elle avait gravi les derniers degrés quatre à quatre, elle s'était enfermée au verrou dans sa chambre où elle avait passé la nuit sur un divan, n'osant se déshabiller, redoutant de s'endormir.

Durant deux jours et deux nuits, le fantôme n'avait pas reparu. Mais, un matin, comme Marcelle s'éveillait étendue sur le côté, un bras replié sous sa tête et l'autre allongé sur le drap, elle avait senti à sa main la douce et tiède pression d'une chair vivante. Dominique était là, agenouillée sur la descente de lit, et elle appuyait sa joue sur cette main inerte. Elle disparut au premier mouvement de Marcelle. Celle-ci, cependant, n'avait éprouvé aucune frayeur. Il lui restait de cet attouchement humble et câlin un engourdissement où le pos-

sible se mêlait à l'impossible, un alanguissement où elle souhaitait de recommencer son rêve.

L'hallucination, dès lors, devint peu à peu une obsession paisible, familière. Dominique ne hantait plus le petit appartement de son amie : elle l'habitait. Non pas la Dominique de naguère, réticente et fuyante, enfermée dans son orgueil et ruminant l'humiliation de sa première rencontre avec la vie, mais une Dominique compréhensive et douce, s'évertuant, avec une ferveur soumise, à quelque mystérieuse métamorphose, s'élançant pour une mystique évasion.

— Elle vous parlait? demanda Axel.

— Non. Et je sentais bien que tout se passait en moi. Et quand je me reprenais, je me disais bien que j'étais le jouet d'une suggestion à demi volontaire. Pourtant, je tirais de moi des choses qui n'y étaient pas auparavant et l'idée peu à peu s'est imposée à mon esprit que Dominique agissait sur moi, que je la voyais telle qu'elle voulait que je la visse. Dès ce moment, bien loin de me défendre contre elle, c'est moi qui l'ai recherchée, c'est moi qui ai désiré sa présence. Je n'ai plus discuté. J'ai accepté comme des certitudes ces idées nouvelles que je me faisais d'elle, les plus gratuites, les plus improbables, les plus absurdes. Tantôt je me disais qu'elle devenait folle, elle m'attirait, elle m'entraînait dans un chaos d'images tronquées, d'idées inachevées, de sensations éparpillées, où je me sentais me dissoudre. Tantôt, je la voyais soulevée par une espérance inconnue, elle était libre, elle ne souffrait plus, elle n'était pas morte et pourtant elle s'élançait hors de la terre, elle voyait le ciel ouvert, elle voyait Dieu. Et elle ne cessait pas de m'appeler et elle me reprochait de ne pas l'entendre. Elle me parlait de moi, de vous, elle ne voulait pas mourir sans que je l'eusse entendue, comprise, et la mort, même, alors, lui était indifférente. Puis elle redevenait de nouveau inquiète, angoissée, elle pleurait, elle criait, et tout

à l'heure je l'ai enfin entendue, oui, j'en suis sûre, elle criait : « Aliaga... Bifur... » Et elle m'appelait encore... Tenez, comme maintenant... Elle m'appelle, elle crie : « Marcelle! A moi! Au secours! Marcelle! Au nom de Dieu... »

Axel s'était levé et, à deux mains, il avait saisi Marcelle aux épaules, s'efforçant de la faire taire. Mais, soudain, il la lâcha, ses bras retombèrent le long de son corps, et, les yeux hagards, les lèvres tordues par l'effort qu'il faisait, sans pouvoir y parvenir, pour crier, il regardait la porte, derrière le fauteuil où Marcelle était retombée.

La porte s'ouvrit. Mona apparut.

— Vous, Mona! s'écrièrent à la fois Axel et Marcelle.

— Non, répondit-elle doucement, en joignant les mains, pas Mona : Alexandra Tsankoroff.

Et la Mona des jours d'angoisse, la Mona des jours de désespoir, la Mona de tous les jours, parla, de sa voix de tous les jours, en tenant les mains de ses amis.

— Voilà. Tante Dorthe m'a rappelée parce que mon père lui avait écrit. Il lui avait envoyé son testament. Le pauvre cher papa! Comme il a souffert! Mais comme il a aimé! La Comtesse de Valliers était vraiment sa femme, mais elle l'a quitté. Et il a été si malheureux qu'il ne pouvait plus vivre. C'est lui qui l'appelait : Madeleine! Madeleine! dans tous les journaux, et jamais elle n'a répondu. Alors, il a voulu la quitter lui aussi, il n'a plus voulu l'aimer. Il ne savait pas, sans doute, que la mort, ce n'est jamais une fin. Il a cru que son amour, sa douleur, il pouvait les tuer, avec lui, dans la Néva. Pourtant il s'est confessé à un pope. Et il a écrit à Tante Dorthe, il a dit : « Je veux que ma petite fille, dont je me suis privé, hérite de toute ma fortune, je veux qu'elle soit riche pour, si c'est possible, qu'elle ne connaisse pas la tentation, aussi pour qu'elle fasse du bien en souvenir de moi. » Le plus triste, c'est qu'il m'a de-

mandé pardon ! Heureusement, de Finlande à Léninegrad, il n'y a pas beaucoup. Tante Dorthe m'a laissée partir tout de suite. Je suis allée au cimetière, j'ai vu sa tombe, j'ai vu le pope. J'ai vu aussi la chambre où il vivait tout seul, comme un pauvre, à cause de la révolution. Et je suis revenue auprès de vous, aussi vite que je pouvais, comme je l'avais juré... Maintenant que je vois que vous êtes tous les deux en bonne santé, si vous voulez, nous parlons de Dominique.

— Elle est à Aliaga, dit Axel.

— Naturellement. Comment nous n'avons pas pensé plus tôt? Je disais, en revenant, dans le wagon : « C'est là que la Comtesse est la plus forte, alors c'est là-bas qu'elle la garde. »

— Elle est dans la clinique du docteur Bifur. Il est venu me voir. Il m'offre de la faire évader...

— Vraiment ! Et déjà vous n'êtes pas parti? Vous ne croyez donc pas?

— Je ne sais que penser. Je redoute un piège. D'autre part, il dit qu'il a peur de la responsabilité qu'il a encourue, il sait que la Comtesse est perdue, il veut quitter l'Europe... Il demande trois millions.

— Il demande trois millions?

— Oui, hélas.

— C'est donc qu'il dit la vérité et que la Comtesse ne veut pas libérer Dominique. Sans cela, n'est-ce pas, il les demanderait à la Comtesse.

— C'est ce que je me disais.

— Alors, puisque je suis déjà millionnaire, nous partons tout de suite pour Aliaga.

— Ah ! Mona ! Mona ! Mais qui êtes-vous donc? Tenez, il faut enfin que je vous le dise : j'aime Dominique, ma fiancée, j'aime Marcelle, ma sœur, de toute mon âme. Mais vous, vous, ce n'est pas de l'amour, certes, que j'éprouve pour vous : c'est de l'adoration. Je ne voudrais vous parler qu'à genoux, je voudrais baiser vos souliers.

Savez-vous, Mona, il n'y a qu'une image de l'âme qui vous ressemble, la plus pure, la plus belle qu'un homme ait jamais dessinée, adorée : Séraphita.

— Oui, j'ai lu, et je suis bien heureuse que vous l'admiriez, car c'est un vrai roman swedenborgien, et Swedenborg était aussi un Initié. Mais il ne faut pas dire. Je ne mérite pas du tout. Et jamais un visage de l'âme ne vaut une âme, ni un visage de l'amour ne vaut l'amour. Je ne suis pas Séraphita, simplement un peu Dominique et un peu Marcelle. Chacun de nous, toujours, est un peu tous les autres et il faut bien que vous nous aimiez toutes les trois, puisque l'amour c'est le désir de chaque âme de rentrer dans la grande Ame, universelle, unique. Moi aussi, avant de connaître Marcelle, je ne connaissais que des visages de l'amour, et je baise ses petits pieds, parce qu'elle m'a appris ce que c'est que l'amour.

La nuit était descendue. Le mystère habitait l'ombre et la peuplait de clartés.

— Sapristi! s'écria Axel en s'essuyant les yeux d'un revers de main, et cette canaille de Bifur qui veut nous coller dans un roman-feuilleton!

— Non! fit Marcelle qui en brandit son mouchoir à bout de bras au lieu de se moucher.

— A-t-il vraiment dit? demanda gaiement Mona.

Et, se levant, elle alluma l'électricité.

— Parfaitement. Je vous ai dit qu'il est capable de tout. Il prétend que même Marcelle Raveil n'aurait pas imaginé des aventures plus abracadabrantes. De fait, il m'a expliqué ce qui nous est arrivé, ce que nous avons fait nous-mêmes, avec une logique et, à la fois, un sens du burlesque qui permettraient d'attendre de lui un *Rocambole* volontairement comique.

Marcelle haussa les épaules :

— Croyez-vous, demanda-t-elle, que Mona ait lu Ponson du Terrail?

— Non, je n'ai pas lu, répondit Mona, mais je pense le feuilleton est déjà écrit.

— Que voulez-vous dire, Mona?

— Qu'il n'y a pas de hasard. Que rien de ce qui arrive n'arrive par hasard. Seulement tout ce qui est est Nombre, et les Nombres s'ordonnent suivant des lois éternelles, immuables. Toutes les aventures de tous les hommes et de toutes les femmes sont écrites de toute éternité comme les deux cent mille combinaisons qu'on peut faire avec les dix-sept dés du jeu de domino.

— Pourtant, Mona, vous me l'avez souvent dit, vous croyez que l'homme est libre.

— Bien sûr que je le crois : il est libre de combiner les dés.

— Soit. Mais vous ne pensez pas que toutes les combinaisons soient indifférentes : il y a le bien et il y a le mal.

— Certainement. Le mal est de croire qu'il n'y a rien d'autre dans le monde que les dominos. Le bien, c'est de vénérer, d'aimer les lois qui les rassemblent ou qui les séparent, c'est de vouloir qu'un jour tous les Nombres rentrent dans l'Unité qui est le Nombre des Nombres et la Loi des Lois.

— En sorte, reprit Marcelle, que l'homme ne crée jamais sa destinée. Mais est-il bien libre de la choisir?

— Certes, les destinées s'allongent devant nous, derrière nous, autour de nous comme des routes. Nous choisissons et à chaque carrefour, à chaque croisement, nous rencontrons d'autres êtres qui étaient pareillement libres de choisir et sont pareillement contraints de nous rencontrer. Le Maître l'a dit : il y a la Volonté et il y a la Nécessité; mais au-dessus d'elles deux il y a encore la Providence qui ne cesse pas de nous assister dans le bon chemin et dans le mauvais par la récompense ou la punition. Elle nous récompense maintenant tous les

trois parce que nous avons bien choisi. A un tournant, il y avait Dominique, toute seule, avec son amour, bien pauvre et bien malheureuse, et Axel l'a suivie. Vous Marcelle, ma Marcelle chérie, vous les avez suivis sans vous retourner, sans regarder les pierres et les épines et en tendant les bras derrière eux. Alors, moi, je n'ai pas pu faire autrement que de vous suivre. Mais, pour moi, il n'y avait ni épine ni pierre, seulement le bonheur, car moi aussi, j'étais toute seule, sans frère ni sœur. C'est pourquoi je suis revenue aussi vite que j'ai pu de Russie.

Axel, debout, ne songeait plus à cacher qu'il pleurait.

— Marcelle, Mona, murmura-t-il en leur tendant les mains, je vous demande pardon de toute mon âme. Je ne suis qu'un pauvre homme qui aime et je n'ai songé qu'à mon amour.

— Nécessairement, reprit Mona, mais l'amour est Connaissance. C'était écrit, aussi, dans le feuilleton, qu'en suivant Dominique nous reviendrions, tous les trois, à la Basilique. Et, maintenant, ce n'est pas elle seulement, c'est notre Eglise pythagoricienne qui nous attend.

De nouveau, le silence tomba.

— Un ange qui passe, dit Marcelle.

— Oui, lui répondit Mona en l'embrassant; c'est votre Bon Génie.

Et, fourrageant soudain dans son réticule :

— Voilà. En arrivant à la gare du Nord, j'ai acheté l'indicateur du P.L.M. Nous avons un rapide pour Aliaga à vingt et une heure dix-sept.

CHARLES BRIAND.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Albert Mousset : *Les Francine, Créateurs des Eaux de Versailles, Intendants des eaux et fontaines de France de* 1623 *à* 1784, Editions Auguste Picard. — Jacques Arnavon : *L'Interprétation de la comédie classique. Le Misanthrope de Molière.* Avec trois dessins hors-texte, Libr. Plon. — Abbé de Choisy : *Journal du Voyage de Siam fait en* 1685 *et* 1686. Précédé d'une étude par Maurice Garçon sur le Siam et Choisy, l'un des hommes les plus singuliers de son temps, Editions Duchartre et Van Buggenhoudt. — J. Lemoine et H. Bourde de La Rogerie : *Madame de Sévigné aux Rochers. Le livre de comptes de l'abbé Rahuel,* 1669-1676, Rennes, Libr. J. Plihon.

Au XVIe et au XVIIe siècle, comme d'ailleurs à toutes les époques, les Italiens excellèrent dans les arts qui embellissaient la vie et qui charmaient les yeux et les oreilles. Peintres, sculpteurs, architectes, paysagistes, auteurs dramatiques, musiciens, acteurs et baladins pullulaient dans leurs villes. Ils étaient appelés, quand ils jouissaient de quelque notoriété, dans les pays voisins où l'on utilisait leurs talents. Fort souvent aussi, faute de trouver leur subsistance dans leur cité originelle, ils s'exilaient, certains de rencontrer ailleurs l'emploi de leur spécialité. On dresserait une liste interminable de ceux qui, en troupes homogènes ou bien isolément, parcoururent la France ou s'y fixèrent, changeant de nationalité pour conserver les postes et les biens acquis. Car bon nombre d'entre eux, souples, intrigants et, disons-le aussi, pleins de zèle, laborieux, satisfaisant, de leurs créations, les exigences des plus difficiles maîtres, occupèrent des fonctions de haute qualité, bénéficièrent de privilèges, gagnèrent de considérables fortunes. Ainsi, par exemple, ces Vigarani, ingénieurs et architectes des fêtes royales, dont M. Gabriel Rouchés publia les papiers, et le fameux Lully, si doctement étudié par M. Henry Prunières, qui exerça à Paris une sorte de dictature de la musique.

Les Francine, auxquels M. Albert Mousset vient de consacrer un livre riche de documents inédits, et qui met défini-

tivement en lumière des personnages restés, on ne sait pour quelle raison, singulièrement méconnus jusqu'à ces dernières années, les Francine ou, pour mieux dire, les Francini appartinrent à ce groupe d'artistes florentins qui s'établirent à Paris vers la fin du XVIe siècle et y conquirent très rapidement les faveurs royales. On ne peut préciser s'ils y furent mandés par Henry IV, averti de leur renommée ou bien s'ils suivirent, comme maints de leurs compatriotes, Marie de Médicis, encline au faste par tempérament et réclamant, pour s'en entourer, les techniciens de son pays.

M. Albert Mousset croit que les Gondi, bien traités à la cour, facilitèrent leur venue et contribuèrent à leur assurer un heureux destin. Hypothèse acceptable, mais de quels Gondi s'agit-il? M. Albert Mousset ne le dit point. Jérôme, chevalier d'honneur de la reine, et souvent ambassadeur du roi, nous semble particulièrement désigné. Il était grand amateur de jardins et d'eaux et bâtit, dans le cadre rustique de Saint-Cloud, une maison des champs célèbre par sa magnificence. Or Thomas Francine posséda des terres dans les environs de cette demeure.

M. Albert Mousset étudie la tribu des Francine depuis ses origines très brillantes, qui remontent au XIIIe siècle, jusqu'à son déclin à la fin du XVIIIe siècle. Il nous fournit sur les membres marquants de cette tribu des renseignements de tous ordres et semble n'avoir rien laissé échapper des papiers qui subsistent dans vingt dépôts d'archives et minutiers de notaires. En se faisant fontainiers et hydrauliciens, les Francine, jadis hauts fonctionnaires et patriciens de Florence, dérogèrent grandement. Ils ne pouvaient obtenir en France qu'une considération amoindrie. Ils y amassèrent cependant d'assez enviables honneurs et de lourds sacs d'écus. Tous, de père en fils, y détinrent, pendant deux siècles, la charge d'intendants des eaux et fontaines, mais deux d'entre eux seulement, Thomas, sous Henri IV et Louis XIII, François, sous Louis XIV, témoignèrent d'une sorte de génie dans leur art. Le premier fut chargé d'emménager les grottes de Saint-Germain et les jeux d'eau de Fontainebleau. Il fit des premières, sinon des merveilles de goût, du moins des merveilles d'ingéniosité, car, dans leurs flancs parés de toutes

sortes de décors en rocailles et coquillages, de statues et autres figurations, des personnages mythologiques, actionnés par les eaux, se mouvaient parmi elles, accomplissaient des gestes. Percée venait trucider de son épée le dragon, Orphée pinçait de la lyre, des animaux s'agitaient, des oiseaux chantaient. Ailleurs, une demoiselle, assise devant des orgues, dans une magnifique ordonnance décorative, sortait des airs de leurs tuyaux.

On ignore par quelles secrètes machineries Thomas Francine obtenait ces surprenants effets qui comblaient d'étonnements les contemporains. Ses jeux d'eau de Fontainebleau apparaissent assez mesquins, d'une imagination esthétique sans grandeur, du moins si nous en jugeons par les planches que publie M. Albert Mousset. Il se chargea de travaux d'ordre plus pratique, construisit, par exemple, l'aqueduc d'Arcueil, souvent attribué à Salomon de la Brosse, capta et mena dans Paris les eaux des sources de Rungis et, l'un des premiers, procéda, sous l'autorité royale, à la distribution de ces eaux à des particuliers. Ces œuvres considérables lui valurent, en plus de l'intendance dont nous parlons plus haut, toutes sortes de charges fructueuses et même, récompense exceptionnelle pour un serviteur de sa condition, le collier de l'ordre de Saint-Michel.

François Francine, le troisième de ses onze enfants, hérita, à sa mort, survenue en 1651, sa charge d'intendant. Il était digne de lui succéder, mais il ne témoignera pas tout de suite de ses talents et peut-être ne les soupçonnait-on même pas en lui. Jusqu'en 1651, en effet, il compte au nombre des commissaires des guerres et, après cette date, reçu avocat en Parlement, il convoite et obtient l'office de lieutenant-criminel à Paris; il en exerce les fonctions absorbantes conjointement avec celles d'intendant des eaux. Celles-ci ne donnent pas grande besogne. Les châteaux royaux sont munis de leurs appareils hydrauliques, lesquels sont simplement entretenus sans innovations.

C'est à partir de 1661 que François Francine, jusqu'alors administrateur éclairé et rigide, se révèle fontainier de grande envergure. La construction de Versailles est entreprise. L'aménagement des jardins dépend étroitement de

l'aménagement des eaux. Francine devra, procédant à celui-ci, créer, pour plaire au roi, « des effets supérieurs à tous ceux que l'on réalisa jusqu'alors », car Louis XIV entend l'emporter en splendeur sur ses sujets les plus opulents. Francine devient, de ce moment, le collaborateur immédiat de Le Nôtre qui, seul, retirera quelque gloire de leur œuvre commune.

M. Albert Mousset caractérise très justement les difficultés de sa tâche, disant que celle-ci nécessite à la fois des dons d'ingénieur et d'esthéticien. Il fallait, en effet, tout d'abord, Versailles étant un désert aride, procéder à un pénible travail d'adduction d'eau sur le terrain choisi pour l'édification du château, avant de songer à dresser des « artifices hydrauliques ». Francine mena donc vers cette région sans ressources les eaux de l'étang de Clagny, puis celles de la Bièvre. Il bâtit ensuite, pour leur communiquer quelque puissance de jaillissement, la fameuse Pompe ou Tour d'eau. Ensuite, au cours des années, il dissémina partout les grottes et les constructions dont les arabesques liquides décoraient les parterres en broderies, les cabinets, les salons, les verdures taillées et agrémentaient les perspectives de fonds nacrés de cascades ou d'allées mouvantes de gerbes. Ainsi graduellement imagina-t-il le Marais, la Montagne, le Théâtre, le Pavillon, le Berceau d'eau, le bassin de Neptune, les bains d'Apollon, la grotte de Thétys, etc..., concevant sans cesse des thèmes hydrauliques inédits, élevant sa technique de fontainier à la hauteur d'un art. Vesailles lui doit tout le charme de ses jardins et la merveilleuse harmonie subsistant encore entre le décor végétal et le dessin fugace des ondes.

Avec François, la famille Francine avait atteint à son apogée dans le domaine des manifestations artistiques. Elle conserve, à travers le temps, de hautes fonctions, et notamment celle de l'intendant des eaux, mais sans y ajouter le prestige des créations nouvelles. Un frère de François, Jean-Nicolas, personnage équivoque, familier de Lully et époux de sa fille, dirigera pendant quarante ans l'Opéra, après la mort de son beau-père. Finalement la tribu s'éteindra dans une situation voisine de la misère.

M. Albert Mousset accompagne son texte de pièces justificatives, de généalogies et d'un appareil de notes érudites qui en assurent la valeur historique.

C'est généralement dans le cadre de jardins et d'eaux élaboré par Le Nôtre et Francine que Louis XIV donna les fêtes les plus éclatantes de son règne. C'est dans ce cadre que Molière joua l'*Impromptu*, la *Princesse d'Elide* et *Tartuffe*. On ne pourrait plus aujourd'hui reconstituer de telles représentations dans une telle ambiance. Le décor, l'atmosphère du temps manquent singulièrement à l'interprétation du théâtre moliéresque et voici pour quelle raison, nous dit M. Jacques Arnavon, ce théâtre ne fait plus ses frais sur les différentes scènes où l'on s'efforce de nous le restituer.

M. Jacques Arnavon ne peut se résigner à voir tant de chefs-d'œuvre, animés d'un si haut éclat de pensée, sombrer dans l'indifférence du public. A son avis, ces chefs-d'œuvre, malgré leur éminente spiritualité, n'ont point pour destination dernière d'être lus et appréciés à leur vraie valeur dans la solitude du cabinet, mais d'être joués et d'imposer, par l'entremise de la scène, l'admiration de leur triple attrait intellectuel, moral et psychologique.

Si le théâtre moliéresque perd peu à peu son prestige, c'est que, sous l'influence de traditions absurdes, les comédiens l'ont transformé en magma de tirades sans accent, prononcées dans un décor uniforme et monotone, persistant même à le maintenir, contre toute logique, sous la sujétion de la règle des trois unités. Dans un ouvrage paru en 1914 : **L'interprétation de la Comédie classique. Le Misanthrope,** M. Jacques Arnavon avait, avec beaucoup d'intelligence et de savoir, soutenu que le seul moyen de redonner vie à cette comédie de mœurs et, par suite, à toute l'œuvre de Molière, consistait à recréer l'atmosphère du temps de telle sorte que le public, enveloppé en elle, saisît, comprît et sentît toutes les nuances d'un texte dont tant de détails lui échappent et le goûtât dès lors avec l'âme retrouvée des contemporains.

M. Jacques Arnavon, dans son volume, s'efforça de montrer que cela n'était point impossible, surtout si l'on se dépêtrait de la règle des trois unités. Le texte lui-même, en fait,

donne des indications précieuses qui permettent de reconstituer le milieu où Molière plaça l'action du *Misanthrope*. Etudiant ce milieu et s'ingéniant à l'évoquer devant nous tel qu'il lui apparaît à la lumière de ses documents, M. Jacques Arnavon fait, spécialement sur le personnage de Célimène et sur la demeure qu'elle habita, des hypothèses heureuses peut-être, mais qui ne semblent pas correspondre beaucoup à ce que nous connaissons et du personnage type de la coquette et de la maison du XVIIe siècle. Les erreurs sont nombreuses dans son essai.

Cet essai mérite cependant qu'on lui accorde grande attention. Il tend à sortir la comédie classique de son interprétation scolaire. Proposant une mise en scène très curieuse et des décors nouveaux, M. Jacques Arnavon a connu la bonne fortune d'être écouté par différentes troupes de théâtre étrangères qui, appliquant sa doctrine et suivant ses indications, ont obtenu les sympathies et l'assiduité de publics nombreux. Cela l'a engagé à publier, sous le titre ci-dessus précisé, un second volume tout entier consacré à la mise en scène du *Misanthrope*. Ici, plus de reconstitution de milieu; le texte est interprété, à l'usage des acteurs, avec un examen minutieux de ses nuances; les sentiments, les attitudes, les gestes, les expressions de physionomie, les intonations sont précisés, à l'exécutant, tels qu'ils doivent être traduits ou exprimés. Les mots importants sont soulignés dans les vers. Enfin des schémas accompagnent chaque scène et enchaînent, pour ainsi dire, l'action à la parole.

Ainsi M. Jacques Arnavon a fait besogne utile, importante, intelligente, complète. Son second volume, consacré à l'*Interprétation* du *Misanthrope*, ajoute au premier, consacré à la création de l'atmosphère, un élément précieux de compréhension d'une œuvre entre toutes complexe. Espérons que la Comédie-Française, engourdie dans un sommeil de Belle-au-bois-dormant, entendra les conseils du rénovateur.

La place nous manque pour signaler, comme elle le mérite, la belle réimpression, ornée de curieuses planches, que Me Maurice Garçon vient de faire du **Journal du Voyage de**

Siam de l'abbé de Choisy, *Journal* qui, publié en 1687 semble n'avoir pas retrouvé d'éditeur depuis le milieu du XVIII[e] siècle.

Le spirituel et pétulant vaurien, que l'Académie française accueillit pourtant dans son sein, paraissait entré pour toujours dans les ténèbres, malgré ses *Mémoires*, ses gloses historiques, ses ouvrages pieux, ses *Pensées chrétiennes*. Il reconquiert — dirons-nous à cause de ses vices? — des admirateurs capables de le parer d'une renommée nouvelle. Plusieurs fois on a donné le jour à cette auto-relation de cette partie de sa vie que le capricant inverti traversa sous le nom et la robe de la comtesse des Barres. Plus tard, M. Jean Mélia, avec moins de timidité et de périphrases que l'abbé d'Olivet, retraçait plaisamment son équivoque carrière. Récemment M. O. P. Gilbert, sous le titre : *M. de Choisy, belle dame*, faisait du subtil greluchon le héros d'un vivant et amusant roman de galanteries et d'aventures.

Non plus que sa mère, la cabaleuse et remuante Mme de Choisy, l'abbé ne valait que l'on s'occupât tant de lui. Cet épicurien, élevé par cette mère détraquée, sanglé dans un corset et un justaucorps féminins, paré de mouches et de fards, passa bonne partie de son existence, sans trop scandaliser son époque, sous les habits de l'autre sexe. Voilà son grand titre de gloire. Il fut un écrivain abondant, mais médiocre et peu apte, quand il se mêla de moraliser, à obtenir des résultats.

Avec raison, M[e] Maurice Garçon, s'intéressant au cas du bizarre freluquet, choisit parmi ses œuvres celle qui offrait le plus d'attraits, car elle nous apporte les impressions, fixées au jour le jour, de l'un de ces voyages au long cours que nos ancêtres, quand ils vivaient sans souci à Paris, se gardaient bien d'entreprendre. On y trouve aussi une peinture pittoresque de cette cour de Siam dont les ambassadeurs vinrent saluer Louis XIV avant que celui-ci songeât à exercer une influence sur leur patrie éloignée.

M[e] Maurice Garçon a enrichi le *Journal* d'une substantielle et intéressante introduction qui nous met au courant des mœurs du lointain pays où l'abbé de Choisy croyait faire for-

tune; il nous donne de ce pays des peintures vivantes et nous initie aussi à l'histoire des relations que nos envoyés et nos catéchiseurs entretinrent avec Phra Naraï, roi débonnaire que l'on souhaitait convertir en attendant de le dépouiller.

Un document plus important (car il est inédit) que le *Journal de* l'abbé de Choisy a été publié, voici déjà quelques mois, par le plus étonnant et le plus heureux des chercheurs, M. Jean Lemoine, historien de Mme de Sévigné, uni, dans sa tâche d'éditeur, à M. H. Bourde de La Rogerie. Ce document est **Le Livre de Comptes de l'abbé Rahuel** pour les années 1669 à 1676. Sans doute ignore-t-on tout de cet abbé Rahuel. C'était un modeste prêtre breton que Mme de Sévigné avait apprécié qu'elle s'attacha en qualité de receveur de son domaine des Rochers et qu'elle maintint dans sa fonction jusqu'en 1680. Il était chargé de l'administration de ce domaine et s'acquittait plus honnêtement de cette besogne que ne le faisaient les fermiers dits généraux auxquels fort souvent, les seigneurs, pour éviter soucis et voyages, affermaient leurs seigneuries en échange d'un revenu global, souvent mal payé et même impayé.

MM. Jean Lemoine et de La Rogerie nous donnent des détails très circonstanciés sur les possessions terriennes de Mme de Sévigné en Bretagne et sur les opérations de mille sortes dont était chargé son mandataire. Ils nous fournissent des éclaircissements sur les séjours de la marquise, les occupations auxquelles elle se livrait, ses dépenses, ses démarches, ses procès, son goût des constructions et des embellissements.

Le *Compte* proprement dit offre un intérêt de premier ordre au point de vue particulier de l'histoire des mœurs provinciales. On y trouvera toutes sortes de détails et de prix, si minutieux et si multipliés qu'en utilisant ses mille articles on pourrait presque reconstituer les aspects de la vie quotidienne dans ce coin de notre ancien territoire.

MM. Jean Lemoine et de La Rogerie ne nient pas que Mme de Sévigné, souvent accablée par son train parisien fort onéreux, se rendait aux Rochers pour y réaliser des économies; mais ils tiennent cependant à affirmer qu'elle ne s'y

ennuyait point, comme on l'a souvent soutenu. Nous leur en donnons acte. Nous avons peine à croire cependant que l'amour de la nature comblait tous les désirs de la pétulante femme qui nous apparaît comme le type même de la « nouvelliste ».

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Philippe Chabaneix : *Méditerranée,* « A la Rose des Vents ». — Noël Vesper : *Figures de la Voie Sacrée,* « Librairie de France ». — René Silvy : *Le Jazz et la Rose,* « le Divan ». — Jean Ville-Albert : *Les Lianes de tendresse,* « Editions Hébé ». — Albert Tronchet : *La Flûte de Roseau,* « Société des Ecrivains de l'Afrique du Nord ». — Marcel Mompezat : *Onciales.* « Le Rouge et le Noir ». — Jacques Nielloux : *Miroirs sensibles,* Lucien Golzio.

Quel délicieux recueil nous apporte, cette fois encore, le tout aérien et sensible poète, cet Ariel souriant qu'est Philippe Chabaneix. Il n'a point poursuivi l'ambitieux projet de peindre les paysages vastes et naturellement ordonnés de la **Méditerranée** sainte. Il a fait mieux peut-être : il en suggère l'atmosphère et la présence bienveillante autour d'une série de petits poèmes tendres et purs; elle en fait le décor, elle en établit l'ambiance,

Un olivier d'argent frissonne
Sous la lumière dure où danse
Je ne sais plus quelle espérance
Couleur de printemps ou d'automne...

ou encore ceci, plus précisé sans doute, et délicat dans ses nuances nacrées :

Cette ville marine et toi, brune dormeuse,
Qui n'entends pas les flots bercer ton long sommeil,
Mais qui rêves d'un site aimé par le soleil
Où l'âme ivre d'azur toujours se sent heureuse,
Cette ville promise à mes songes secrets,
Cette ville de feu si belle sous l'orage,
Cette ville d'amour si belle en tes attraits,
Cette ville marine et toi que je voudrais
Serrer contre ce cœur empli de ton image.

Et la présentation, beau papier, caractères excellents, de

ce léger volume se rehausse de dix-huit aquarelles exquises, fines et discrètes, de M. Louis Suire.

Le hasard d'une visite chez l'éditeur m'a fait découvrir un charmant livre, qui ne m'avait pas été adressé, **Figures de la Voie Sacrée**, par Noël Vesper. Ainsi sont exposés les critiques au reproche de n'avoir pas tenu compte de certains auteurs, alors que tant d'autres, médiocres ou pires, nous affligent plutôt deux fois qu'une de leurs productions, s'indignent si nous tardons ou remettons d'en parler, nous injurient sans mesure si nous nous ne disons pas tout le bien qu'eux-mêmes se plaisent à en penser. J'en veux à Noël Vesper de m'avoir négligé, et je songe qu'il existe ailleurs d'autres poètes ignorés de moi qui risquent de me faire tort à cause de leur réserve excessive...

Un sonnet, *Eurydice,* d'une pureté sans tache, qui se développe et s'achève dans un mouvement très particulier de véhémence maîtrisée et contenue, est suivi d'un long poème, audacieux, car j'y retrouve les mêmes caractères de véhémence et de pureté; où elle appelle d'abord le secours d'Orphée pour la ramener de la mort, où elle monte vers lui, vers le ciel et l'amour retrouvé, où elle sait de quel lumineux secours elle lui sera pour détourner de sa tête peut-être les sombres fatalités présagées, où, horreur! tout à coup, son ascension heureuse s'interrompt; les bras encore tendus vers ses yeux et vers la lumière, elle retombe, la nuit la ressaisit, misérable.

> Quelle nuit me reprend où je lui tends les mains,
> Infortunée! Adieu, toi dont les désirs vains,
> Dont les pleurs, dont les cris vont poursuivre Eurydice!
> Une seconde fois tu me perds et je glisse,
> Fumée insaisissable, ombre parmi les morts!
> C'est toi dont le regard me rejette aux noirs bords!
> Qu'as-tu fait? Quelle erreur... Déjà l'Hèbre farouche
> A glacé mon nom même arrêté sur ta bouche...

Tant en fermeté sinueuse et musicale, ces passages d'ombre et la tension blanche de ces mains éplorées n'empêchent point sans doute qu'on ne perçoive dans l'évolution de ce poème et dans le pathétique, non de geste, mais de sentiment

dont il est tissu, moins des rencontres que l'arrière-écho de quelque grande influence. Irai-je accabler M. Noël Vesper du poids d'un des grands noms dans notre actuel ciel lyrique? Je m'en garderai d'autant que cette influence flotte diffuse plutôt qu'elle ne s'impose par des marques palpables et évidentes dans le détail. Qu'importe, au surplus? De l'un à l'autre tous les poètes d'un temps s'influencent assurément, et ce serait un peu futile autant qu'interminable de pourchasser les vestiges lamartiniens chez Hugo par exemple, ou de Hugo sur Musset, sur Baudelaire, de Mallarmé sur Moréas ou sur Toulet, de Verhaeren sur plusieurs qui ne s'en doutent guère. Il n'y a pas lieu de s'en offusquer lorsque, comme c'est le cas ici, l'influence ne contrarie ni n'étouffe la personnalité. Et le poète l'a-t-il senti? Il s'efforce d'échapper à trop de rigueur formelle; il affaiblit parfois la rime jusqu'à l'assonance ou accouple, où il n'est pas indispensable, des rimes de singulier à pluriel, licence, prétendue facilité, dont l'utilité ne me paraît ni urgente, je l'avoue, pour qui ne transgresse pas davantage, ne me paraît que peu propre à apporter, à assurer un effet qu'on n'obtienne mieux en se conformant aux règles traditionnelles, justifiées d'ailleurs ou non (une règle est-elle jamais justifiée, autrement que par l'usage qu'on en fait?) Le cas n'est intéressant que lorsque ces abandons se joignent à d'autres ruptures dans le rythme, et lorsqu'ils sont des éléments d'expérience, mais non l'expérience entière. Noël Vesper ne s'aventure pas aussi loin des normes recommandées par les siècles, et, au surplus, dans la plupart des cas, il y renonce et s'en remet de son succès à des attitudes plus classiques. A mes yeux il a raison. Des poèmes tels qu'*Ariane, Delphes,* un autre *Orphée, le Sommeil, Allégories* seraient dignes, non seulement des nettes et belles éditions soignées par la Librairie de France, mais aussi mériteraient que le recueil eût paru précédemment, partiel ou total, dans un de ces livrets luxueux que l'on prépare si bien sur les « Terrasses de Lourmarin ».

Petits poèmes, petits sentiments, ou sensations, car en secret le sentiment est plus profond, vers et souriantes allusions à fleur de peau, le recueil de M. René Silvy **le Jazz et**

la Rose se forme de quatrains ou de distiques, octosyllabes, alexandrins souvent pimpants et spirituels. D'aveux en escales amoureuses, de cocktails (qui même s'écrivent quelque part *coquetels*) en ruptures et en flirts, le chant léger grise et amuse mais il n'est point toujours dénué de mélancolie, tant s'en faut, témoin cette *Lune d'Hiver*, quatrain qui n'est point sans mérite ;

Ce soir, ô triste lac! une image effacée
Du radieux été sur vous voltige encor;
Mais je contemple seul votre émouvant décor
Et vous brisez mon cœur, immensité glacée.

A l'heure de ses débuts j'avais eu plaisir à adresser à M. Jean Ville-Albert le témoignage de ma sympathie et mes encouragements sincères, non sans le prémunir autant qu'il était en moi contre ce que je redoutais être pour lui l'attrait fâcheux des facilités banales. Hélas, **les Lianes de Tendresse** dont aujourd'hui il nous enlace donnent à craindre qu'il n'ait pas réagi. Evidemment dans la monotonie de ces souvenances d'amour jeune, aisément traduite en vers, on peut découvrir un certain nombre de vers bien venus, et des images assez heureuses. Mais où est l'ivresse de l'aventure, l'épanouissement d'ailes ferventes et neuves vers le plein ciel? C'est cela qui fait le poète, c'est de cela que pour vous, qui aimez la poésie, y êtes sensible chez autrui, et que partant vous concevez bien, M. Ville-Albert, je ne me résigne pas à désespérer. Des qualités natives qu'on ne vous saurait dénier ne vous contentez pas, faites-en quelque chose. De la recherche, du travail.

Les « poésies familières » que groupe M. Albert Tronchet sous le souffle de **la Flûte de Roseau** n'ont point d'autre prétention que d'être familières; enjouées ou mélancoliques, nostalgiques, amusées de pittoresque ou d'un rien, elles plaisent par leur ton aisé, léger, presque impromptu, mais d'un impromptu acquis ou amélioré par le contrôle du travail et un savoir qui ne cherche pas à s'avouer. C'est un grand repos au sortir de tant de lectures tendues, hautaines, compliquées où se dissimule si mal le vulgaire et souvent la nullité, de

trouver un livre de petits poèmes alertes, bien venus qui ne cherchent à rien imposer de factice et de décevant à qui les lit, et qui, au fond, tiennent, sans qu'il s'en doute, beaucoup plus qu'ils ne promettent, par la fraîcheur du sentiment profond, par la simplicité de la facture. On en peut savoir gré à l'ingéniosité ingénue de M. Tronchet.

Plus de cent poèmes formés de deux quatrains d'alexandrins à rimes croisées — parfois aussi de singulier à pluriel, c'est la mode, soit. C'est un ensemble un peu monotone sans doute, mais il vaut qu'on prenne patience, et ces combinaisons d'un pouce, **Onciales**, méritent par endroits qu'on médite et s'émerveille. Vie quotidienne, rêve, volonté d'éthique, paysage, sentiment, tout y a sa place marquée, et mainte réussite signifie nettement que M. Marcel Mompezat peut être plus qu'un technicien habile, un poète imprévu et grave, créateur d'images et bon serviteur de leur rythme. Mais pourquoi certaines tristes manies, comme de faire suivre l'invocation : *Toi qui* d'un verbe à la troisième personne : « *Arbre qui parle en orgue* » ou bien : « Toi qui, sur les seins frais, baisse un voile... et... abaisse les cils » ?

Une âme fiévreuse, ardente, tourmentée par l'éveil sans doute des grands rêves juvéniles et des désirs indéfinis de l'adolescence, l'amour des poètes, une défiance de l'amour, l'obsession des paysages, ce trouble de l'âme ouverte ingénument à la vie et qui inconsciemment a peur de sa beauté, cette nostalgie sans objet, tout cela s'exprime en images un peu sèches parfois ou rompues brusquement, mais souvent fort justes, et en rythmes véhéments, parfois un peu saccadés, dans **Miroirs sensibles**, poèmes de M. Jacques Nielloux. Cette inquiétude, je suppose, un jour, s'apaisera, se confondra dans l'extase, ou la sérénité, ou la joie même. Et M. Nielloux, chez qui les dons du poète sont évidents, aura conquis l'équilibre qui est le principe des œuvres véritables, et l'imagination s'amplifiera en place de cette sensibilité encore trop nerveuse. Certains morceaux, sans doute les plus sages, les plus retenus dans la pensée et l'expression, sont des réalisations déjà fort intéressantes. M. Nielloux est un poète.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Roger Martin du Gard : *Confidence africaine*, librairie Gallimard. — Raymond Escholier : *L'herbe d'amour*, Albin Michel. — Jean-Louis Vaudoyer : *Laure et Laurence*, Plon. — Nicolas Ségur : *Marie-Madeleine*, Albin Michel. — Thomas Baudouin : *D'un trottoir à l'autre*. Les Nouvelles Editions Latines. — Gaston Chérau : *Les cercles du printemps*, J. Ferenczi et fils. — Camille Cé et Jean Gaument : *Echec au roi*, Grasset. — Memento.

J'écrivais dernièrement, à cette même place, que le péché d'inceste n'est pas aussi rare, ni surtout aussi dramatique dans ses conséquences, qu'il plaît aux écrivains romanesques de l'affirmer. Entre adolescents, livrés à la promiscuité, ou abandonnés à leurs instincts par des parents négligents, il se produit fréquemment, en effet, et ceux qui le commettent n'en ont point la conscience déchirée. Ils l'oublient, la maturité atteinte, comme ils ont oublié leurs vices solitaires. Or, M. Roger Martin du Gard semble vouloir me donner raison qui, dans **Confidence africaine,** nous conte l'histoire d'un jeune homme, un Italien, dont la passion pour sa sœur s'épanouit sans remords, et n'est interrompue que par le mariage de sa complice qui a exigé qu'il la rendît mère... Je ne connais guère de récit d'un immoralisme aussi complet, ou plutôt aussi placidement, sereinement amoral que celui-là dont M. Martin du Gard a fait une manière de chef-d'œuvre par l'aisance de la narration, le choix des traits expressifs et la création de l'atmosphère dans laquelle il trempe. De repentir, aucun, chez le personnage qui en est le héros et qui est censé le faire tout au long sans la moindre réticence, à l'auteur des *Thibault*. De honte, non plus. Le regret, seulement, d'un passé radieux mêlé au chagrin que lui a causé la mort de son fils. Rien, chez sa sœur, du reste, mère, à présent, de quatre autres enfants, et engraissée jusqu'à l'horreur par l'abus des sucreries, qui rende ce passé vivant. Il est loin, sans action sur ceux qui en ont épuisé l'ardeur... Quelle misère! dira-t-on. Oui; mais quelle misère que l'homme privé du pouvoir de s'élever au-dessus de lui-même pour se juger. Car telle est la conclusion que je dégage du récit de M. Martin du Gard, et dont l'absolu détachement convient si bien à la simplicité de ton. On connaît la leçon donnée par ce Romain à son fils, en lui montrant un

ilote ivre. C'est une leçon analogue que je veux tirer de ce récit. Non que Leandro (ainsi s'appelle le personnage qui y parle à la première personne) soit un misérable. C'est un homme que la civilisation n'a pas affecté, sans plus. Un homme de la nature, si vous voulez, et dont Jean-Jacques serait embarrassé de justifier la conduite, au nom de celle-ci, mais que pourrait nous proposer en exemple M. André Gide qui tient pour *abnégation* le rejet de ses principes, ce legs empoisonné de ses pères... Leandro, cependant, n'a pas à répudier sa pudeur ni sa vertu même. Il est né avec un cœur ouvert à tous les désirs, et il ne lui est nullement nécessaire de passer par le désordre provisoire dont parle l'auteur des *Nourritures terrestres*, pour aboutir à l'ordre élémentaire, à l'ordre animal en qui tout bonheur réside. Tout bonheur matériel, cela va de soi. Car il y a une délectation diabolique — et conséquemment, spirituelle — dans la lutte que livre à ses scrupules le protestant qui est en M. Gide, quand il s'efforce de se mettre en état de « disponibilité ». La plénitude dont jouit Leandro avec sa sœur ne se corse point d'un sentiment criminel. Elle est pure. Leandro est libre, il est vrai, libre de naissance, des pieds à la tête. Et si, dans la librairie de son beau-frère, il accepte avec tant de facilité de vivre à côté de sa sœur, c'est qu'il s'y trouve à l'aise. Aucune gêne ne l'empêche d'y exercer un métier qui lui plaît, et jamais sa pensée ne revient s'y prendre comme à des fantômes, à des souvenirs qui n'ont pas plus de consistance que l'un ou l'autre des états successifs de son être... Je parlais, plus haut, de l'objectivité de M. Martin du Gard. J'en vois une preuve supplémentaire dans l'introduction de *Confidence africaine* où il nous assure que les pages en ont été extraites d'un ancien carnet de poche, et dans les lignes par quoi il achève cette courte histoire. Un document, et dont il se réservait de tirer *littérairement* parti, voilà donc ce qu'il nous livre. M. Martin du Gard a puisé *Confidence africaine* dans ses matériaux d'écrivain. Matériaux, matière. Ne nous étonnons ni ne nous offusquons que l'âme en soit absente.

Dans la dédicace dont il a bien voulu m'honorer en m'adressant son dernier roman, **L'Herbe d'amour**, M. Ray-

mond Escholier me rappelle qu'il m'a connu « quand nous avions dix-sept ans ». Il est vrai, et que dans les bureaux d'une jeune revue, *Le Passe-Partout*, je l'ai entendu enregistrer dans un des tout premiers phonographes un poème imité de Théophile Gautier, qu'il intitulait *Symphonie en bleu majeur* et qui se terminait ainsi :

> . . . . *Car, hormis votre front rose,*
> *Tout était éperdument bleu!*

Mais nous avons suivi des chemins divergents, et le sien, pour s'être engagé dans la politique, a été plus fleuri que le mien, sans doute. M. Escholier a joui des faveurs de la République; il a occupé des postes enviables, et le monde littéraire ne lui a pas été hostile, de surcroît, puisque, après avoir obtenu le « Prix Vie Heureuse », il vient de se voir décerner le Grand Prix de l'Académie française. Il est juste de dire qu'il a du talent. Un talent délicat, précieux comme ses débuts l'annonçaient, un peu trop habile à plaire, peut-être, mais auquel nous devons, au moins, une charmante réussite : *Cantegril*. On y trouve toute la saveur d'une des régions les plus pittoresques de France, l'Ariège; et c'est dans ce département encore que M. Escholier place l'action de son nouveau roman. Une jeune fille aime un jeune homme. Il est beau, elle est romanesque. Mais certaines rivalités provoquent entre eux quelques frictions, et il finit par s'éloigner. Peu de chose, comme on voit. Mais ce qui fait l'originalité du récit de M. Escholier, c'est l'ironie qui transparaît sous la naïveté de la petite paysanne, aux cahiers de laquelle il est censément emprunté. Une telle originalité ne va pas sans artifice, et il arrive assez souvent qu'on aperçoive le bout du nez de l'auteur, derrière le profil penché de son interprète. Aussi bien, est-ce à la campagne dont il dessine la figure des mois, à travers le jeu des saisons, que M. Escholier emprunte le meilleur de sa suggestion. L'histoire pourrait bien n'être, ici, qu'un prétexte. On oublie qui fait le bouquet, en en regardant les fleurs.

« O temps, suspens ton vol!... », ce vœu de tous les poètes, M. Jean-Louis Vaudoyer le fait à son tour, dans un joli roman : **Laure et Laurence.** Joli, car on ne saurait dire autre-

ment ni davantage. M. Vaudoyer imagine un homme qui, aux approches de la cinquantaine, se laisse aller à aimer une jeune fille en associant au désir qu'elle lui inspire le gracieux souvenir d'une gamine qui est devenue une dame mûre. Et celle-ci est la mère de celle-là. *Fort comme la mort?* Non. Rien de réaliste dans le roman de M. Vaudoyer. Son héros est de ces individus qui ne peuvent vivre dans l'instant présent que s'ils le confondent au passé et à l'avenir. « Un maniaque de l'imagination tendre ». Sa plus chère volupté « est d'assister à la désincarnation d'un être » dans sa mémoire, quitte à le réincarner dans un autre, comme on vient de le voir. Il est riche, bien entendu; et il a des loisirs. Il est égoïste ou égotiste avec délicatesse. Il raffine. Un peu précieusement. N'importe. Cette littérature distinguée, sans âpreté ni éclat, a bien son charme. Lors même qu'on la trouve factice (à preuve de pareilles phrases : « Le soleil installait dans la cabine ses rayons les plus neufs. Ils teignaient d'or les pages éparses. Elles jonchaient le tapis. Encore à demi ensommeillé, Philippe les compara paresseusement aux feuilles que laisse tomber, quand approche l'automne, l'arbre de la vie... »), on ne laisse pas d'y être sensible, à une époque comme la nôtre où tant de choses sont à la veille de disparaître, qui favorisaient l'épanouissement de l'individu.

M. Alfred Poizat, dans la belle vie de Jésus qu'il a écrite, nous montrait Madeleine sous l'aspect d'une femme du monde de son temps, riche et entretenant de ses libéralités le groupe errant des apôtres. Je goûte fort cette façon réaliste de comprendre l'histoire, et l'histoire sainte même. A son tour, M. Nicolas Ségur nous présente une image de **Marie-Madeleine,** mais romancée, et plus conventionnelle, peut-être, ou plus conforme à la légende. Il est vrai que son propos est moins de faire la psychologie de la sainte que de célébrer, en parlant d'elle, la grande force qui mène le monde — et qui est l'amour, comme on l'a deviné. Il évoque avec art le cadre où le Nazaréen prêcha, et je ne saurais trop louer sa délicatesse à parler d'un mystère auquel, de toute évidence, il ne croit pas, à preuve le sombre discours qu'il prête à Lazare ressuscité... C'est l'amour (enten-

dez l'amour humain) qui, pour M. Ségur, crée le miracle en affranchissant Jésus du trépas le soir même où le pilote égyptien Thamus entend sur la mer une voix surhumaine annoncer la mort de Pan... Une grande séduction se dégage de son récit, de son poème, plutôt, qui, s'il n'est pas d'inspiration chrétienne, a un caractère spiritualiste très prononcé. Un conte qui serait d'un Anatole France sans scepticisme, tel est ce récit.

« *The man who has to do with both sides of the road* », (littéralement : « l'homme qui a affaire avec les deux côtés de la route ») ainsi définissait Coleridge un de ses contemporains, pour l'avoir vu marcher en zigzag, tout en causant, par les chemins bordés de prairies de la campagne anglaise. Ainsi va, **D'un trottoir à l'autre,** le héros du petit roman fantaisiste de M. Thomas Baudouïn. Ce jeune homme qui fréquente les cafés de Montparnasse, et qui commet mille et une folies, sous l'influence de boissons diverses, est une manière de poète, il est vrai. Le poète que nous sommes, pour la plupart, de dix-huit à vingt-cinq ans, à en croire Sainte-Beuve... Il jette sa gourme. Il a, faut-il dire plutôt, cette éruption que provoque chez les jeunes gens désœuvrés l'abus de l'esprit de leur temps, et il se gratte où cela le démange... Mais il finit par épouser (je crois qu'il l'aime sans le savoir) la jeune fille de bonne famille qui s'est donnée à lui, comme on boit un cocktail, et son histoire — en somme — est très morale. Très amusante, aussi. M. Baudouïn, qui a une façon de blaguer bien personnelle, rappelle, cependant, Paul Morand et Jean Giraudoux. Est-il aussi gai qu'il affecte de le paraître? C'est une autre question. N'a-t-il pas écrit une histoire, *Dépouilles,* qui est d'un réaliste amer?...

M. Gaston Chérau se montre infidèle à sa chère province dans le recueil de nouvelles qu'il vient de publier : **Les cercles du printemps.** Celle qui donne son titre au volume se passe à Paris, d'autres en Normandie, en Gascogne, dans les Landes, dans le Berry, s'il en est de poitevines. Toutes sont fort bien venues, et, tour à tour pathétiques et tendres, drolatiques et poétiques, révèlent la variété d'un talent qui a fait ses preuves dans le roman. L'avouerai-je, cependant? C'est, surtout, par la saveur de leurs détails que les récits

de M. Chérau m'ont plu. M. Chérau ne donne pas toujours de l'inattendu ou du piquant au trait par quoi il les termine. Il semble avoir tout dit, chemin faisant, et se résumer seulement dans ce trait.

Je signale le dernier roman qu'écrivirent en collaboration Camille Cé et Jean Gaument : **Echec au roi.** La mort prématurée de Jean Gaument vient d'interrompre, en effet, cette collaboration qui fût fructueuse. *Echec au roi* en atteste l'originalité. A qui, de Camille Cé ou de Jean Gaument, est due la part de mystère et de poésie qui entre dans ce roman d'observation réaliste, brutal même par le crime qui le termine? C'est ce que nous révélera l'avenir, en admettant que la personnalité de M. Camille Cé se dégage dans un sens particulier.

Mémento. — L'évocation est brillante que fait Mme Andrée Corthis de l'Espagne, ou plus exactement de Majorque, chère à George Sand et à Chopin, dans *Soledad* (Albin Michel). On voit dans ce roman un séduisant Français inspirer une double passion : la première à une belle veuve, la seconde à sa fille... Bataille de dames. Mais notre compatriote met les adversaires d'accord en s'en allant vers celle qu'il aime. C'est animé et vibrant, quoique chaste. — Un nouvel « évangile » de M. Victor Margueritte : *Non!* (Flammarion). L'évangile anti-militariste. M. Margueritte ne nous aura fait grâce d'aucune des démonstrations que son ardent humanitarisme lui inspire... ou lui commande. Il pense comme le peuple — avec son cœur; et je ne doute pas que celui-ci ne soit aussi généreux qu'il est naïf. Mais M. Margueritte a de l'éloquence; une imagination verveuse, aussi, dans sa brutalité.— M. Eugène Saillard reprend dans *Les quatre sourires* (Edition des Portiques) le thème de *On ne badine pas avec l'amour*. Une jeune fille, entre trois en quête d'un époux, s'éprend d'un médecin séparé de sa femme, et quand il renoue avec celle-ci, voit sa vie brisée. Il y a de l'esprit dans cette histoire, et de l'émotion à la fin. — La dégringolade d'une famille bourgeoise dans une petite ville, et l'élévation d'un rustre, voilà ce que nous conte avec probité M. Ernest Perrochon dans *Marie-Rose Méchain* (Plon). M. Ernest Perrochon a tracé de Marie-Rose, que ne réussit pas à asservir le parvenu, un portrait touchant. Mais son récit est un peu monotone, et sans l'accent pathétique qui assura le succès de *Nène*. — Le type du roman-pensum : tel est *Nudité* (Flammarion) de Mme Simone May. L'auteur y développe en près de deux

cent cinquante pages le sujet d'une chronique. Cette chronique, nous l'avons lue dans vingt journaux ou revues; c'est le problème du nudisme qui l'a suscitée. Mme May conclut contre la pudeur, bien entendu. Prendre sa défense eût été plus original...

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Bruhat : *Cours d'optique*, Masson. — François Croze : *La structure électronique des atomes*, Masson.

Il n'est certainement pas une branche de la physique qui ait subi des modifications plus profondes que l'optique au cours de ces dernières années.

C'est là que l'on sent le plus combien les progrès de la physique ont débordé l'organisation déjà vieille de notre enseignement supérieur,

pour reprendre les termes de Georges Bruhat, professeur à la Sorbonne, dans l'avant-propos de son **Cours d'optique.** L'auteur avait exposé successivement l'électricité (1), puis le thermodynamique (2), ce dernier ouvrage constituant, à notre avis, le meilleur traité en langue française que nous ayons sur la question. A la condition de posséder de bonnes notions de calcul infinitésimal, il « suffit » d'étudier ces trois ouvrages d'un total de 1900 pages (in-8°), agrémentées de 1400 figures, pour connaître les points essentiels de la physique générale : ces simples chiffres donnent une idée de l'effroyable complexité de la recherche scientifique, « où nous sommes, à l'heure actuelle, si largement dépassés par la plupart des autres pays » (p. VI).

Les progrès de l'étude des radiations ont été rapides depuis quelques années, et l'on peut avoir deux conceptions très différentes d'un traité d'optique : on peut estimer qu'il doit enseigner les parties classiques et définitivement établies de la science, ou penser, au contraire, qu'il doit donner une vue d'ensemble de son état actuel, en permettant le recrutement de nouveaux travailleurs de laboratoire (p. V).

C'est à ce second programme que G. Bruhat s'est finalement rallié; il a conservé l'essentiel des théories classiques

(1) *Mercure de France*, 15 octobre 1924, p. 468.
(2) *Ibid.*, 15 mars 1927, p. 675-676.

(jusques et y compris la théorie électromagnétique de la lumière), tout en accordant une place suffisante aux quanta. Par contre, on ne trouvera rien, dans cet ouvrage, sur « les effets optiques du mouvement » : c'était le droit strict de l'auteur de laisser de côté cette question délicate, qui eût exigé des développements considérables; on eût aimé, néanmoins, qu'il en signalât l'absence dans son avant-propos.

Les « notions préliminaires », qui occupent la neuvième partie du livre, rappellent d'une part les lois de l'optique géométrique, la photométrie et la mesure de la vitesse de la lumière, d'autre part l'étude générale des vibrations. L'auteur s'est à juste titre débarrassé, en bloc, de ces fondements indispensables, qui sont souvent mal connus, et le plan général de l'ouvrage y a beaucoup gagné.

Les deux parties qui suivent (plus d'un quart du livre) traitent des radiations sous leur aspect *cinématique,* sans qu'il y ait besoin de faire appel à aucune hypothèse sur la nature du rayonnement. Ce sont d'une part les phénomènes d'*interférence* (c'est-à-dire d'interaction entre deux ondes), d'autre part la *diffraction* ou étude des complications qui se produisent, lorsque les radiations heurtent des obstacles ou passent à travers des ouvertures, dont les dimensions sont suffisamment petites.

Le reste de l'optique classique (près d'un tiers du livre) est avantageusement traité comme une conséquence de la théorie de Maxwell, ainsi qu'il est d'usage de le faire depuis le traité de Paul Drude (3). Après une introduction qui démontre la transversalité des vibrations lumineuses, G. Bruhat étudie sucessivement la propagation, la réflexion, la réfraction, la dispersion et l'absorption, les phénomènes présentés par les cristaux, les biréfringences accidentelles et la rotation (naturelle et magnétique) du plan des vibrations lumineuses.

La dernière partie (un quart du livre) constitue une véritable innovation dans l'enseignement traditionnel. Elle dé-

(3) L'auteur de ces lignes a publié une traduction française de cet ouvrage allemand (1911-1912); à l'heure actuelle, le livre a naturellement beaucoup vieilli, mais il a appris l'optique à plusieurs promotions de physiciens.

bute par une étude expérimentale des spectres optiques et des spectres de rayons X. Elle comprend un remarquable exposé de la théorie de Bohr et de son application aux modifications magnétiques et électriques des raies spectrales. Elle se termine enfin par une brève étude de certains cas de luminescences (fluorescence et phosphorescence), ainsi que des nouveaux phénomènes découverts par l'Indien Raman, par nos compatriotes Cabannes et Daure... (Tout ce qui concerne *l'incandescence* et ses applications à l'éclairage fait, à juste raison, partie de l'ouvrage, précédemment paru, sur *la thermodynamique*).

§

C'est essentiellement par l'étude des spectres (spectres optiques et spectres de rayons X) que les physiciens sont parvenus à accumuler des renseignements très précis sur **La structure électronique des atomes.** Tel est le titre d'une brochure d'une centaine de pages, rédigée par François Croze, professeur à l'Université de Nancy, à la suite de la conférence faite devant *la Société chimique de France.* Dans notre dernière chronique (4), à propos de l'opuscule d'Arthur Haas, nous avions insisté sur les rapports étroits qui unissent l'optique et la chimie : la mise au point de F. Croze est donc une introduction indispensable à la série de conférences sur « les théories de la valence », organisée sous l'impulsion de Georges Urbain; elle constitue par ailleurs un utile complément à la dernière partie du traité de G. Bruhat.

Si la brochure de F. Croze est relativement difficile à suivre, ce n'est nullement parce que son auteur a abusé des mathématiques: il n'y fait guère appel qu'à l'algèbre élémentaire. C'est que la complexité est inhérente *à la nature des choses* : l'atome le plus lourd (celui d'uranium) ne compte pas moins de 92 électrons planétaires! Le spectre fourni par les longs tubes rouges (qui servent aux réclames lumineuses), c'est-à-dire le spectre du néon — atome assez simple, puisqu'il n'a, en tout et pour tout, *que* dix électrons pla-

(4) *Mercure de France*, 15 août 1931, pp. 184-187.

nétaires — comporte un millier de raies, dont on réussit à retrouver, par le calcul, les positions exactes, telles qu'elles sont déterminées par l'expérience.

C'est néanmoins sur cet enchevêtrement de propriétés que se construira la chimie théorique de demain...

MARCEL BOLL.

HISTOIRE

J.-M. Tourneur-Aumont : *Fustel de Coulanges*. Préface de Charles Seignobos. Boivin et Cie. — Mémento.

M. J.-M. Tourneur-Aumont, professeur d'Histoire générale à l'Université de Poitiers, « apporte, sur la carrière et les actes de Fustel, infiniment plus que je n'en savais », constate M. Charles Seignobos dans la préface de ce livre sur **Fustel de Coulanges.** M. Seignobos est pourtant « le plus ancien survivant des élèves » du grand historien, dont il a étudié et jugé l'œuvre, on le sait... Qu'est-ce que n'auront donc pas à apprendre, dans le livre de M.Tourneur-Aumont, ceux qui n'ont jamais approché l'homme (et pour cause)? Et quant à l'œuvre, même à ceux qui croient la bien connaître, ce livre apportera beaucoup de choses nouvelles. Doctrines, philosophie, idées morales, sociales, l'étude de tout cela y est fort développée. Mais ce qu'il y a de bon, ici, c'est que tout ce côté nouveau, ou renouvelé, en même temps qu'il est biographique, se trouve déduit de l'œuvre historique. Par exemple, dans des chapitres édifiants comme ceux-ci : « Le citoyen », « Pour le bien public », « L'ami des Lettres », « Religion et devoir », etc., il y a des généralisations morales et intellectuelles sur lesquelles est placé l'accent moderne, mais qui sont nourries aussi de citations tirées des travaux purement historiques de Fustel; ce n'est donc pas là du surajoutage, de l'« Eloge », genre académique.

D'ailleurs, l'illustre historien a tellement vécu pour l'Histoire qu'on n'en saurait séparer sa vie, sa sensibilité, même privée. Il a naïvement vécu ses idées, comme un grand homme qu'il était.

Cette candeur de sentiment éclata, rapporte M. Seignobos, à l'occasion des critiques adressées au premier volume de son *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*. L'émo-

tion indignée qu'il en ressentit fut si vive qu'elle bouleversa ses projets et changea radicalement le caractère de ses œuvres (1).

Il s'était proposé de présenter l'évolution des régimes politiques de l'ancienne France dans un tableau d'ensemble analogue à sa *Cité antique;* c'était assurément la méthode la plus conforme à la nature de son esprit, synthétique et compréhensif. Il l'abandonna pour se placer sur le terrain de ses contradicteurs; il ne publia plus désormais que des recueils de monographies érudites sur des questions controversées (ce qu'il appelait « des travaux préliminaires »), appuyées sur une étude minutieuse des textes.

Telle est l'explication de M. Seignobos. Elle semble insuffisante. Ce coup de sensibilité, indice d'une vitalité profonde, put modifier sans doute l'agencement extérieur de l'œuvre, mais il accentua aussi les caractères intimes de celle-ci. On sait que l'Histoire des Institutions fut remaniée deux fois (si l'on peut appeler remaniements des développements qui sont de nouvelles œuvres). Il continua le combat, dit M. Tourneur-Aumont, « avec le même manque d'égards pour les opinions non seulement courantes mais officielles, avec le même mépris du risque, une sainte et farouche ténacité ».

On sait aussi que les vues sur le Moyen Age sont le principal objet de l'âpre controverse que soutinrent contre Fustel ses adversaires. M. Tourneur-Aumont a traité avec beaucoup de finesse cette question. Il nous a fait comprendre comment les « spécialités » (Germanisme, Romanisme) créées, ici, après coup, par l'optique moderne, s'étaient effacées sous l'analyse de Fustel, qui atteignit des réalités profondes. Les conceptions abstraites (celle d'une lutte nationale, par exemple) disparurent, ou prirent leur vrai sens, devant la révélation des forces contemporaines, — les conditions sociales d'alors, — qui, seules, contenaient le secret du développement historique. Fustel, on l'a dit, fit scandale chez les Romantiques en contestant la réalité de l'invasion franque. « Les Germains, déclare-t-il, n'ont apporté en Gaule ni les institutions de Germanie, ni l'esprit de liberté. » Un autre fait à reprendre par l'analyse, et qu'il reprit, était le pouvoir des évêques. Si le pouvoir social des évêques dérivait de celui des curiales ro-

(1) N'est-ce pas un peu trop dire en ce qui concerne ce *caractère?*

mains (nous dirions : les conseillers municipaux), il ne s'expliquait point uniquement par là, par l'origine romaine, les croyances populaires ayant changé et la puissance épiscopale s'étant complétée par suite de ces changements.

Fustel de Coulanges apparaît comme le plus grand d'entre les derniers historiens dont l'esprit soit encore une puissance morale. M. Tourneur-Aumont, qu'il faut louer de sa minutieuse analyse, a montré, par de multiples exemples, l'identité de pensée qui se soutient d'un bout à l'autre de ses travaux. Brisant « les routines scolaires qui séparent le moderne et l'antique », Fustel a « senti et pensé l'unité de l'espèce et de l'âme humaines ». Et comment? En se maintenant constamment et partout dans le réel, dans le nécessaire, dans le social, en commençant « par le bas » l'étude des institutions. Il a tout sacrifié « à la vérité, à la science ». Quelle nature! Voyez comme le document original a tout été pour lui. Prenant le document brut, sans accompagnements philologiques ou modernes, il n'y a pas découvert autre chose que ce qu'il y a dans l'époque sur laquelle le document porte témoignage. Mais cela, il l'a bien montré. On n'en a pas moins affirmé que son analyse des textes était « défectueuse ». M. Seignobos, dans sa préface, qui n'est pas très tendre, dit : « Il oubliait que tout texte n'est qu'un symbole (?) dont l'historien ne peut rien tirer que par une série de raisonnements. » Raisonnements. Philologie. Il est certain que Fustel, quoique « philologue sans rival », n'a jamais abusé de la philologie, pour lui entachée de subjectivisme. Citons, à ce propos, ce passage, de M. Tourneur-Aumont (p. 76) :

Parce qu'il était modéré, volontiers conservateur dans l'examen des chartes, comme plus généralement en critique textuelle, quiconque a relu son œuvre se garde de conclure au manque de méfiance devant les témoignages. Il est avisé de ne pas prendre pour de la naïveté, de la part de ce grand douteur, la confiance préalable accordée méthodiquement aux sources anciennes. L'historien des institutions, du droit, de l'économie et des finances n'atteste pas moins de sagacité experte et toujours maîtresse jusque dans les élans de la polémique. On ne saurait dépasser en froide malice cette définition du légiste médiéval : « Etre légiste n'était ni une dignité ni même une profession : c'était un goût,

une aptitude, un certain tour d'esprit, joint à une certaine application. On était légiste à peu près comme on est docteur en droit. »

Que demander de plus en fait de finesse?

Revenant sur la « puissance morale » qui est un trait original de Fustel de Coulanges historien, nous observerons qu'il a par-dessus tout été passionné par la recherche de la vie concrète, en comprenant dans cette recherche celle de la pratique humaine. Fustel a souhaité l'accord sur des vérités historiques. Au premier rang de ces vérités sont celles du Moyen Age. « Rien ne se refuse plus à vos systèmes étroits que le Moyen Age! », s'écriait-il. Lui, a cherché et compris le Moyen Age là où il était, là où s'y faisait le travail, un « long et fécond travail », là où se trouvait la réalité des conditions sociales telles quelles que comportait cette époque du monde. Et c'est pourquoi, dit excellemment M. Tourneur-Aumont, « il a *tressailli* (1), devant la question de l'alleu et du fief, avec autant d'allégresse que les historiens romantiques devant les thèmes dramatiques du procès des Templiers ou des épreuves de la Pucelle d'Orléans ». Combien, auprès de cette vue, de ce réalisme fondamental, humain, paraissent factices et malfaisantes les conceptions provenues de l'esprit de parti, celles qui recherchent dans le Moyen Age des titres historiques, « titres de la noblesse, titres de la liberté », etc. On s'est fort disputé ces titres, la haine de caste s'est exaspérée, l'esprit de vengeance s'est enflammé. Mais qui s'aviserait, au contraire, de satisfaire un sentiment vaniteux ou égoïste en se donnant le spectacle authentique du labeur des hommes? N'y a-t-il pas là une simplicité capable de calmer et d'affermir le cœur de tous?

Cette idée sociale de l'histoire émanait d'une intelligence souverainement douée du sens du développement. Lié, dans cette intelligence, au réalisme humaniste, universel, ce sens du développement ne s'est trouvé nulle part (et pas même en Allemagne) plus compréhensif que chez Fustel. Nous le voyons, chez l'historien français, embrasser les conditions sociales successives pour en dériver l'organisation de l'Etat. Sous le bénéfice de cette acception pratique, dont s'est «éclair-

(1) Mis en italiques par nous.

cie et enrichie toute l'idée de la France », considérons donc que, dans la pensée de Fustel, une nation « est régie par la règle de la continuité historique », et qu'elle évolue par de « lentes transformations, qui laissent subsister le passé dans l'homme et dans la vie sociale la force des traditions... Il faut voir des ensembles pour comprendre chaque détail. »

On conçoit qu'une telle idée du développement, de la solidarité, ait conseillé à Fustel (d'accord avec les textes) tout autre chose que des différenciations, des ruptures. *La Gaule est restée la Gaule,* et tout ce qu'elle a été d'autre, *elle voulut* l'être. « *Elle voulut* être franque (l'attestation est dans Grégoire de Tours), comme elle *avait voulu* être romaine (2) ». « L'histoire de France consiste en manières d'être successives de la Gaule. » En assimilations successives et volontaires, commandées par le double instinct d'acquisition pacifique et de conservation.

L'origine de la « continuité sociale » de la Gaule est dans la Gaule. Puis vint, pour elle comme pour l'Europe, Rome. Vouloir rompre, par les invasions, la suite des chaînons, c'est vouloir briser une substance unique (au point de vue français) en deux spécialités : Germanisme et Romanisme.

Temps et place nous manquent pour tâcher de mettre des nuances dans cette proposition, notamment en ce qui concerne Rome, car Fustel se défendait, et M. Tourneur-Aumont l'a défendu, d'être systématiquement romaniste. Voyez, d'ailleurs, ci-dessus, à propos des Francs et des évêques, deux touches conciliatrices de Fustel indiquées par nous. Le romanisme ne fut point pour lui une spécialité, où il se soit renfermé. Le germanisme non plus. Il n'aimait pas les spécialités, et cet éloignement s'explique, précisément, par son sentiment profond, intransigeant, de la continuité historique. Seul, le général, le point de vue du général, compte dans la recherche des historiens. Ce sont gens qui ont pour obligation d'aimer le grand air. Sinon, ils ne verront rien, ne feront rien voir.

Nous aboutissons ainsi à une question de méthode dont

(2) Fustel de Coulanges apparaît comme inébranlable là-dessus. Il y aurait beaucoup à dire sur la contradiction relevée par M. Camille Jullian. (Cf. *Au seuil de notre Histoire*, t. III, p. 42.)

Fustel se préoccupa beaucoup. Nous savons qu'il l'a particulièrement traitée, au moins en une occasion. Et de fait, son œuvre implique aussi peu que possible le « spécialisme » (le mot est de lui). « Il abhorrait ce qu'il appelait le spécialisme... » « Sa méthode historique avait un but sociologique et humaniste. » Qu'on lise ceci, sur la Féodalité : « Un ordre public vint à reparaître dans la forme du régime seigneurial. Mais ce n'était pas une importation de pièce toute montée quelque part. » Et ceci : « Le règlement (de la Faculté de Strasbourg) me paraît d'une profonde sagesse quand il établit que l'enseignement de l'histoire ne sera pas resserré dans une unique période... L'histoire ne remplit vraiment son objet qu'à la condition d'embrasser une longue série de siècles. »

Ce n'est pas, soit dit en passant, que Fustel méconnaisse la nécessité de distinguer des espèces.

L'introduction de la *Cité antique*, remarque à ce propos M. Tourneur-Aumont, commence par une protestation contre « notre système d'éducation qui nous fait vivre dès l'enfance au milieu des Grecs et des Romains... », si bien que « nous avons quelque peine à les considérer comme des peuples étrangers ». Et, citoyen soucieux des applications politiques de la science historique..., il s'en alarme. Il rappelle que « l'idée qu'on s'est faite de la Grèce et de Rome a souvent troublé nos générations (3)... Pour avoir mal observé les institutions de la cité ancienne, on a imaginé de les faire revivre chez nous ». Aussi Fustel s'est attaché surtout « à faire ressortir les différences radicales et essentielles qui distinguent à tout jamais ces peuples anciens des sociétés modernes (4) ».

Mais si la spécialisation était nécessaire en ce qui concernait un sujet aussi classique qu'il pouvait être traité d'une manière dangereusement fausse, Fustel de Coulanges n'en a pas moins pratiqué sa grande manière. Voici, d'ailleurs, toute sa pensée sur le « spécialisme » (p. 185) :

A en croire certains esprits, il faut borner le travail à un point particulier, à une ville, à un événement, à un personnage, tout au plus à une génération d'hommes. J'appellerai cette méthode le spécialisme. Elle a ses mérites et son utilité; elle peut réunir

(3) Par exemple, les livres de Rollin à la veille de la Révolution.
(4) Selon Henri Berr, Fustel exagère cette différence.

sur chaque point des renseignements nombreux et sûrs. Mais est-ce bien là le tout de la science? Supposez cent spécialistes se partageant par lots le passé de la France; croyez-vous qu'à la fin ils auront fait l'histoire de la France?... Il leur manquera au moins le lien des faits : or ce lien est aussi une vérité historique. Je ne sais même pas si chacun d'eux aura bien rempli sa partie, car je ne suis pas bien sûr que l'on puisse connaître exactement une génération d'hommes si l'on ne connaît pas celle qui la précède, ni une institution si l'on n'a pas étudié l'institution dont elle dérive. Il y a... des dangers dans l'abus de la méthode comparative, et il y en a aussi dans l'abus du spécialisme. (*Rev. de synth. hist.*, II, 1901, 259-260) (5).

L'Histoire de Fustel de Coulanges n'est pas seulement une analyse, mais une application. Elle renferme la connaissance de nos Institutions. De leur germe à leur achèvement, celles-ci sont dérivées de nos conditions sociales. Ce qu'il y a d'admirable, dans une recherche si concrète, c'est cette grandeur de vue qui permet à Fustel d'éviter l'esprit de spécialité, et de réserver un intérêt humain d'immense valeur, rendu manifeste par un chef-d'œuvre de science et d'observation. Si bien que s'élevant au plus haut dans sa méditation, mais sans devenir abstrait, il a pu dire : « Notre nature éprouve le besoin de ne se soumettre jamais à d'autre empire qu'à celui d'une idée morale. »

Mémento. — *Revue Historique* (janvier-février 1931). Charles Picard : *Les luttes primitives d'Athènes et d'Eleusis.* (Essai de reconstitution topographique et historique de la guerre, seulement entrevue jusqu'ici, qui aboutit à la conquête par Athènes des « lieux-saints » d'Eleusis). — Jérôme Carcopino : *Encore le rescrit impérial sur les violations de sépulture.* (Voir notre Mémento du 15 octobre 1930). Etude contenant diverses curiosités relatives aux origines du christianisme). — Jules Isaac : *De la valeur des témoignages de guerre.* (A propos du livre de M. J. Norton Cru, « Témoins ». M. Cru a recueilli et mis en œuvre scientifiquement des témoignages d'acteurs de la Grande Guerre où lui-même a servi. « Il n'y a de réalité que dans le témoignage de ceux qui se battent ». L'ouvrage de M. J. Norton Cru donne à croire que, — en dehors de certaines conditions, que l'auteur a déterminées en

(5) Il faut traiter les sujets en spécialiste quant à l'érudition; et en historien quant à la manière de les comprendre, et de les *choisir*.

personne, sur le front, les « témoignages de guerre » sont presque toujours fantaisistes). — Bulletin historique : *Histoire de France*, 1900-1914, par Raymond Guyot. — Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

Revue des Etudes Historiques (janvier-mars 1931). Marquis de Baye : *Les cartes à jouer dans le carrelage du Moyen Age.* (Le « payé » ici étudié provient du Château des Pucelles, en Champagne. Curieux. On souhaiterait un de ces pavés pour le Musée de Cluni). — J. D'Auriac : *Les Etats de Bretagne à Saint-Brieuc en* 1602). (Transportés là par Henri IV, qui « voulait apprendre aux Bretons à regarder ailleurs », — du côté de Nantes, où le duc de Mercœur « s'était fait une espèce de capitale ». Détails locaux, pittoresques et semi-historiques sur cette session de 1602, « montrant la liberté dont jouissaient les Etats et la multiplicité de leurs travaux ». L'auteur conclut : « peut-être le royaume des Bourbons était-il plus habitable qu'on ne le croit généralement », d'après Michelet). — E. Lauvrière : *Une famille louisianaise au dix-huitième siècle.* (D'après le livre de A. Baillardel et A. Priault : « Le Chevalier de Pradel ». La bibliographie de ce colon français à la Louisiane, plus ou moins mêlée à l'histoire de notre colonie du XVIIIe siècle, n'est pas sans intérêt. Ecrite d'après la correspondance du chevalier de Pradel, elle nous conte les vicissitudes d'une famille de coloniaux. A lire avant ou après « Les Natchez »). — P. Doyon : *Un diplomate français sur la route de Constantinople en 1793.* (Il s'agit de Louis-Henri Descorches, Envoyé extraordinaire de la République près la Porte ottomane, avec mission de réorganiser nos colonies du Levant et de négocier avec le Sultan la nomination de Sémonville comme ambassadeur. Extraits de la correspondance de cet agent.) — Em. Déborde de Montrorin : *A propos de la Commémoration historique du Centenaire de* 1830. — Comptes-rendus. Bibliographie.

Revue des Etudes Napoléoniennes (janvier 1930). Henri Wergeland : *Napoléon*, 1827. (Communication de M. Gunnar Host). Planche hors-texte. (Henrik Wergeland, poète norvégien, peu connu en France, fut un Mickiewicz scandinave. La Revue publie, de lui, un superbe poème sur Napoléon). — Louis de Gobineau : *Mémoires*, 1812-1815, première partie. (La conspiration de Malet et les Polignac. La Congrégation. Quelques détails peu nouveaux sur Malet. On apprend, par les mêmes Mémoires, — malgré la typographie reproduisant le dispositif confus du ms., — que les Polignac conspiraient de leur côté pour renverser l'Empire. La Congrégation, l'Association royaliste et cléricale fameuse depuis, les comptait parmi ses membres. A suivre). — *Chronique Napoléonienne.*

— M. Dys : *Le Coin des « Amis de Napoléon ». Toujours Lui, Lui partout.* (« Le nom de Napoléon, dans notre vie de tous les jours. » Ephémérides pour le mois de Novembre 1930). — Edouard Driault : *Chronique Napoléonienne du temps présent.* (« Vers l'Egypte nouvelle : la pensée de Napoléon en Egypte. »)

Revue d'Histoire de la Guerre mondiale. (Janvier 1931). *La mort du Maréchal Joffre.* — B. E. Shatsky : *La question de la paix séparée avec la Turquie.* — Paul-Henri Michel : *L'Amérique espagnole et la guerre, II.* — Documents : *Les relations franco-allemandes en 1911.* — Bibliographie. Chronique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Ch. Serrus : *L'Esthétique transcendantale et la Science moderne*, Alcan, 1930. — M. Guéroult : *La philosophie transcendantale de Salomon Maïmon*, ibid., 1929. — J. Wahl : *Le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, Rieder, 1929. — G. Bianquis : *Nietzsche en France*, Alcan, 1929. — Mémento.

M. Ch. Serrus, dont l'ouvrage a été très justement couronné par l'Institut, fournit une critique serrée de l'**Esthétique Transcendantale** de Kant, au nom des conceptions de la science moderne. Ce livre atteste non seulement une connaissance approfondie du Kantisme, mais une intelligence pénétrante des notions actuelles sur le nombre, la géométrie, la mécanique; il témoigne même d'une vigoureuse pensée personnelle: celle-ci se manifeste par un effort vers une théorie nouvelle des concepts. Ce que conserve de Kant M. Serrus, c'est le rôle de l'intuition dans la connaissance et la position du problème de l'existence d'une science pure.

Par son travail méritoire sur **S. Maïmon,** comme par une autre thèse sur Fichte (*l'évolution et la structure de la Doctrine de la Science*, 1929), M. Guéroult s'est révélé l'un des plus sérieux connaisseurs de la pensée allemande parmi nous; il a droit à notre gratitude pour l'importance de son effort. L'ouvrage de Maïmon, paru en 1790, est symptomatique des diverses influences qui s'entrecroisaient en Allemagne dans les dernières années du XVIII[e] siècle : le kantisme se trouvait battu en brèche non seulement par la scolastique issue de Spinoza et de Leibnitz (Eberhard, Platner), mais par l'impression vivace conservée de D. Hume. Comme ce dernier, Maïmon estime qu'une contrainte subjective, telle

une association d'idées, suffit à fonder ces jugements universels et nécessaires pour l'explication desquels le criticisme avait construit la notion de synthèses *a priori*. A ses yeux, il y a cependant une philosophie transcendantale qui permet la détermination *a priori* des objets : pour la découvrir, Maïmon s'inspire de « la logique générale (1) ». Ce n'est pas ici le lieu de montrer comment. Bornons-nous à engager le lecteur à méditer les pages 141 à 146, où se trouve marqué avec sagacité le rapport de Fichte à Maïmon. Quelle joie aurait éprouvée V. Delbos à voir paraître sur ces difficiles sujets que dominait sa méditation, des livres comme ceux de M. Guéroult et celui dont nous allons traiter, de J. Wahl! Même en matière de germanisme, la *Gründlichkeit* n'est pas l'apanage exclusif de la science allemande.

Jean Wahl se montre fidèle disciple de Delbos — et pourquoi ne pas risquer aussi : de Proust? — par son habileté si souple à suivre tous les méandres d'une personnalité en devenir, parmi les nuances les plus fuyantes de ses jugements et de ses émotions. Une fine sensibilité, logique et esthétique à la fois, lui fait percevoir, à travers la documentation de l'historien, les évolutions de méthode, les variations d'attitude. Il s'agit ici de Hegel entre 1795 et 1800.

La « conscience malheureuse », c'est, dit Rosenkranz, l'âme mélancolique et brisée des romantiques; disons ce ferment d'inquiétude qui poussa Hegel à travers des systèmes antithétiques ou complémentaires jusqu'à la claire notion de sa logique. « C'est en partie la réflexion sur la pensée chrétienne, sur l'idée d'un Dieu fait homme, qui a mené Hegel à la conception de l'universel concret. Derrière le philosophe, nous découvrons le théologien, et derrière le rationaliste, le romantique » (Wahl, 9). Ainsi la méthode ne fit que résumer, codifier les expériences. Quelle clarté, quelle sûreté prendrait l'investigation métaphysique, si nous atteignions souvent ainsi la réalité de vie religieuse qui sous-tend les abstractions philosophiques! Beaucoup des insolubles apories théoriques paraîtraient sous un biais où elles se laisseraient comprendre et quelquefois résoudre. A peine quelqu'un peut-

(1) E. Bréhier, *Hist. de la Philosophie*, II, 2; *Le XVIIIe siècle*, p. 566.

il se flatter de connaître aussi à fond que J. Wahl ces Novalis, ces Hölderlin qui agirent sur la jeunesse de Hegel. Pour apprécier à leur valeur ses analyses, que l'on rapproche de son travail l'étude, estimable d'ailleurs, de cet Italien contemporain, qui en même temps et à part, se trouva traiter presque le même sujet.

Sans vouloir, certes, jouer le rôle de bénisseur, nous devons nous reconnaître « gâté » aujourd'hui. Nous ne dirons encore que du bien de l'opuscule de Mlle G. Bianquis; et il y a un rare plaisir à rendre de divers côtés des hommages. La Nietzsche Gesellschaft, qui s'y connaît, a octroyé sa plus haute récompense à **Nietzsche en France.** L'enquête, bien documentée, conduite avec tact, montre en somme que Nietzsche fut en marge de la France comme de sa propre patrie. C'est seulement en Extrême-Orient, dirons-nous, que son attitude par delà le bien et le mal est fréquente, pour ne pas dire banale : outre les Bouddhistes, les Taoïstes (dont on ne parle jamais à propos de Nietzsche, parce qu'on les ignore) la vivent assidûment. Chez nous, si l'on met à part les analystes historiens comme Andler, ou un disciple philosophe comme J. de Gaultier, l'influence de Nietzsche paraît avoir été superficielle, que l'on envisage Maurras, Gide, Mme de Noailles ou Valéry.

Mémento. — Nous avons signalé ici la haute valeur du livre de Koyré sur Boehme. On lira aussi avec grand profit sa petite thèse, *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle* (Champion, 1929), livre où tout est nouveau pour le lecteur français. — Sur la philosophie et le socialisme en Russie à l'autre extrémité du siècle, on devra lire trois lettres de Plekhanov à Bogdanov, sur *le Matérialisme militant* (les Revues, 1930).

P. MASSON-OURSEL.

SCIENCE SOCIALE

Comité Central des Allocations familiales : *Dixième anniversaire de la Fédération nationale des Caisses de compensation*, Paris, 31, rue Guyot. — Dr René Martial : *Traité de l'Immigration et de la greffe inter-raciale*, Larose, 11, rue Victor-Cousin, Paris. — Dr Daniel Pasmanik : *Qu'est-ce que le Judaïsme?* Lib. Lipschutz. — Léon de Poncins : *Les forces secrètes de la Révolution : franc-maçonnerie et judaïsme. Texte nouveau.* Editions Bossard. — *René de Kerallain*, Avocourt, Quimper. — Mémento.

Bien que la date en remonte à quelques mois, il n'est pas

trop tard pour signaler la brochure publiée par **le Comité central des Allocations familiales** à l'occasion de son dixième anniversaire. Depuis dix ans, les Caisses de compensation fondées par ce Comité en vue d'augmenter les salaires des pères de familles nombreuses ont distribué environ 6 milliards de francs à leurs bénéficiaires, et actuellement la somme répartie chaque année entre les familles de travailleurs par les patrons affiliés à ces Caisses s'élève à 1.650 millions de francs, intéressant 4.300.000 salariés. Or, ces Caisses de compensation ont une influence considérable sur la mortalité infantile de ces familles (inférieure de 32 % à celle du reste de la France), ainsi que sur leur natalité (supérieure de 48 %). Et ce résultat ne peut laisser aucun Français indifférent. Notre natalité très faible nous met en état d'infériorité regrettable vis-à-vis de nos voisins, non seulement au point de vue politique et militaire, mais encore au point de vue production économique et influence intellectuelle; à culture égale, un peuple de 40 millions d'habitants, comme le nôtre, ne fournira pas à ses écrivains le public de lecteurs et acheteurs de livres d'un peuple de 62 millions comme l'allemand, ou de 170 millions comme l'anglais et l'américain réunis. En dépit de sa superficie, presque double de la péninsule italienne ou de l'archipel britannique, notre pays a une population inférieure, avec une densité de 74 habitants au kilomètre carré contre 139 en Italie et 150 en Angleterre (133 en Allemagne). Il serait donc très à désirer, à tous les points de vue, que notre natalité augmentât, et les Caisses de compensation pourraient ici exercer une action décisive. D'après M. Georges Gromaire (*Grande Revue*, juin 1931), le nombre des naissances par 10.000 habitants, qui est de 174 dans les milieux étrangers à ces Caisses, s'élève chez elles à 370 (1925) et 389 (1927); ce sont des chiffres très supérieurs à ceux des pays européens les plus prolifiques (Allemagne 190, Italie 265, Espagne 284), et il est navrant que nos politiciens perdent leur temps en niaiseries sans voir l'intérêt que présenterait, pour le bien national, le développement de ces Caisses si utiles. Notre ministre du Travail, M. Landry, qui a grandement loué le Comité des Allocations familiales au banquet de son 10ᵉ an-

niversaire, le 19 février dernier, aurait ici un bien grand et salutaire rôle à jouer.

A cette insuffisante natalité, beaucoup de gens assignent comme remède l'immigration. La France, disent-ils, sait à merveille assimiler les éléments étrangers et il ne faut nullement s'effrayer que sur 40 millions d'habitants, nous ayons en ce moment 3 millions de non-Français. Ce problème très délicat est traité à fond par un maître en la matière, le docteur René Martial, dans son **Traité de l'Immigration et de la Greffe inter-raciale,** ouvrage très remarquable que l'auteur a été obligé de faire imprimer et même éditer en Belgique, ce qui ne fait pas l'éloge de nos éditeurs à nous (celui dont j'ai donné le nom dans le sommaire n'est que le dépositaire de l'ouvrage).

M. René Martial commence par distinguer l'immigration de l'invasion, de nature brutale, et de la colonisation, à caractère de domination et d'exploitation, en la liant à l'assimilation, qu'il appelle greffe inter-raciale. Et ce terme soulève déjà quelque objection. Dans la greffe, l'arbuste greffé ne sert que de support, d'élément nutritif, et c'est le greffon qui produit la fleur ou le fruit désiré; dans l'immigration, au contraire, c'est l'élément émetteur correspondant au greffon qui devrait perdre ses caractères pour prendre ceux de l'élément récepteur. Ceci d'ailleurs n'a qu'une importance de vocabulaire. Ce qui est important, c'est de savoir si cette greffe donnera les résultats que l'on désire.

Entre peuples de même race et de même religion, ces mots étant d'ailleurs pris dans un sens large, la greffe se fait sans difficulté. Quand un Allemand veut loyalement devenir Français, ou un Français devenir Allemand, la chose est facile, soit pour les individus, soit pour les groupes. Les Alsaciens sont d'excellents Français, comme les réfugiés de la Révocation sont d'excellents Allemands. L'assimilation est d'ailleurs plus ou moins aisée, suivant le caractère hospitalier du peuple récepteur. Le Français est si accueillant, si confiant, que les étrangers établis chez nous prennent très vite notre langue, nos usages, même notre mentalité. Les Anglais et Américains, au contraire, découragent parfois les

immigrants par leur exclusivisme peu bienveillant. Et les Allemands, avec leur brutalité arrogante, n'ont jamais pu se concilier ni les Danois, ni les Polonais, ni les Alsaciens-Lorrains.

La grande difficulté commence quand se trouvent en présence des éléments ethniques très différents (races blanche, jaune, rouge, noire) ou des éléments religieux très opposés (chrétiens, musulmans, juifs, bouddhistes, animistes, etc.). Certains disent que l'assimilation ne sera jamais complète dans ce cas, et chaque peuple a pu voir dans ses colonies qu'il ne suffisait pas d'avoir des indigènes parlant très bien la langue de la métropole pour se confier à eux sans réserves; peut-être même ce sont ces natifs instruits qui sont les ennemis les plus décidés et les plus dangereux du gouvernement de la colonie.

Mais ce sont là questions très délicates et qui obscurcissent trop souvent les préjugés de couleur ou de croyance. Pour les traiter congrûment, il faudrait le faire dans un esprit strictement scientifique, et qui ici pourra affirmer que celui qui se croit entièrement objectif n'est pas à son insu très subjectif? M. René Martial ne parle d'ailleurs pas de ces cas et son attention se porte surtout sur les cas d'immigration des peuples européens et américains entre eux. Ce n'est que par rapport à nos colonies, spécialement l'Indo-Chine, qu'il traite la question de l'immigration indienne, japonaise et surtout chinoise, encore n'en dit-il qu'un mot, car il compte consacrer à la greffe inter-raciale aux colonies deux volumes. C'est surtout sur les interpénétrations européennes, notamment sur l'immigration en France des Polonais et des Italiens, qu'il donne des détails très intéressants.

A plusieurs reprises, l'auteur regrette que nous n'ayons pas une politique de l'immigration. Il a raison. Et il serait tout à fait indiqué, pour en dessiner l'esquisse, car son livre, en dépit et peut-être à cause de la multiplicité des détails tous précieux, est un peu confus ou du moins ne laisse pas voir clairement l'idée d'ensemble. Il appartiendrait donc à M. René Martial de rédiger un avant-projet sur cette matière, où serait précisée la façon dont les pays doivent agir envers

leurs immigrants suivant leur plus ou moins de ressemblance et d'assimilabilité.

Le livre du docteur Daniel Pasmanik, **Qu'est-ce que le Judaïsme?** pourrait servir de contribution à cette question de l'assimilation. « La véritable assimilation du Juif, dit l'auteur (p. 71) ne commence que lorsqu'il cesse de répéter avec ses coreligionnaires : le peuple juif est un peuple élu. » Mais comment le juif renoncera-t-il à cette foi orgueilleuse dans sa destinée? Pour l'auteur, cette renonciation serait un suicide. « Il faut choisir, dit-il à ceux de sa race : la vie ou la mort. La mort, c'est l'assimilation consciente, systématique, voulue (p. 97). » Et de ceci on pourrait conclure que le juif ne veut pas s'assimiler; même le christianisme qui, ici, lui tend la perche en lui permettant de se considérer en effet comme le peuple élu, mais seulement jusqu'à la venue du Christ, ne verra pas cette perche acceptée par ceux qui veulent continuer à se regarder comme tels. Mais il faut s'empresser de noter que M. Daniel Pasmanik est sioniste, donc d'un nationalisme juif intransigeant; beaucoup de ses coreligionnaires vivant avec nous affirment qu'ils veulent être comme nous (et vouloir être assimilé, n'est-ce pas l'être?) et que le juif français n'est pas plus différent du Français moyen que le protestant français. Cette question d'assimilation mise à part, le petit livre de M. Daniel Pasmanik présente un très grand intérêt pour la différenciation du judaïsme d'avec l'hellénisme et d'avec le christianisme et pour la caractérisation de ce qu'on peut appeler la civilisation juive : avant tout, le monothéisme, subsidiairement la poursuite de la justice sociale et la recherche de l'hédonisme ou bien-être terrestre : croyance très faible à la vie future, ce qui est la grande différence d'avec le christianisme, et conception très tardive de l'idée de péché. L'auteur, comme je l'ai indiqué, est très nationaliste juif et veut rendre à son peuple son ancien habitat. « Depuis que les Juifs, dit-il, ont dû abandonner leur patrie historique, ils n'ont créé aucune valeur originale »; aussi espère-t-il que, par le sionisme, le flambeau d'Israël se rallumera. « Plus les Juifs, dit-il encore, s'enracinent dans d'autres milieux sociaux, plus ils s'éloignent de leurs traditions nationales. Le moment

décisif s'approche : ou les Juifs rétabliront leur vie nationale en Palestine et alors une rénovation de leur création si originale est possible, ou ils pousseront des racines profondes dans le sol d'autres pays et alors le judaïsme s'atrophiera lentement; la religion juive disparaîtra avec les dernières traces du nationalisme juif. » Ici, que M. Pasmanik se rassure! Voilà plus de 20 siècles (car la Diaspora est antérieure à la ruine du Temple, et c'est de leur plein gré que les Juifs ont abandonné leur pays) que les juifs ont poussé des racines profondes dans presque tous les pays, et cela n'empêche pas la religion juive d'être en pleine santé et sans que rien fasse prévoir sa disparition.

Puisque je viens de parler de race juive, j'en profite pour signaler, avec un retard dont je m'excuse, la seconde édition du livre de M. Léon de Poncins : **Les Forces secrètes de la Révolution : Franc-maçonnerie, Judaïsme.** Texte nouveau, dit la couverture. Le livre, comme on le devine, est écrit dans une note aussi réprobatrice que le précédent l'était dans une note glorificatrice, et pourtant tous deux se rencontrent sur le terrain sioniste, « peut-être la solution la plus équitable et la meilleure »; tous deux en effet, M. de Poncins comme M. Pasmanik, ne croient pas l'assimilation possible, et le premier cite en ce sens des passages très nets de l'*Israël* de Ludwig Lewinsohn, de New-York : « L'assimilation est impossible parce que le Juif ne peut pas, même s'il le désire, s'abandonner lui-même, pas plus qu'aucun peuple ne peut le faire ». J'aime à croire que la grande majorité de nos israélites français n'est pas d'un avis aussi farouche. Quant à la thèse principale de M. de Poncins, que ce sont les Juifs qui fomentent partout la révolution, il faudrait un gros volume pour la discuter : est-il exact, pour ne citer que ce détail, que Lénine soit demi-Juif? Et pour les remèdes proposés par l'auteur, l'abandon des « mortels » principes de 89 et le retour à la monarchie absolue, il est permis de les laisser chez le droguiste.

Le *Journal des Débats* a consacré le 19 juillet dernier un article substantiel à René de Kérallain, sociologue très remarquable, mort presque octogénaire à Quimper, sa ville

natale, et dont je voudrais dire également quelques mots. Sans l'avoir jamais vu, j'ai entretenu pendant plusieurs années avec lui une correspondance d'idées (nous avions été mis en rapports par Gabriel Tarde), car René de Kérallain écrivait très volontiers et très savoureusement. Sa correspondance sera prochainement publiée par sa veuve, Mme de Kérallain, qui a pris beaucoup de peine pour rechercher ses lettres chez leurs destinaires, et qui a d'ailleurs déjà donné une plaquette non mise dans le commerce, intitulée simplement **René de Kérallain,** laquelle contient, avec une étude de M. Paul de Borman, et un choix de fragments de lettres de ses correspondants échantillonnés comme témoignages, une bibliographie très complète de ses œuvres, dont le total atteint le chiffre facile à retenir de 333. René de Kérallain était aussi modeste que docte, et les volumes qu'il a consentis à publier ne sont que des traductions (surtout de sociologues anglais, Summer Maine, Alfred Lyall, Frédérick Pollock, etc.), mais ses articles personnels, éparpillés dans les revues (*Revue historique, Revue générale du droit, Revue des institutions, Réforme sociale, Intermédiaire des chercheurs et des curieux,* etc.) sont aussi nombreux que variés et érudits, et si on les réunissait en volumes, on obtiendrait une petite encyclopédie digne des meilleurs polygraphes. Des personnalités comme la sienne nous réconcilient avec la science économique et sociologique; c'est quand on lit les médiocrités dont certains auteurs, quelquefois d'ailleurs professeurs en Sorbonne et même membres de l'Institut, encombrent les devantures de libraires et farcissent les catalogues d'éditeurs, qu'on se prend d'une véritable admiration pour des écrivains silencieux et profonds comme René de Kérallain; de tels hommes vivant en province, fuyant le bruit, se contentant de quelques amis et mettant toute leur joie à comprendre et faire comprendre, font vraiment l'honneur de la pensée française. Nul ne continue mieux qu'eux la tradition de notre grand Montaigne.

MÉMENTO. — Gaston Bouthoul : *L'Invention*, Marcel Giard. Un de ces livres graves dont s'honore la « Bibliothèque sociologique internationale » dirigée par Gaston Richard, et dont on regrette

de ne pas pouvoir parler longuement. L'invention, tant technique que morale, est l'âme même de la civilisation; sans elle la société humaine tomberait au niveau des sociétés animales. Après le livre, très docte, très consciencieux, très complet de M. Bouthoul, on fera bien de relire les ouvrages moins méthodiques peut-être, mais splendidement originaux de Gabriel Tarde; nul n'a jeté de plus pénétrants regards sur cette force mystérieuse de l'Invention. — H. Gordon Selpidge : *L'Apologie du Commerce*, Payot. Encore un livre important qui constitue bel et bien une histoire du Commerce depuis l'antiquité jusqu'à nos jours en passant par le Moyen Age, la Renaissance. L'auteur, de nationalité américaine, a surtout étudié les grands commerçants anglais, surtout ceux qui ont présidé à la colonisation de l'Amérique, et de ce fait il présente pour nous l'intérêt le plus précieux, car c'est un point de l'histoire générale que nous connaissons assez mal. L'ouvrage est intitulé en anglais, non pas *the History*, mais *the Romance of Commerce*. Ce mot aurait pu être interprété : « La Poésie du Commerce », comme le montrent les dernières lignes du livre. Le commerce livre toujours une opulente moisson aux énergies bien dirigées qu'il entoure par surcroît d'une auréole épique. Les traducteurs ont préféré le traduire par « Apologie », et ils expliquent pourquoi dans une note du début qui ne m'a pas pleinement convaincu. Tout le livre est à lire, notamment le chapitre sur la Cie de la Baie d'Hudson. — Lucien Deslinières : *Le Socialisme reconstructeur. Le Chemin du Socialisme. Ni Réformes ni Révolution. La Colonisation nationale* (France-Edition, Cité Adrienne, Paris. Toujours une œuvre importante, au moins par la quantité. M. Deslinières, accablé par le grand âge, dépose la plume avec la satisfaction d'avoir développé en sept gros volumes son système de socialisme reconstructeur. C'est un mélange de choses très justes (l'auteur a parfaitement vu la sottise du marxisme et la folie du bolchevisme, ce sont ses propres expressions) et très fausses, car son socialisme rectifié aurait exactement les mêmes inconvénients que celui dont il s'est « délivré » (encore son expression). L'excellent homme se figure avoir découvert la vraie palingénésie sociale en proposant d'appliquer à la France et à l'univers les procédés de colonisation au Maroc. Comme si c'était la même chose! De plus et de son aveu la colonisation marocaine qu'il prône n'est possible qu'avec des subventions et des corvées gratuites qui facilitent par trop la besogne! Enfin, qui peut affirmer que son Domaine national, libre, réussira aussi bien que les domaines privés qui existent déjà! Tout cela, sans que l'auteur ait l'air de s'en douter, est du parasitisme comme tous les socialismes connus, d'ailleurs.

— Maurice Pouthière : *Le Nouvel esprit des affaires.* Nouvelle Librairie commerciale, 46, rue Lamartine. Ce livre fait partie d'une « Collection d'ouvrages contre le gaspillage industriel et commercial », et par conséquent sera infiniment précieux à tout le monde. Les livres de ce genre ne peuvent être que signalés malheureusement ; à les analyser d'un peu près, il faudrait les reproduire en entier. — Le nouveau livre de M. J. Wilbois, *La Logique du Chef d'entreprise,* Alcan, mériterait le même genre d'éloges. Il fait partie, lui aussi, d'une collection : « Les Vade-mecum du Chef d'entreprise », dirigée et presque uniquement rédigée par M. Wilbois et qui contient déjà cinq volumes. Le nom seul de l'auteur, directeur de l' « Ecole d'affaires » de la rue de Vaugirard, et d'autre part un des penseurs les plus personnels et des explicateurs les plus consciencieux de notre temps, atteste la valeur de cette collection que tout industriel et même tout sociologue devrait lire ; ce nouveau volume qui forme un traité complet de l'organisation du travail intellectuel (dans un milieu libre, bien entendu, pas dans un milieu de socialisme esclavagé) apprendra, d'abord, à connaître les principales fautes de logique, et ensuite à corriger les erreurs commises. Le dernier chapitre sur l'Invention devra être lu, même après le premier ouvrage signalé dans ce mémento.

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Augustin Bernard : *L'Algérie,* choix de textes précédés d'une étude, 1 vol. in-8°, 128 gravures et une carte, Paris, H. Laurens, 1931. — Jean Célérier : *Le Maroc,* 1 vol. in-18 de la Collection Armand Colin, Paris, A. Colin, 1931. — Robert Perret : *L'évolution morphologique du Faucigny,* 1 vol. in-8°, cartes, coupes et photographies, Paris, Pierre-Henry Barrère, 1931.

L'intérêt que nous portons à la France nord-africaine n'a pas été épuisé par la célébration du Centenaire. Il n'est pas épuisé par l'Exposition coloniale. Il ne saurait l'être. Avec le prodigieux développement de la nouvelle France méditerranéenne, nous avons tous les jours quelques motifs de plus de vouloir bien la connaître. Deux livres nouveaux seront fort utiles : l'*Algérie,* par Augustin Bernard, le *Maroc,* par Jean Célérier. Ce sont des travaux bien différents d'inspiration et de tendances. Le premier vise à retracer, au point de vue esthétique comme aux points de vue scientifique et pratique, tous les aspects de la vie algérienne. Le second se cantonne volontairement dans la géographie et dans l'éco-

nomie politique et sociale. Cette différence même porte la marque d'une époque. En Algérie, nous avons derrière nous cent ans de travaux et d'expériences, et par conséquent une situation bien dessinée et bien assise, avec toutes les complexités de civilisation qu'elle comporte. Au Maroc, nous ne faisons qu'arriver; malgré la hâte fébrile qui nous fait doubler les étapes, nous ne sommes qu'au stade de la prise de possession et du premier contact avec les populations. En Algérie, nous pouvons être artistes et poètes; au Maroc, nous ne sommes encore, par la force des choses, que conquérants et colonisateurs. Les deux volumes que j'ai sous les yeux rendent cette différence concrète et comme visible : le premier a le charme du tableau, le second n'a que l'attrait, plus sévère, de la monographie scientifique. Mais tous deux sont faits par des savants à qui rien n'est étranger des sujets qu'ils traitent : Augustin Bernard a longtemps séjourné en Algérie; Jean Célérier, professeur à l'Institut de Rabat, s'est depuis de longues années spécialisé dans les questions marocaines.

§

L'Algérie se compose d'une étude écrite par Augustin Bernard; cette étude est conçue en triptyque; elles donne successivement la géographie physique, l'histoire et la géographie humaine (*le pays, l'histoire, les habitants*). Vient ensuite une anthologie, également en triptyque, des plus belles pages écrites sur l'Algérie. Le choix de ces pages est très bien fait; beaucoup d'entre elles sont réellement de premier ordre. Les illustrations qui les accompagnent reproduisent souvent les tableaux des maîtres français, comme Delacroix et Fromentin, qui depuis cent ans ont été séduits par la vie et par le paysage algériens; là aussi, on ne pouvait mieux choisir; malheureusement, la couleur manque, et ces tableaux, en particulier ceux de Delacroix, valent avant tout par la couleur.

Il n'est pas facile de donner en peu de pages une idée des *pays* d'Algérie. Peu de terres sont aussi variées et fractionnées que celle-là. Il n'en est guère qui soient plus faites pour décourager les descripteurs en raccourci. Pays de mon-

tagnes, sans doute, mais aussi avec les steppes monotones des hauts plateaux, déroulés à l'infini, et les plaines marécageuses du Tell. Pays regardé comme sec, en général, — mais une bonne partie reçoit en hiver des torrents d'eau, et les montagnes sont coiffées de neige. Pays chaud, où l'infanterie de la conquête était écrasée sous le lourd équipement d'Europe, — mais ce sont le froid, la pluie et la boue qui conduisirent presque au désastre l'expédition de Constantine en 1836. C'est ici, plus qu'ailleurs, que pour serrer la vérité, s'impose la description méthodique par petites *régions*, telle que l'a conçue Augustin Bernard : régions juxtaposées, où les genres de vie indigènes, avec la colonisation d'Europe qui s'y ajoute, présentent parfois une variété presque aussi grande que la nature physique.

Pourtant, il y a dans la géographie humaine de l'Algérie un élément d'unité qui manque à la géographie physique. La masse dominante de l'humanité algérienne, c'est le peuple berbère, et ce fut toujours lui, depuis trois mille ans, malgré les révolutions politiques et religieuses qui ont changé la face de l'Afrique du Nord. Ce sont les descendants des Numides de Massinissa qui s'adaptent aujourd'hui à la civilisation française. Les Berbères se sont arabisés par la langue et par la religion, encore que leur islamisme soit loin d'être orthodoxe; mais ils sont toujours Berbères, et la part ethnique des nomades arabes, venus du VIIe au XIIe siècle en Algérie, est demeurée faible, peut-être plus faible que celle des colons européens depuis 1830; ceux-ci forment aujourd'hui le sixième de la population de l'Algérie. Ainsi, les Berbères se sont aisément adaptés à des civilisations successives, celles de Carthage, de Rome et de la Mecque; non moins aisément, ils ont oublié les deux premières quand la troisième s'est imposée à eux. C'est une explication, au moins partielle, de la facilité relative d'adaptation des Algériens modernes à la civilisation française, malgré le puissant agent d'isolement que constitue l'islam. Le Berbère d'Algérie apprend volontiers le français, comme ses ancêtres apprenaient le latin; profondément rural, il profitera des applications pratiques de l'agronomie française, comme ses ancêtres ont bénéficié des irrigations romaines. C'est un grand

motif d'espoir pour l'avenir de la nouvelle France du nord de l'Afrique. Augustin Bernard ne cache pas son optimisme. Cependant, cet espoir-là ne saurait aller sans quelques craintes. Si nous partions d'Algérie, les Berbères nous oublieraient aussi vite qu'ils ont oublié Carthage et Rome. Aussi devons-nous compter avant tout sur les colons européens d'origine française, et sur les naturalisés que nous assimilons très vite à notre langue, à notre esprit et à notre civilisation. C'est l'avis d'A. Bernard; c'est aussi le nôtre.

Un peuple jeune et fort a toujours ses intempérances et ses erreurs. Il y a aujourd'hui en Algérie une sorte de mystique du chemin de fer transsaharien; tous les livres algériens entonnent un couplet à ce sujet. Augustin Bernard ne s'est pas soustrait à ce rite. Il reconnaît, il est vrai, que l'utilité du transsaharien est contestable au point de vue économique; il est difficile qu'un esprit impartial et averti en juge autrement. Mais il croit que le chemin de fer s'imposera un jour au point de vue politique. Je ne saurais trop répéter que les liaisons transsahariennes, les liaisons politiques comme les autres, sont du domaine de l'auto et de l'avion. Certaines personnes s'obstinent à méconnaître cette vérité. Mais elle se fortifie de jour en jour : elle s'imposera à tous. Le chemin de fer transsaharien est inutile, onéreux, et surtout *suranné*.

§

Le Maroc décrit par Jean Célérier se trouve à la croisée de deux routes : l'une, celle de la vie traditionnelle, assoupie et d'apparence rudimentaire, qu'il a menée pendant tant de siècles; l'autre, celle de la vie fiévreuse et industrialisée, celle du « rendement » et de la « mise en valeur », sur laquelle, comme si nous n'avions pas à compter sur le temps, nous nous hâtons de l'orienter. Laquelle suivra-t-il? La seconde, sans nul doute, si rien n'interrompt la continuité de l'œuvre française. Mais ce ne sera pas sans jeter des regards de regret sur l'ancienne; peut-être, parfois, ce sera autre chose qu'un regret platonique. Le Maroc n'est pas un pays neuf. On ne saurait le comparer au Canada, à l'Argentine et à l'Australie. Au Maroc, nous ne bâtissons point sur une table

rase, mais sur un sol profondément creusé et encombré de substructions. Si nous savons nous en souvenir toujours, cela nous épargnera bien des mécomptes.

Les conditions naturelles au Maroc ressemblent à celles de l'Algérie, qu'il prolonge à l'ouest. Mais il est relativement plus facile de donner du Maroc une idée d'ensemble. Sur la terre marocaine, les contrastes se précisent et s'accusent. Les montagnes sont plus hautes : elles arrivent à 4.000 mètres, aux neiges permanentes. Les plaines sont plus vastes, soit dans la *Meseta* de l'ouest, soit dans les steppes de l'est. Le pays s'ouvre sur deux mers, la Méditerranée et l'Atlantique. Le climat et le paysage demeurent, dans l'ensemble, méditerranéens, mais les vents océaniques rafraîchissent l'atmosphère, et leur humidité se condense sur les pentes de l'Atlas. Le Maroc possède comparativement plus d'eaux de ruissellement que l'Algérie. Pourtant, il n'a pas assez d'eau pour ses habitants, pour ses cultures, pour ses industries. Ces terres de l'Afrique du Nord n'ont jamais assez d'eau.

Aussi la répartition, la canalisation et la distribution des eaux figurent-elles parmi les problèmes essentiels que le Protectorat marocain, suivant et développant les traditions indigènes, s'est attaché à résoudre, depuis les plaines de Fez jusqu'au Haouz de Marrakech. C'est cette nécessité physique et sociale qui fait vraiment du Maroc un pays de la Méditerranée; au Maroc, comme dans les autres pays méditerranéens, elle donne la clef de nombreux faits de géographie humaine. Ce fut un des principaux mérites de Jean Brunhes, et le plus grand peut-être, de bien mettre en lumière l'importance de l'aménagement des eaux sur les côtes de la Méditerranée. Partout cet aménagement domine la vie économique et sociale.

Sur les murs de Nyons, dans la Drôme, je lisais curieusement, il y a peu de jours, un avis du Comité de la *Grande Prairie* aux propriétaires des terres arrosées par un canal d'irrigation : prescriptions strictes pour l'ouverture des vannes, pour leur fermeture, pour l'alternance des opérations, menaces de sanctions en cas de manquement, tout y était... Et pourtant, on est là en pays d'eaux abondantes, à la base des montagnes calcaires de la Drôme, zone de résurgences

et de sources vauclusiennes... Rien de commun avec l'aspect altéré, steppien et presque désertique du tour d'horizon que j'ai vu autrefois au Maroc, du haut du massif du Zerhoun... Pourtant, l'aménagement des eaux s'impose dans la Drôme méditerranéenne, comme au Maroc.

Le Berbère du Maroc, comme celui de l'Algérie, est avant tout un sédentaire et un agriculteur. Certes, il y a des degrés dans sa fixation : l'élevage extensif impose aux agriculteurs des zones de parcours; la chose se fait aisément, du reste, dans ce pays si mal peuplé, grand comme la France, avec 5 millions d'habitants seulement dont le dixième dans les villes. — Encore une calamité de cette terre d'Afrique, une déconvenue qui nous a suivis partout, du Maroc à Madagascar. L'Afrique manque d'hommes. Il semble que quelle que soit la couleur de sa peau, l'homme ait peine à y vivre. En tout cas, il n'y fourmille nulle part, sauf dans un tout petit pays, l'Egypte.

Les Marocains ne sont vraiment nomades que là où la vie pastorale est la seule possible pour eux, dans les steppes du Maroc oriental et vers les lisières sahariennes.

L'œuvre poursuivie par nous au Maroc consiste à donner au pays les moyens de communication intérieure et extérieure qui lui manquaient, et à rénover son économie.

L'œuvre est déjà accomplie, et réussie sans réserve, au point de vue des moyens de communication : ports, routes et chemins de fer. Peu de pays récemment ouverts à la civilisation d'Europe peuvent s'enorgueillir d'une viabilité comparable à celle du Maroc, depuis le travail colossal du port de Casablanca jusqu'aux grandes lignes ferrées qui, de Fez à Marrakech, réunissent les capitales marocaines.

Rénover l'économie est beaucoup plus délicat. L'économie agricole indigène nous paraît rudimentaire. Mais, fondée sur l'expérience, elle n'est point méprisable. A vouloir une production intense à laquelle s'opposent à la fois le sol, le climat et les conditions générales du marché, on s'expose à de rudes mécomptes. Le Maroc, comme beaucoup de pays méditerranéens, paraît propre surtout aux cultures arbustives et arborescentes. Mais cela ne saurait aller bien loin, soit comme espace occupé, soit comme gens employés, soit

comme valeur de production et d'exportation. Quant à l'industrie, seule l'industrie extractive compte quelques belles réalisations, notamment pour les phosphates. Les industries de transformation souffriront du manque de main-d'œuvre.

Le chapitre consacré par Célérier aux *moyens financiers* employés par le Protectorat attirera spécialement l'attention. Sous une forme très modérée, c'est un vrai réquisitoire contre une administration financière qui multiplie les dettes et hypothèque l'avenir d'une manière irréfléchie. Il y a là, de la part d'un fonctionnaire du Protectorat, un acte de clairvoyance et de courage civique : deux qualités bien rares, surtout la seconde. L'auteur du *Maroc* rend ainsi un grand service à son pays d'adoption.

§

C'est une œuvre d'un caractère purement scientifique, mais aussi fort originale et attrayante, que la monographie de Robert Perret sur l'**Evolution morphologique du Faucigny** : par là il faut entendre tout le pays compris entre Genève, le bas Valais, Chamonix et Sallanches. Non seulement elle est illustrée d'admirables photographies, prises avec le talent particulier de l'auteur pour choisir et reproduire les paysages de montagne qui parlent à l'esprit autant qu'aux yeux; mais le livre entier lui-même n'est autre chose que le commentaire explicatif d'une carte qui jusqu'ici n'a jamais été tentée : une carte morphologique essayant de figurer, par des teintes et des signes appropriés, l'évolution des formes du paysage, replacés à leur rang dans leur cycle historique. La carte géologique décrit, mais elle n'interprète rien. La carte morphologique, appuyée sur le texte, décrit et interprète en même temps. L'entreprise serait difficile partout. Elle est particulièrement malaisée dans un pays de montagnes moyennes comme le Faucigny, où se sont donné carrière tant d'agents physiques simultanés ou successifs occupés à se contrecarrer ou à se détruire les uns les autres. Dans une telle région, tout se passe comme si nous avions affaire à un livre où la table des matières serait complète, tandis que de nombreux feuillets seraient arrachés ou défigurés. La reconstitution exige beaucoup d'ingéniosité; elle

exige aussi beaucoup de prudence. Robert Perret, qui en scrutant le détail des choses ne perd jamais de vue les grandes hypothèses où se plaît la science, reconnaît que plus on entre dans l'étude des phénomènes, plus leur complexité réelle apparaît et plus le domaine des grandes hypothèses se limite. Les actions glaciaires sont bien loin d'expliquer tous les détails de la morphologie; les érosions torrentielles se sont incrustées entre elles et ont imprimé leur trace sur le terrain. La géographie physique en montagne suit le processus décevant de la complexité croissante et du fourmillement accru des accidents difficiles ou impossibles à intégrer dans les lois. La structure logique de notre esprit aimerait suivre un processus contraire. Mais la mystérieuse nature nous contraint : il faut la suivre, sans impatience et sans révolte, pour surprendre à la longue quelques-uns de ses secrets. Quant à les connaître tous, il y faut renoncer.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

F. Coirault : *Recherches sur notre ancienne chanson populaire traditionnelle, Exposé IV*, 8°, Institut général psychologique (Mémoire n° 5). — Albert Udry : *Les Vieilles Chansons patoises de tous les Pays de France*, avec musique, 8°, Fasquelle. — Emile Barbillat et Laurian Touraine : *Chansons populaires dans le Bas-Berri*, avec musique, 4°, ill. d'artistes berrichons; Châteauroux, éditions du Gargaillou, et Paris, Eugène Rey, 4 volumes parus. — Victor Coridun : *Folklore Martiniquais; Le Carnaval de Saint-Pierre*, 8°, Fort-de-France, Imp. R. Illemay.

Avec patience, M. Patrice Coirault continue ses **Recherches sur la chanson populaire;** dans ce quatrième exposé, il pose le problème d'une définition de cette forme de chanson en remarquant d'abord que les chanteurs ruraux distinguent seulement entre « ancien », « vieux » et « nouveau », avec une préférence pour la romance. L'auteur passe en revue, avec citations complètes, les opinions de ses devanciers et constate que sous beaucoup de phrases il y a peu de précision. Toute cette partie critique, conduite avec une bonhomie doucement ironique, est à lire et à méditer. Bref, ne sont typiques de la chanson populaire aucun des caractères admis : 1° la tradition orale; 2° l'anonymat; 3° le milieu rural; 4° le caractère collectif ou impersonnel (que pour ma part je n'ai jamais admis). Mais l'auteur apporte-t-il une

définition nouvelle? Non; il dit qu'il la cherche, mais qu'il ne l'a « point encore trouvée ». Ce qui m'est une bien grande consolation; car il n'y a pas d'homme en France mieux documenté sur toutes nos chansons populaires que M. Coirault.

L'Appendice IV reprend un à un les mêmes arguments, mais sur une base plus large que, pour faire plaisir à l'auteur, je nommerai « sociologique ». Certes, comme il le dit, l'ennuyeux est que nos termes sont inconsistants. Traditionnel, oral, populaire surtout ont divers sens; vieux, ancien, nouveau, ne désignent que des rapports relatifs. Le fait étrange est que dans le deuxième paragraphe de cet appendice, M. Coirault n'ait pas franchement obliqué de la phraséologie sociologico-psychologique vers la biologie. La chanson populaire est, sinon un fait vivant, du moins l'expression d'êtres vivants; il y a donc des transformations continuelles nécessaires, comme dans un arbre. Qui en a l'habitude distingue d'un seul coup d'œil, à n'importe quel moment, un cerisier d'un pommier. Mais expliquer en quoi ils diffèrent... et pourquoi... C'est toute une affaire; c'est une accumulation d'expériences et d'observations. Il en est de même des divers types de chansons populaires. Il faut s'y connaître.

« Une anthologie de chansons populaires ne peut être bonne et justifiée que si elle est le résultat d'un choix raisonné, judicieux, qui ait été conditionné par une connaissance préablable du stock tout entier », dit M. Coirault dans son exposé IV. L'anthologie d'Albert Udry, de **Vieilles chansons patoises de tous les pays de France,** répond-elle à ces conditions? Pas du tout. Je n'ai jamais vu un choix plus mal fait et surtout plus faux. D'abord le breton, le flamand, le basque ne sont pas des patois, mais des langues. De plus, le français, qui seul représente la Moselle dans ce recueil, n'est pas un patois non plus. Le Haut-Rhin est représenté par une chanson en allemand classique, littéraire, mais non en dialecte alsacien. Quant à la Haute-Savoie, elle l'est par une chanson fabriquée, qui n'est même pas populaire et qui, de plus, est d'un patois inexistant autant que le normand des *Cloches de Corneville* ou le « savoyard » de Labiche. Et

ainsi de suite. Son classement par départements fait de tous ces patois ou pseudo-patois une salade effroyable. Et si j'ajoute qu'on ne voit pas, en dehors de cette fausse linguistique, sur quoi l'auteur s'est basé pour redonner telle chanson plutôt que telle autre, que ses transcriptions sont faites au petit bonheur, enfin qu'il n'a même pas daigné dire où il a pris ses textes et sa musique, on conclura avec moi que ce livre est précisément du type de ceux qui sont de mauvaise vulgarisation et font le plus grand tort aux chercheurs qui depuis une centaine d'années, patiemment et avec soin, ont tâché de reconstituer le trésor national de nos vraies chansons rurales. La collection s'intitule « musée de la chanson »; un musée n'est pas une boutique de bric-à-brac! Ce livre en est une..

Voici, par contraste, des chercheurs de province qui montrent comment il faut recueillir et publier.

Le recueil de **Chansons populaires du Bas-Berri,** d'Emile Barbillat et Laurian Touraine, dont quatre fascicules ont déjà paru, donne : 1° le meilleur texte; 2° la meilleure musique; 3° les variantes du texte et de la musique; 4° le nom du ou des conteurs; 5° l'indication du village. Il n'y a aucun truquage, aucun arrangement. Dans ces conditions, cette collection aura sa place à côté de celles de Damase Arbaud, Lambert, Trébucq, Servettaz, Pinck, etc., je veux dire : sur le bon rayon. Et comme MM. Barbillat et Touraine ont pour compatriote Bernard Naudin, l'illustration est d'un ton rural, vraiment populaire, parfait; les dessins des autres illustrateurs ne sont pas mal, mais un peu mièvres. Le tome Ier contient les rondes; le tome II les chansons d'amour; le tome III les chansons de bergères; le tome IV les chansons de soldats, et des chansons diverses, inclassables. Il n'y en a pas une dizaine qui soient spécifiquement *berrichonnes;* nous sommes du moins certains qu'on les chantait, parfois chante encore, dans les campagnes du Bas-Berri. Quand le recueil sera complet, il faudra faire le travail de comparaison; peut-être les auteurs le feront-ils eux-mêmes, ce que tous les folkloristes souhaitent fort.

Il y a, à la fin des volumes, une note qui surprend :

Toute copie tant manuscrite qu'autographiée ou imprimée de la musique, des textes ou des dessins, exposera son auteur à des poursuites, sans préjudice des dommages et intérêts.

Cette note se fonde sur une erreur de jugement. La chanson populaire, qui n'appartient même pas à qui la chante, puisque c'est un bien collectif, sans auteur connu pour le texte ni la musique, et de plus une transmission orale, *n'appartient pas* à celui qui la recueille et la publie, pas plus que ne lui appartiendrait un morceau de pré communal ou de montagne où il planterait sa tente ou construirait une cabane. Quand M. Benjamin Hérault, d'Argenton, a chanté aux auteurs *Vous qui n'avez pas d'amants,* il ne leur a pas cédé un droit qu'il ne pouvait avoir; en remontant, il y a des chances pour qu'elle lui soit arrivée, par étapes, à partir d'un imprimé du XVIIIe siècle. Même dans ces conditions, la chanson serait dans le domaine public et MM. Barbillat et Touraine ne peuvent rétablir un privilège aboli. Ceci est vrai aussi des contes de fées, des légendes, des motifs décoratifs populaires. Par définition, ce qui est populaire est à tout le monde. Mais, raison de plus, quand on est honnête et sérieux, pour citer avec soin l'auteur et l'ouvrage auquel, pour des raisons de science, de propagande ou de simple distraction, on emprunte un texte ou une mélodie, ou les deux. De là ma critique un peu sévère du livre de M. Udry. Si demain je dois faire un cours sur la chanson populaire, MM. Barbillat et Udry m'interdiront-ils de citer en entier, et de chanter à mes étudiants, ou au grand public, telle ou telle chanson de leur recueil? Si oui, pourquoi l'ont-ils publié? Cette idée de réserve d'une propriété inexistante n'était jamais venue à Bladé, Puymaigre, Tiersot, Servettaz, et tous autres collecteurs et éditeurs de chansons populaires. La phrase citée contredit même étrangement la préface, où les auteurs disent qu'ils « travaillent à faire connaître leur pays natal ». Que si enfin, comme c'est le cas pour la plupart des chansons du Bas-Berri ici publiées, un texte identique et une mélodie identique se retrouvent dans d'autres provinces, les auteurs étendront-ils à toute la France le droit qu'ils se sont ainsi attribué pour leur région limitée?

Par cette petite note, MM. Barbillat et Touraine définis-

sent selon leur bon plaisir une question de fait et de droit qui a été souvent discutée autrefois. La situation est la suivante : ni le texte, ni la mélodie (ou timbre) d'une chanson populaire ne sont propriété de qui que ce soit; seul l'accompagnement, ou l'harmonisation, appartient à un auteur individuel (Weckerlin, Tiersot, Canteloube, etc.). La note est sans valeur légale.

La collection de chansons martiniquaises de M. Victor Coridun est non seulement bienvenue, mais présente pour le folklore international une importance réelle. Son titre, **Le Carnaval de Saint-Pierre,** ne laisse pas soupçonner le contenu de cet album où l'on trouve 45 chansons créoles, recueillies par l'auteur, sans truquage aucun, avec la musique; elles sont divisées en chansons politiques (ou mieux chansons de circonstance), chansons satiriques lorsque les masques défilent, et chansons d'amour sur des rythmes de béguines et de mazurkas. Des commentaires, deux extraits d'ouvrages divers sur la Martinique et sa population situent ces chansons dans leur milieu social. Grâce aux dieux, M. Coridun n'a pas tenté de les harmoniser. Il a même pris soin de noter les petites triples ou quadruples croches qui correspondent à certaines constrictions de la gorge et caractérisent certains chants des Nègres. Une fois de plus, on constate combien notre système de notation est imbécile quand il s'agit de chansons je ne dis même pas exotiques, mais populaires. Nos paysans aussi ont souvent des quarts de ton adventices qui ne trouvent pas de place entre nos bémols et nos dièses. Pour noter des chansons kabyles, j'avais inventé un système de chiffres comprenant plus de trente tons nets. Ecoutez au phono des chants cambodgiens ou laotiens, vous comprendrez ce que je veux dire. Et il y en a de plus complexes encore. Il faut dire aussi que la voix des Nègres est cristalline; leurs cordes vocales sont probablement autrement faites et insérées que les nôtres. Dans la chanson populaire et exotique, un élément important, qui l'est plus que dans l'opéra et le chant « civilisé », est le timbre de la voix. Mais ni M. Coridun, ni d'autres, n'ont trouvé un moyen graphique de le représenter; seuls les meilleurs gramophones le conservent vraiment pur et net.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue de Paris : Jean-Louis Forain, critique et souvenirs de M. Pol Neveux. — *L'Archer* : le temps présent vu par Mme Lucie Delarue-Mardrus. — *Les Primaires* et *les Cahiers mensuels* d'accord pour prédire la guerre ou la révolution. — *Latinité* : un poème en prose de M. Alphonse Germain. — Mémento.

Jean-Louis Forain, rémois, son œuvre et l'homme même, forment l'objet d'une étude de M. Pol Neveux, rémois aussi, qui sera difficilement dépassée par les travaux qu'inpirera l'œuvre du grand artiste disparu. Il y a, dans l'essai publié par **La Revue de Paris** (15 août) cette intelligence du modèle, aiguisée par l'admiration et l'amitié, qui ressuscite à l'esprit du lecteur le vivant d'hier, le maintient en présence réelle auprès de l'héritage permanent que sa pensée et son art ont créé pour l'avenir.

« C'est un grand isolé ». M. Pol Neveux débute par cette affirmation, l'on dirait afin d'attaquer aussitôt la légende admise dans le public, d'un Forain tapageur et dispersé. Le vrai Forain, implanté à Paris dès ses onze ans, répéta toute sa vie : « Si je suis devenu un artiste, c'est aux statues de Reims que je le dois. » La découverte qu'il fit de Rembrandt, au Louvre, devait influer sur lui plus que l'enseignement de Gérôme — un vrai peintre cependant ! — à l'école des Beaux-Arts. Puis, c'est la rencontre de Carpeaux et celle de « Monsieur » Degas, dont M. Pol Neveux rapporte ce mot : « Ce petit Forain me tient encore par le pan de l'habit; mais, il ira loin s'il le lâche. » Voilà un correctif à ce mot du même, probablement apocryphe et beaucoup plus répandu : « Forain? Il vole de nos propres ailes. »

« Vingt albums, dix-neuf cent quatre-vingt-onze pièces, tel est le résultat du formidable labeur. Quel musée d'anatomies parlantes, quel amphithéâtre et quelle morgue ! » écrit M. Neveux des dessins du maître. Ils « vivent et vivront dans la mémoire de tous comme des proverbes », déclare-t-il des textes concis imprimés dessous l'image.

Sa radieuse jeunesse l'accompagne jusqu'à la mort...

J'ai tenté de résumer ici la carrière de Jean-Louis Forain : il n'en est pas de plus volontaire et de plus affranchie. Mûrie des clartés de notre terre, elle a toute la force, toute l'âpre saveur

de nos vins de coteaux : elle sent la grappe. Jamais génie ne fut plus national; Forain voit comme Maupassant et pense comme Rivarol. Si l'on veut le juger, il ne faut pas dissocier en lui le dessinateur, le peintre, le graveur, du moraliste, du satiriste et du partisan. Il occupera dans l'histoire une place éminente et bien à lui, intermédiaire entre la littérature et l'art. Il ne se compare pas : il est Forain.

M. Pol Neveux excelle à exprimer par de frappants raccourcis le rôle de Forain dans la société qui posait pour lui :

Par sa fugue, il faisait songer à quelque jeune Siegfried s'élançant dans la forêt des pourritures. Et j'aime à l'évoquer alors, avec sa barbe clairsemée et sa mèche barrant le front, arpentant la pièce, bousculant les bibelots, fouaillant de droite et de gauche, tandis qu'Huysmans, pelotonné dans son fauteuil, son chat noir sur les genoux, considérait avec une jubilation un peu inquiète le poulain qu'il avait lâché. C'est vers cette époque que Forain dessina au pastel le portait de son ami qui est aujourd'hui au Palais de Versailles, un portrait où, inconsciemment, il a prêté ses traits moraux à son modèle et où Huysmans ressemble à un jeune loup. Les soirées passées rue de Sèvres, dans cette fréquentation des littérateurs qu'il préféra, déterminèrent l'avenir de Forain.

Forain s'éloigne « de l'intimité d'Huysmans et de son entourage », sans motif « sérieux », assure M. Pol Neveux. Il raconte :

Deux ou trois ans s'écoulent durant lesquels on ne se voit plus. Après les douloureuses étapes que nul n'ignore, Huysmans s'est converti. De son côté, Forain, marié, est redevenu pratiquant. Et le voilà, un beau jour, assailli de scrupules et de remords. Lequel des deux a rompu le pacte? Serait-ce lui le responsable? Qu'importe! il n'hésite pas; le soir même, il prend le train pour Ligugé, où son grand ami vivait dans la retraite. Et le lendemain matin, à la messe première, quand Huymans s'agenouille à la sainte table, il s'aperçoit qu'un inconnu, qui prie le visage dans les mains, s'est prosterné à ses côtés. Le prêtre passe, distribue les hosties; les communiants se lèvent pour regagner leurs bancs, et Huysmans, stupéfait, reconnaît Forain. Etait-il besoin après cela de pauvres explications humaines?

Il y a deux ans, M. Neveux et Forain étant à Reims les hôtes d'excellents amis, avant le dîner, le peintre propose

à l'écrivain d'aller « revoir ensemble le paysage au delà de la ville ». Ici, le pathétique du récit parvient à la grandeur. Il a raison de la légende qui ferait de Forain un gouailleur sec et féroce — dominé par la joie de lancer un « mot » :

Les regards perdus sur l'immensité, Forain s'absorba, se recueillit. Mais d'une voix qui n'était pas sa voix : « J'ai bien fait de venir saluer ma plaine, me dit-il; et il me la désignait de son bras maigri. A mon âge sait-on jamais?... Comme elle est noble et pure, n'est-ce pas, la victorieuse? Je ne me doutais guère qu'un jour je lui devrais cette reconnaissance... Un dimanche, mon pauvre père m'a conduit en promenade aux « faux » de Verzy, vous savez, ces hêtres monstrueux qui semblent dessinés par Bresdin? Nous étions dans la carriole d'un paysan et nous nous sommes arrêtés ici au retour... »

De nouveau il se tut un instant et je sentis que l'émotion le gagnait de plus en plus. Les vignes à la fin de leur floraison répandaient autour de nous un parfum léger qu'avivait l'heure. Tout à coup, sans la moindre préparation et avec une volubilité surprenante, il se mit à m'énumérer pêle-mêle tous ceux, morts et vivants, qu'il avait aimés ici-bas, les vieux parents, si simples et si droits, sa chère femme, son Jean-Loup, qui serait un artiste, lui aussi, nos compagnons des soirées de la rue de Sèvres, Coppée, et puis Barrès et enfin des camarades à lui, disparus depuis longtemps et dont j'ignorais les noms. Tous, il semblait les appeler en cette soirée dolente pour les convier, les associer à l'enivrant spectacle, à l'hommage qu'il rendait à la terre natale. Je vis que ses yeux se mouillaient. Sans doute devina-t-il ma gêne devant cette expansion inattendue : « Ne faites pas attention, conclut-il, je suis un petit garçons de la rue des Moulins. » La scène n'avait pas duré cinq minutes.

Nous rejoignîmes Jean-Loup qui nous avait précédés sur la route et nous remontâmes en auto. Au sommet d'une côte, Notre-Dame nous apparut, ses tours rougies par le crépuscule couleur d'origan. Et Forain, de son timbre coutumier : « Vous me préviendrez quand on rendra au culte le transept et l'abside : ce jour-là je viendrai entendre la messe et après j'irai manger avec vous une salade au lard et boire du Bouzy rouge. » Et voilà « l'insensible » Forain!

§

« Un écrivain de présent et d'avenir : Aurel », est le titre

d'un ardent, juste et généreux article de Mme Lucie Delarue-Mardrus paru dans **L'Archer** (juillet-août). Le grand romancier de *l'Ex-Voto* y regrette les mœurs passées et y fouaille d'une cinglante cravache les procédés actuels :

Où régnèrent Molière et Racine, Alfred de Musset et Victor Hugo, Mmes de Lafayette, du Deffand, de Staël et George Sand, où les bureaux d'esprit puis les salons de Paris donnèrent son ton et sa tenue à toute la France... (garage remplaçant un temple) une société s'est formée, assez bien représentée par nos nobles Champs-Elysées devenus, de nuit, une foire de Neuilly permanente.

La vente et l'achat, le bluff et la réclame, la combine et les commanditaires se sont substitués en quelques années à tout ce qui faisait notre orgueil.

A quinze ans, la jeunesse, si elle se sent pousser des ailes, au lieu de faire les vers que nous écrivions adolescents, calcule déjà le tant pour cent que doit lui rapporter son génie, suppute son *rendement* de demain, mot sur lequel tous les esprits d'aujourd'hui s'hypnotisent sans prendre garde qu'il sent la vomissure.

Au théâtre, le public va, comme dans un miroir grossissant, regarder, avec un ricanement de joie, les grimaces de sa propre bassesse, quand il ne s'entasse pas dans les cinémas sonores (pardon, les *talkies*) pour entendre, entre deux morceaux de musique mécanique, un lot de photographies tonitruer des sentimentalités dont les concierges de nos enfances n'auraient pas voulu.

Dans les salons, assemblés de 6 heures à minuit autour de cocktails à saouler des cosaques, les jolies femmes du monde et les gigolos de la haute (qu'il est désormais impossible de faire asseoir puisque ces salons sont devenus des bars) se transmettent des jeux de mots qui ne sont même pas d'eux, rosseries passe-partout qui remplacent l'esprit français, ou bien dansent des gigues exotiques en essayant sans y parvenir d'imiter la grâce lubrique des nègres fétichistes, aux sons d'un orchestre à explosions qui défendrait, à ceux qui par hasard pourraient en avoir envie, toute conversation suivie.

Qu'on dise que j'exagère !

Et j'en passe...

La pauvre jeunesse, venue au monde au milieu de cette foire, croit que c'est là l'air respirable de la France. Ne sachant pas qu'il s'agit d'une éclipse presque totale, elle pense de bonne foi que c'est ça le soleil.

Mais les éclipses ne durent qu'un temps. L'ombre de cette lune

bizarre qui passe devant notre lumière disparaîtra comme elle est venue; du moins on veut le croire.

En attendant, armés de nos verres noirs, nous autres d'avant le phénomène, nous le regardons s'accomplir, confiants dans le retour de la clarté première.

La jeunesse, déjà, se cherche, ou peut-être se cherchera. Danser sur un volcan à peine éteint et prêt à se rallumer, c'est sans doute après tout, la seule chose à faire. Il vaut mieux mener grand bruit en croyant qu'on s'amuse que de hurler à la mort. Nid de guêpes guetté par les prochains gaz asphyxiants, la société s'en tire comme elle peut. Le phonographe, la T. S. F. et tout ce « corned beef » de la musique, accompagnement adéquat des plaisirs présents, valent mieux encore que le sifflet des obus et le tic-tac des mitrailleuses.

Voilà où nous en sommes.

Comment s'étonner, après l'attaque de paralysie qui nous a foudroyés et celle qui menace de suivre, si nos membres éprouvent le besoin de gigoter, même à la manière nègre, pendant qu'il en est temps encore. La vie est dure, la vie est chère. Chacun pour soi et Dieu pour personne.

§

Coïncidence.

Nous lisons, dans **Les Primaires** (août), revue d'extrême-gauche, ces lignes d'un éditorial :

Le Français moyen accepte tout. Il est volé, dupé, battu et content.

La classe ouvrière est déchirée. Ses membres se suspectent, s'insultent, s'empoignent sous les yeux des capitalistes plus que jamais étroitement unis. Elle ne voit pas que si elle réalisait l'unité sur le terrain syndical, les exploiteurs et les faux-camarades seraient les seuls à en souffrir.

Indifférence chez les uns, aveuglement chez les autres!

Cependant que les nations reprennent la course aux armements, que l'on creuse des tranchées en béton dans le nord-est, que l'on construit de nouveaux et formidables navires de guerre!

Dors, Français moyen, dors, mais le rêve que tu poursuis en toute béatitude, demain, sera terriblement troublé.

Et toi, prolétariat de chez nous, souffre encore, saigne encore! Tu feras le front unique contre tes frères d'en face; tu le feras dans une sape, dans un boyau... dans un cimetière! Et tu l'auras voulu!

A moins que, te ressaisissant, tu ne formes qu'un seul homme, qu'une seule force.

Alors, tu seras assez puissant pour chasser l'ordure aux noms propres qui grouille dans le monde politique, dans le monde financier, et qui, présentement, te conduit!

§

M. Robert Francis, directeur des **Cahiers mensuels,** organe catholique, souhaite à ses lecteurs (juillet) « de bonnes vacances ». A l'occasion de ce vœu de saison — hélas! de fort mauvaise saison, — il résume pour eux l'état du monde. Et celui-ci l'amène à conclure :

Il y a un moment où les soucis nationaux quittent le domaine professionnel pour s'inscrire dans les rues, sur les places publiques. Nous ne pratiquerons jamais ici la politique catholique « de l'autruche »; personne ne peut nous reprocher d'avertir nos lecteurs à l'occasion des vacances. C'est un service que nous leur rendons.

Qu'ils passent de bonnes vacances, pleines de soleil et de santé. Elles leurs paraîtront meilleures encore s'ils savent que ces vacances « 1931 » pourraient fort bien être les dernières avant qu'un cruel dilemme ne réveille les écrivains et les prélats endormis : la révolution ou la guerre.

§

Latinité (août) publie sous le titre « Poèmes » trois fort belles proses de M. Alphonse Germain dont les écrits publiés se sont raréfiés depuis quelques années et qui fut un des témoins et des acteurs les mieux agissants de celles où le symbolisme prenait ses grades dans la littérature et les arts plastiques.

On aimera cette page de M. Alphonse Germain :

A TRAVERS LA LANDE
(dans le Revermont)

Sous le ciel bas et gris d'ardoise d'une tombée de jour en une fin de février, la lande exhale une désolation de lieu maudit. Quels barbares viennent d'en souiller l'herbe? Les genévriers qui la gardent sont tristes jusqu'à la mort; ils s'abandonnent en vaincus épuisés, au vent qui courbe leurs cimiers.

Perdu dans ce désert, ne compte plus que sur toi-même, voyageur, te voilà comme un malheureux accablé par le destin : tout lui demeure fermé, et l'écho lui renvoie ses plaintes. Dans les plus riants parages, il se heurte à des murs d'airain; qu'est-ce alors dans la brousse?

Les calamités vont par troupe, et la force qui les lance sur l'homme n'entend rien, ne voit rien. Le cri d'un innocent n'a pas plus d'efficace que le rugissement d'un fauve hors de combat.

Soudain, entre les buissons hâves, j'ai découvert le vieux roi Lear. Son masque ravagé par les larmes proclamait un tel désespoir, ses yeux d'où l'intelligence avait fui trahissaient tant d'atroces douleurs qu'il me parut incarner l'Infortune. Il gémissait, et des glas s'étouffaient dans sa voix désormais sans puissance. Son manteau achevait de scander ses misères : certes, il était le roi de ceux dont la présence insulte aux joies du monde. Quels heureux ne l'auraient pas repoussé, ce grand meurtri?

J'allais à sa rencontre, quoique glacé d'émoi, quand le vent l'emporta comme une feuille morte. Et, tandis que, dans les entours, s'entrecroisaient sous les genévriers des chuchotements de traîtrise, j'entendis des sanglots dans les nues.

Mémento. — *Notre Temps* (16-23 août) : « Le Congrès de Rethel, 2 août 1931 ». Ce numéro, par « une exploration psychologique franco-allemande », renseignera quiconque est curieux de la « température » de la jeunesse cultivée, de part et d'autre du Rhin.

La Revue Universelle (15 août) : « Situation de l'Amérique », par M. Régis Michaud qui, clairement, la montre fort embarrassée.

Nouvel âge (août) : « Le pain quotidien », nouveau roman de M. Henry Poulaille. — « Jean Jaurès » par Georg Brandès. — Des poèmes de M. Norman Macleod, traduits par M. H. J. Salemson; d'autres : « L'image de Dieu » de M. Joé Currie, dans la version française de M. Raoul Leclercq. — Des « chansons populaires russes (avec musique) » recueillies par M. Lucien Jacques. — Un « radio dialogue : « Le poète et le monde », qui est l'œuvre de MM. Gottfried Benn et Johannès R. Becher.

La Revue hebdomadaire (15 août) : « Enfants de Palestine », par Mme Elissa Rhaïs. — « Les débuts de Barrès dans la vie politique », par M. Jean Dietz.

Le Revue mondiale (15 août) : M. Luc Valti : « Dame morale en chemise noire ».

Cahiers Léon Bloy (juillet-août) : « Souvenirs sur Léon Bloy », de M. Emmanuel Faure.

Le Divan (juillet-août) : « Volupté », par M. Azorin. — « Images jaunies », par M. Jean Lebrau.

Revue des Deux Mondes (15 août) : « V. Sardou », par M. G. Lenôtre. — « La Vérité sur la détresse allemande, par M. V. de Marée.

La Revue des Vivants (août) : « La Guerre des gaz » par M. P. Bourgoin. — « Orphée », poème de M. A. Guinle.

Marsyas (août) : « L'Ile », poème de Mme Antoinette Nusbarmè. — Un « Sainte-Beuve » très sévère, mais fort intelligent et vengeur des poètes maltraités par Joseph Delorme — dû à M. Denis Saurat.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHÉOLOGIE

Ladislas Gal : *L'Architecture religieuse en Hongrie du XIe au XIIIe siècle*, Leroux. — Georges Montorgueil : *Les Eaux et les Fontaines de Paris*, Payot.

M. Ladislas Gal, dans son volume **l'Architecture Religieuse en Hongrie du XIe au XIIIe siècle**, nous fait connaître les monuments élevés à partir de l'époque romaine qui, pour ce pays comme pour beaucoup d'autres de la vieille civilisation occidentale, a été le point de départ d'une ère nouvelle et d'une transformation complète de la vie sociale. De ce moment, en effet, datent les routes, canaux, fortifications qui sont signalés dans le pays. L'invasion des Huns, si connue, y apporta de graves perturbations. Vers 950, l'établissement du christianisme fut le point de départ d'une transformation heureuse. C'est de ce moment que datent l'organisation des évêchés, les constructions religieuses diverses dont certaines ont subsisté et dont on trouve mention dans l'ouvrage de M. Ladislas Gal. Le plan des églises, assez simple, s'apparentait d'abord à celui des basiliques italiennes des xe et xie siècles. Vers le xiie, une évolution s'accomplit : le vaisseau se fait plus court, les transepts s'élargissent et portent de grosses tours centrales, auxquelles s'accolent de plus petits clochers. Des premiers édifices élevés par saint Etienne, apôtre de la région, trois surtout sont étudiés par M. Ladislas Gal, ce sont les cathédrales de Pécs, de Székesfehervàr et d'Esztergom, sur lesquelles il apporte de remarquables indications. Vers le xiiie siècle se produit une très curieuse

influence de l'architecture française, alors dans tout son rayonnement. Ce fut surtout une influence cistercienne, dont on retrouve les traces dans divers édifices que le volume énumère. On sait que la conception du plan cistercien présente un transept très développé, dont le côté oriental est pourvu de chapelles carrées et encadre un chœur à chevet plat. L'architecture allemande eut également une importante influence sur les constructions hongroises, et le volume à ce propos donne des précisions intéressantes, notamment sur le groupe de Lébény, un des mieux conservés de la région et dont l'influence se retrouve en de nombreuses constructions postérieures. Pour l'art français, on peut mentionner encore plusieurs édifices auxquels travaillèrent les maîtres Jean de Saint-Dié et Villard de Honnecourt. A partir du XIIIe siècle d'ailleurs, se constitue en Hongrie un art national et qu'on peut en somme appeler composite. Nous renvoyons le lecteur au volume si bien informé de M. Ladislas Gal, en nous excusant d'en avoir écarté les noms de lieux trop rébarbatifs. On peut ajouter que cet ouvrage si abondant comporte une nombreuse illustration documentaire.

Un très intéressant volume encore est celui qu'apporte M. Georges Montorgueil sur **Les Eaux et les Fontaines de Paris,** et qui en forme une sorte de répertoire. L'aqueduc d'Arcueil, dont il parle d'abord et dont l'étage inférieur date de l'époque romaine, indique, avec ses trois kilomètres d'arches, l'importance, dès cette époque, de la ville qui allait devenir Paris. Au-dessus de l'aqueduc primitif, Marie de Médicis en fit construire un deuxième, et la période moderne un troisième qui amène dans Paris les eaux de la Vanne. C'est d'ailleurs un des plus beaux décors des environs de la capitale. L'alimentation en eau potable, de même que de nos jours, fut le souci constant des vieilles époques. Les monastères avaient commencé à drainer et à canaliser les différentes sources à portée et constitué ainsi la provision d'eau nécessaire. Quelques-uns des anciens « regards » des vieilles conduites d'eaux se se retrouvent encore dans le Paris actuel et aux environs, entre autres ceux : du 213 de la rue de Belleville, de la rue des Savies, le trou Morain, route de

Bagnolet, etc. Après une première fontaine indiquée comme se trouvant dans la léproserie Saint-Lazare, les plus anciennes de la ville remontent à Philippe-Auguste qui en dota les Halles; elles étaient situées place du Pilori, au carrefour des rues Montmartre et Montorgueil, et une troisième aux Saints-Innocents. Cette dernière, œuvre de Pierre Lescot et de Jean Goujon, est encore debout et constitue un des plus jolis édifices de Paris. D'autres fontaines par la suite furent établies, ainsi qu'on peut le voir en suivant le volume. Les puits tenaient également une part importante dans la fourniture de l'eau; ils étaient nombreux et avaient donné leurs noms à certaines rues : rue du Puits-Notre-Dame, rue du Puits l'Hermitte, rue du Puits de l'Orme, rue du Puits-qui-parle, etc. On peut encore voir celui de Cluny dans la cour du musée, qui a été copié de si nombreuses fois. Un chapitre encore est consacré à la Bièvre, délicieuse rivière dont l'industrie a fait un véritable dépotoir. Au Luxembourg, c'est la fontaine de Médicis, la plus intéressante de la série, tant par ses détails que par son aspect monumental et dont M. G. Montorgueil nous parle longuement; puis c'est le Marais où les fontaines sont restées nombreuses, le parc Monceau avec la naumachie, etc. Napoléon Ier, auquel on doit le canal de l'Ourcq, fit également beaucoup pour les fontaines de Paris. Au cours du siècle, d'autres créations sont à énumérer, dont la fontaine Molière, la fontaine Saint-Sulpice, les belles fontaines de la place de la Concorde qui dadent de Louis-Philippe. Le second Empire ne resta pas inactif et c'est à lui que l'on doit les apports de la Dhuys, de la Vanne, de l'Avre, de la Voulzie ainsi que les Buttes-Chaumont. De l'époque moderne datent enfin les fontaines de Carpeaux et de Dalou, l'aménagement des bois de Boulogne et de Vincennes, etc. On lui doit également la création de quelques puits artésiens. Le volume donne encore un pittoresque chapitre sur les anciens porteurs d'eau. L'intéressant travail que nous venons de parcourir sur les eaux et fontaines de Paris, sujet peu traité jusqu'alors, est en somme un volume à lire et à conserver dans sa bibliothèque. Sa valeur est augmentée encore par une très belle illustration.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

« Inscriptions néolithiques de Roumanie ». — Erratum.

« Inscriptions néolithiques de Roumanie ». — Sous ce titre, — qui ne laisse aucun doute sur leur attribution chronologique, — M. O. Tafrali, directeur du Musée archéologique et professeur à l'Université de Jassy, publie dans la *Revue Archéologique* (janvier-avril 1931) les différentes inscriptions alphabétiformes qui ont été mises au jour en Roumanie.

Tout d'abord il décrit deux inscriptions sur tessons de poterie, trouvés à Cosesti (Cochechti) :

Un de mes élèves, M. C. Ciohodariu, originaire de Cosesti, vint un jour m'informer que son beau-frère, M. Nantu, instituteur de ce village, avait trouvé un grand nombre de tessons anciens, ainsi que des silex, sur une petite colline nommée Fagaras. Il me remit pour les collections du Musée des antiquités de Jassy deux objets intéressants :

1° Un tesson (0 m.085 × 0 m. 035 × 0 m. 004 — 0 m. 01) portant une inscription (fig. 1).

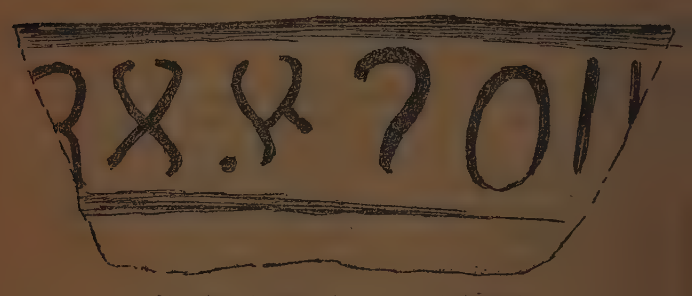


Fig. 1. — Première inscription de Cosesti.

2° Un silex travaillé en forme de lame de lance (0m 03×0m.022) (fig. 2).

J'ai reconnu sans difficulté, sur la première pièce, sept lettres, d'une hauteur de 0 m. 0150 — 0 m. 0175.

La pâte fine du tesson, d'une couleur noirâtre, porte les traces d'une cuisson imparfaite; on la croirait plutôt séchée au soleil.

L'inscription de Cosesti fait partie de la série de celles d'Alvao,

Glozel, Puyravel, Chez-Guerrier, Santander, Radasani (Folticeni)...

La station qui avait livré la pièce, avec l'inscription que nous venons d'étudier, méritait une visite et des recherches sur place.



FIG. 2. — Silex de Cosesti.

Je suis donc allé à Cosesti, le 18 janvier de cette année, accompagné de mes élèves Ciohodariu, Julien L. Neagu et Minodora Ignat, licenciés ès lettres.

Cosesti est un village dans le district de Vaslui, situé à 95 kilomètres au sud-ouest de Jassy et à environ 30 kilomètres à l'est de la grande rivié.re de Sereth. Le lieu dit Fagaras se trouve à l'extrémité d'une colline qui sépare deux torrents, Cosesti et Valéa Cânepei, qui se déversaient jadis dans un lac, aujourd'hui disparu, dont pourtant les vieillards du pays se souviennent encore. Ces deux petits cours d'eau sont maintenant des affluents de la rivière de Rahova.

L'instituteur de Cosesti, M. Nantu, qui avait trouvé le tesson à inscription décrit plus haut, a bien voulu me donner une déclaration, signée de lui, attestant les circonstances de la découverte. Accompagné de lui et de plusieurs paysans, je me suis rendu à l'endroit où cet objet avait été découvert, pour y pratiquer des fouilles...

Nous avons fait des fouilles sur plusieurs points de Fagaras et y avons découvert des foyers d'habitations et un grand nombre de tessons. Ceux-ci apparaissent sous la couche végétale, épaisse de 20-30 centimètres. La couche archéologique a une profondeur d'un mètre...

Nous avons mis au jour des os de bœuf d'une grande taille, des os et des cornes de cervidés : chevreuil et cerf. Les bois de cerf, très fossilisés, sont de très grandes dimensions.

La poterie est très variée et généralement bien cuite.

A côté de simples gobelets, il y a des vases à anses de grandes dimensions. Mais on a aussi découvert des tessons de vases séchés au soleil ou ayant subi une cuisson imparfaite. Ceux-ci sont d'une couleur noirâtre et relèvent d'une fabrication différente.

Certains vases sont décorés simplement et appartiennent à la céramique cordée. D'autres présentent une ornementation faite

avec les bouts des doigts. Cette particularité se rencontre aussi sur les vases néolithiques de Cucuteni, près de Jassy...



Fig. 3. — Inscription sur tesson provenant des fouilles de M. Tafrali à Cosesti.

Parmi les nombreux tessons rapportés des fouilles de Cosesti au Musée des antiquités de Jassy, deux surtout présentent un grand intérêt, car ils portent des inscriptions.

Sur le premier, contenant l'anse d'un vase rouge bien cuit, on relève plusieurs petites lettres, finement gravées (fig. 3).

La première, très caractéristique, se retrouve à Alvao, la deuxième à Glozel. La ligne horizontale est assez fréquente à Glozel. La quatrième lettre se rencontre aussi à Glozel et à Montespan-Ganties.

La cinquième lettre, en K retourné, se rencontre dans le sud de l'Espagne.

Les deux lignes parallèles obliques sont souvent employées à Glozel et à Montespan-Ganties.

Sur le deuxième tesson, en terre cuite noirâtre, similaire à celui qui porte la première inscription, on voit aussi quatre lettres peintes.

La première est malheureusement très mutilée. La seconde est un X. La troisième un Z, semblable aux signes de Glozel, d'Alvao, de Chez-Guerrier, de Seltsch. La quatrième est un O.

Sur une pendeloque taillée dans un morceau d'omoplate de mouton, perforé d'un trou pour le cordon, on relève aussi plusieurs lettres gravées très finement, des X, K, L, etc. Elles ne sont pas en ligne droite, mais éparpillées sur la surface de l'os.

M. Tafrali étudie ensuite et représente les photographies des *bas-reliefs avec inscriptions*, trouvés à Bunesti (fig. 4 et fig. 5).

M. van Gennep en avait déjà entretenu les lecteurs de la Chronique de Glozel (*Mercure*, 15 mars 1931) et avait publié la lettre que M. Gorovei lui avait adressée à leur sujet.

L'étude de M. Tafrali complète heureusement celle de M. van Gennep :

M. A. van Gennep se méprend, écrit M. Tafrali, lorsqu'il prétend que ces inscriptions « ont été faites après coup, sans rapport avec les êtres représentés ».

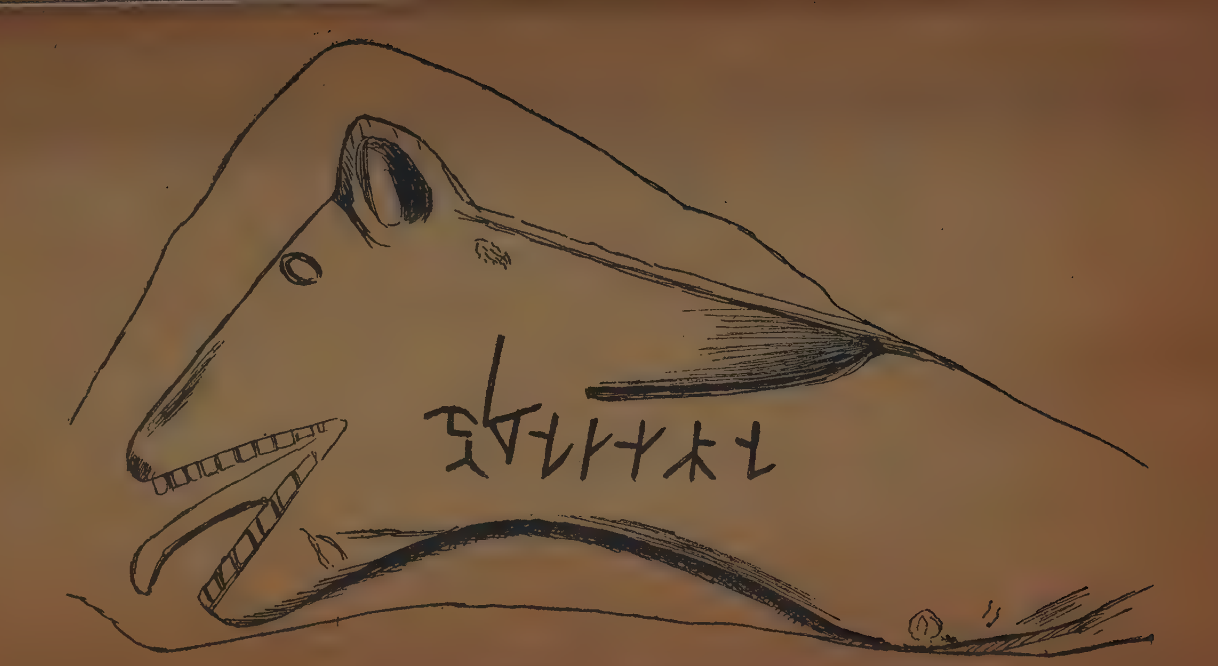


Fig. 4. — Tête de loup de Bunesti, avec son inscription sur le cou de l'animal.

Il est bien évident, en effet, que les raisons sur lesquelles M. van Gennep étayait son opinion ne sont pas valables. « Sur l'animal, écrivait-il, l'inscription est à l'envers. » Comment reconnaître le sens d'une écriture dont on ignore l'alphabet-type et la valeur des signes? Et serait-elle à l'envers que cela ne signifierait nullement qu'elle n'est pas contemporaine!



Fig. 5. — Inscription de Bunesti, placée au revers de la sculpture représentant une tête.

Quant à la deuxième raison (« pour l'homme, elle est verso »), on ne voit vraiment pas en quoi elle peut consister. Le « donc » qui suit ces deux arguments est absolument gratuit.

Par contre, la lettre de M. Gorovei fixe un point stratigraphique important : *les bas reliefs gisaient à 60 centimètres de profondeur, alors que la pièce de monnaie n'était qu'à*

20 *centimètres.* Quant à la hache de pierre, elle était bien avec les bas-reliefs sculptés.

M. Tafrali conclut :

La découverte dans trois localités différentes de la Moldavie, à Radaseni, près de Folticeni (hache déjà publiée (fig. 6) dont nous donnons ici une photographie, sur laquelle on voit clairement les lettres glozéliennes relevées par M. Morlet dans le *Mercure de France*), à Cosesti et à Bunesti, de lettres identiques à celles d'Alvao, de Glozel, de Puyravel, de Santander, est d'un intérêt extrême.

On est donc en présence d'une écriture fort curieuse qu'il n'est plus possible de nier par un simple sourire ou une accusation de faux. Il faut avoir le courage de regarder la vérité en face.

Le problème qui se pose maintenant est celui-ci : s'agit-il vraiment d'une écriture néolithique ou d'une écriture de date plus récente?

Pour Glozel, on a pensé au néolithique I, faisant transition entre le paléolithique supérieur et le néolithique ancien. On a parlé même d'une connexion de deux civilisations l'une à son déclin, l'autre à ses débuts. Pour Cosesti aussi, où l'on n'a pas trouvé non plus la moindre trace de métal, on peut affirmer qu'il s'agit d'une civilisation néolithique. Cependant la poterie de cette station étant fort semblable à celle de Cucuteni... j'estime qu'elle appartient au néolithique récent...

Quoi qu'il en soit, une chose est absolument certaine. Les objets de Bunesti, de même que les tessons de Cosesti et la hache de Radaseni, portent des lettres identiques à celles d'Alvao et surtout de Glozel.

Sont-ils de la même époque que Glozel? On ne saurait le dire. Néanmoins, on doit remarquer que cela est assez indifférent, car une écriture peut avoir une vie très longue. Elle peut avoir été inventée à une époque fort reculée et continuer à être employée longtemps après.

Il semble bien, en effet, que les écritures néolithiques de Glozel (1) et même d'Alvao étaient nées beaucoup plus tôt des signaires paléolithiques de l'Ouest. Les inscriptions alpha-

(1) Le stade glozélien comprend l'époque finale du Renne.



Fig. 6. — Hache de Radaceni (actuellement au musée de Folticeni), avec son inscription exacte.

bétiformes de Moldavie ne sont que la preuve irrécusable de leur marche vers l'Orient (2), à une époque postérieure.

Dr A. MORLET.

§

Erratum. — Dans la *Chronique de Glozel* du 1er septembre, il s'est glissé, dans l'article du docteur Morlet sur les Inscriptions paléolithiques, une erreur dans les numéros des figures, due précisément à la trop grande ressemblance de la « pointe de flèche à base bifurquée » de Combe-Cullier avec les sagaies à base fourchue de Glozel.

La fig. n° 10 représente une sagaie de Glozel, et la fig. n° 11 la pointe de flèche de Combe-Cullier.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

De l' « Escholier Limosin » à l'Académie Goncourt. — Chaque âge a ses ridicules. Ils ne sont pas vivaces heureusement. Il y en a pourtant de « remontants ». Mais, c'est l'exception. Le temps et le bon sens ont généralement tôt fait d'en avoir raison, aidés par le pastiche, auxiliaire plus puissant qu'on ne croit.

Rabelais, au début du chapitre VI du livre second de la *Vie de Gargantua et de Pantagruel*, a rapporté les propos tenus par « ung escholier tout joliet » à Pantagruel qui, à Orléans, « se pourmenoyt apres soupper avecques ses compaignons » :

— Mon amy, dont viens tu a ceste heure? L'escholier luy respondit. « De l'alme, inclyte, et celebre academie que l'on vocite Lutece. » Qu'est ce a dire, dist Pantagruel a ung de ses gens. C'est (respondit il) de Paris. Tu viens doncques de Paris? dist il. Et a quoy passez vous le temps, vous aultres messieurs estudiens au dict Paris? Respondit l'escholier : « Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule : nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe, nous despumons la verbocination latiale; et, comme verisimiles amorabonds captons la benevolence de l'omni-

(2) La marche vers l'Orient s'effectua également par voie de mer. Les caractères égéo-crétois, dont les analogies avec l'écriture glozélienne sont frappantes, mais qui datent d'une époque postérieure, en sont le témoignage certain.

juge, omniforme, et omnigene sexe feminin. Certaines diecules nous invisons les lupanares de Champ gaillard, de Matcon, de Cul de sac, de Bourbon, de Hueleu, et en ecstase venereicque inculcons nos veretres es penetissimes recesses des pudendes de ces meretricules : puis cauponizons es tabernes meritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Magdelaine, et de la Mulle, belles spatules vervecines perforaminees de petrosil. Et si, par forte fortune, il y a rarité ou penurie de pecune en nos marsupies, et soyent exhaustes de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes opignerees, prestolans les tabellaires a venir des penates et lares patrioticques. »

Cet escholier limosin qui « ne faict que escorcher le latin et cuide ainsi pindariser », était légion. Sans doute frais émoulu du collège Coqueret que dirigeait le limousin Jean Dorat, il ne faisait que suivre la mode. Comme toutes les autres, celle-ci changea. Sans avoir pour cela reconnu « qu'il nous convient parler selon le languaige usité... et... qu'il fault eviter les mots espaves, en pareille diligence que les patrons de navire evitent les rochiers de mer », les courtisans — qui n'avaint point étudié chez Dorat — pour faire la cour à la reine Catherine, au grec et au latin substituèrent l'italien.

Ils « italianisèrent », comme naguère on avait cuidé pindariser. C'était mieux à leur portée et plus agaçant encore : nouveau ridicule joint aux mauvaises manières des divers Sardini, amenés par la Florentine, qui, manieurs et prêteurs d'argent, faisaient au Louvre figure de seigneurs :

> Qui modo Sardinii jam nunc sunt grandia cete;
> Sic alit italicos Gallia pisciculos.

Les armes de ce Sardini étaient d'ailleurs parlantes : d'azur à trois sardines d'argent. Encore, après son mariage avec Isabelle de Limeuil, laissé pour compte « du duc d'Aumale, de Claude la Châtre, de Gersay, de Ronsard, de Brantôme, de Robertet, sieur de Fresnes, son amant de cœur, avant de réussir la conquête de Condé », était-ce bien à des sardines que pouvait prétendre le fils de l'ancien gonfalonier de la république de Lucques ?

Témoignant de ce goût pour la « chose italienne », dû également aux campagnes dans le Milanais, avait paru, en

1548 « A Paris, pour Gilles Corrozet », la *Grammaire italienne, composée en françoys* par Pierre de Mesmes.

Mais, la plupart n'avaient cure de règles, bonnes tout au plus à réjouir les régents et les pédants. Les courtisans se contentaient d'un exécrable baragouin dont les vocables, mi-français, mi-italiens, rappelaient un peu les produits de la carpe et du lapin. Ainsi italianisait-on, comme plus tard, suivant « le milieu » et l'époque, on parla « javanais » ou « louchebem ».

Les humanistes, on le peut croire, étaient loin de partager cet engouement. Guillaume Budé le déplore : *Gallia transalpinarum insa rerum plus quam et par et utile cupida.* Le *Traité de la Concorde des deux langages,* de Jean Lemaire de Belges, prêche, il est vrai, la conciliation, autant qu'il le peut, constatant que le français et le florentin « sont dérivés et descendus d'un même tronc et racine, c'est à savoir de la langue Latine, mère de toute éloquence, tout ainsi comme les ruisseaux procèdent de la fontaine...».

Aux temps modernes, conclut-il, plusieurs nobles hommes de France fréquentant les Itales se délectent et exercitent audit langage Toscan à cause de sa magnificente élégance et douceur : et, d'autre part, les bons esprits Italiques prisent et honorent la langue Françoise et s'y déduisent mieux qu'en la leur propre, à cause de la résonance de sa gentillesse et courtoisie humaine.

Sans doute, mais, en dépit de son admiration pour le parler toscan, Jean Lemaire, parent et disciple de Jean Molinet, comme lui indiciaire de la maison de Bourgogne et chanoine prébendé de la Salle-le-Comte, ne sacrifiant pas au mauvais goût général, demeure purement et bellement français. L'antiquité le séduit et non l'Italie. Déjà, inventeur de rythmes, il annonce Ronsard qui lui empruntera le mot « ode ». A Lyon, sur la colline de Fourvières, vouée par la suite à d'autres dévotions, il rénove le culte de Vénus et lui érige le temple de ses décasyllabes :

Chacun de vous alors s'accusera
De ses beaux jours perdus et oubliez,
Et ses genoux de pleurs arrosera,
En requerant, à deux genoux pliez,

Mercy aux Dieux, et Venus la deesse,
Par qui tous biens nous sont multipliez!

Joachim du Bellay, Jodelle, Ronsard, Peletier du Mans, voire Barthélemy Aneau, dans son *Quintil horatian, sur la défense et illlustration de la langue française* (Lyon, 1551), se montrèrent moins indulgents pour cette «singerie de la singerie italienne». Puis vint le grand humaniste Henri Estienne qui, avec moins de ménagements, dit leur fait aux imitateurs des parlers toscan et florentin :

Encores que, déclarait-il, en 1565, dans son *Traité de la Conformité du langage françois avec le grec,* faisons-nous souvent bien pis, quand nous laissons, sans sçavoir pourquoy, les mots qui sont de nostre creu, et que nous avons en main, pour nous servir de ceux que nous avons ramassez d'ailleurs. Je m'en rapporte à *manquer* et à son fils *manquement,* à *baster* et à sa fille *bastance,* et à ces autres beaux mots, *à l'improviste, la première volte, grosse intrade, un grand escorne.* Car qui nous meut à dire *manquer* et *manquement,* plustost que *defaillir* et *defaut? Taster* et *bastance,* plustost que *suffire* et *suffisance?* Pourquoi trouvons-nous plus beau *à l'improviste,* que *au despourveu? la première volte* que *la première fois? grosse intrade* que *gros revenu?* Qui fait que nous prenons plus de plaisir à dire : *il a receu un grand escorne,* qu'à dire, *il a receu une grande honte* ou *diffame* ou *ignominie* ou *vitupere* ou *opprobre?*

Treize ans plus tard, en 1578, Henri Estienne forçait la note et portait aux italianismes un coup droit avec ses *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianizé, et autrement desguizé entre les courtisans de ce temps : De plusieurs nouveautez qui ont acompagné ceste nouveauté de langage : De Quelques Courtisanismes modernes, et de quelques singularitez courtisanesques.* S. l. n. d. [Genève, 1778, in-8].

L'ouvrage, tronqué par la censure de Genève, a eu deux rééditions en 1579 et en 1583, sous la rubrique d'Anvers. P. Ristelhuber en a donné, en 1883, chez Liseux, une excellente réimpression, tirée à petit nombre et aujourd'hui recherchée, où il a reproduit dans son intégrité le texte devenu introuvable de l'édition originale.

En scène, deux personnages : « Jan Franchet, dit Philosone, gentilhomme courtisanopolitois », épris d'élégances et

de tournures italiennes, et Celtophile, Français de France, demeuré fidèle à sa langue et à son génie.

Au verso du titre, ce huitain et ce quatrain :

LE LIVRE AU LECTEUR

De moy, lecteur, ne fay pas iugement,
Par le milieu, fin ou commancement.
Ie t'apprendray (si tu as patience)
Du bon François et faux la difference.
Mais en parlant d'un tas de mots nouveaux,
Il m'a falu parler de ces cerveaux,
Ausquels en tout la nouveauté est belle,
Tant qu'il nous font une France nouvelle.

CELTOPHILE AU LECTEUR

Maint courtisan use de mots nouveaux,
Qu'il n'entend point, et si les trouve beaux,
Luy bigarré bigarre son langage.
Mais pardonnons au perroquet en cage.

Dans un Avertissement adressé « aux lecteurs tutti quanti », Philosone leur sert cet échantillon de son jargon :

Messieurs, il n'y a pas long temps qu'ayant quelque martel in teste (ce qui m'advient souvent pendant que je fay ma stanse en la cour), et à cause de ce estant sorti apres le past pour aller un peu spaceger, ie trouvay par la strade un mien ami, nommé Celtophile. Or voyant qu'il se monstret estre tout sbigotit de mon langage (qui est toutesfois le langage courtisanesque, dont usent aujourdhuy les gentilshommes Francés, qui ont quelque garbe, et aussi desirent ne parler point sgarbatement) ie me mis à ragionner avec luy touchant iceluy, en le soustenant le mieux qu'il m'estet possible. Et voyant que nonobstant tout ce que ie luy pouves alleguer, ce langage italianizé luy semblet fort strane, voire avoir de la gofferie et balorderie, ie pris beaucoup de fatigue pour luy caver cela de la fantasie. Mais (pour vous dire la verité) ie ne trouves point de raisons bastantes pour ce faire : et au contraire tant plus ie m'efforces de luy lever ceste opinion par mes ragionemens, tant plus luy se burlet de moy, se sentant bien asseuré de son baston, ainsi qu'il monstret...

Je n'aurai point la cruauté de poursuivre. C'est de l'« escholier limosin » ayant passé par l'Italie, revu semble-t-il par MM. Paul Reboux et Charles Muller, en vue d'une nou-

velle édition des *Portraits du prochain siècle,* vainement attendue depuis 1894.

Celtophile a beau jeu pour répondre au gentilhomme courtisanopolitois. Il ne lui ménage pas les critiques, lesquelles, si sensées qu'elles soient, ne sont pas sans éclabousser parfois les inspirateurs de ses « romipetteries ». Moins indulgent que Jean Lemaire, Henri Estienne juge seulement admissibles les vocables italianizés n'ayant pas d'équivalent en français.

Celtophile. — Vous presupposez que je ferois scrupule d'user de ces mots itilianiscz, Charlatan et Bouffon, et si ainsi estoit, je serois bien empesché à vous respondre : mais je ne suis pas si scrupuleux : au contraire, je di qu'il y a certains cas esquels il est permis d'italianizer : sçavoir est quand on parle de choses qui ne se voyent qu'en Italie : ou pour le moins ont leur origine de là, et mesmes y sont plus frequentes, ou plus celebres, et y ont la vogue plus qu'en aucun autre pays : soit pour quelque perfection plus grande, ou autrement. Or specialement quant à ceux qu'ils nomment *charlatans,* il ne se faut esbahir si nous ne pourrions trouver en France un mot François signifiant de telles gens : veu que le mestier duquel ils se meslent est tel, qu'à grand'peine le pourroit-on descrire à un François, si non en les contrefaisant.

Le mot italianizé « assacinateur » trouve une excuse identique, « veu que le mestier d'assaciner avoit esté esercé en ce pays la long temps auparavant qu'on sceust en France que c'estoit ». Il en est de même de « poltronnerie » et de « forfanterie ». Mais il serait de mauvais goût d'insister. Puis, les deux volumes d'Estienne ont le tort d'être un peu longs. Je m'en voudrais d'encourir pareil reproche.

D'ailleurs, « escholier limosin » ou « langage françois italianizé », il ne faut pas se montrer trop sévère. Ce sont là des maladies parasitaires, prêtant à rire, plus qu'elles ne font souffrir. Depuis, nous eûmes les Précieuses, la fausse tragédie, le simili XVIII[e], le style troubadour, le bric-à-brac romantique, la folie symboliste, sans oublier les surréalistes. La langue française ne s'en porte pas plus mal, que je sache. La prose d'Anatole France nous consolera longtemps des divagations apocalyptiques d'Isidore Ducasse, dit le comte de Lautréamont. Pas plus que la « singerie italiane », la littérature de Maldoror ne tire à conséquence. Un contemporain d'Henri Estienne, Albert Mathieu, sieur des Moystardières,

s'en était pris, lui, aux langues anciennes, estimant non sans raison, dans son *Devis de la langue française, fort exquis, et singulier* (1572), que « le bigarrement et la contrariété des choses engendrent laydure... L'escriture semble layde et desnouée : quant elle consiste de mots purs François en partie, et de mots purs Grecs, Latins, ou d'autres estrangers en partie... ».

Après l'Académie de Bellesme, imaginée par le marquis de Chennevières-Pointel, à laquelle l'Académie Goncourt doit vraisemblablement son origine, l'*écriture,* la fameuse *écriture,* empruntée au sieur des Moystardières, si ce n'est à Ronsard : c'est à désespérer de trouver du nouveau.

PIERRE DUFAY.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Georges Migot : *Jean-Philippe Rameau,* Delagrave. — Paul-Marie Masson : *L'opéra de Rameau,* Laurens.

C'est avec une joie sans mélange que je salue la venue de deux ouvrages sur l'un des plus purs de nos génies nationaux, sur un Maître dont l'influence fut profonde sur les destinées de toute la musique européenne. A examiner le cas Rameau sous un angle et avec un tour d'esprit différents, les auteurs de ces deux livres sont gagnés par la même fièvre d'enthousiasme et la même passion admirative; cela ne prouve-t-il pas que l'œuvre de Rameau a conservé intacte sa puissance émotive et que l'analyse critique ne décèle pas la moindre lézarde dans l'édifice, considéré tant dans sa structure technique que dans son esthétique?

Ecoutons ce que nous dit M. Migot dans une préface, à l'allure de manifeste :

> Il est indispensable, pour la gloire de la musique, de remettre à sa place le musicien français dont l'œuvre égale en proportions, si elle ne surpasse, celle d'un Bach, d'un Mozart, d'un Wagner, en attendant des « Cycles Rameau » qui prouveront le génie novateur et rénovateur dont l'action fut européenne.

Il est peut-être risqué d'écrire, si l'on s'en tient aux « proportions », que l'œuvre de Rameau surpasse l'œuvre de Bach et de Wagner, mais il est certain que pour ce qui est du génie inventif et ordonné, de la puissance expressive, *surpasse* est

exact, chronologiquement et esthétiquement. En tout cas, « égale » est indiscutable, et cela ne nous suffit-il pas?

Trois génies ont apporté à toute la musique écrite jusqu'à ce jour et depuis Rameau les éléments harmoniques dont elle a vécu : Rameau (bien entendu), Debussy et Chopin : deux Français et un demi-Français. Donc, le génie français en musique a droit de cité. Alors :

Pourquoi faut-il qu'un immense panneau de publicité, recouvert des noms de musiciens de tous pays et de toute grandeur, nous cache, depuis près d'un siècle et demi, la vue d'ensemble d'un des sites sonores les plus incontestablement magnifiques?

A part une élite musicale restreinte, on ne réalise plus exactement toute la grandeur impérissable de Rameau. L'enseignement ne lui accorde dans les programmes qu'une place infime, avec deux ou trois pièces de chambre et deux ou trois airs d'opéra, alors qu'on y étudie par le menu les apports musicaux de Bach ou de Beethoven, ou de tel musicien de génie allemand. Nous en sommes responsables et il est tout naturel que les pays qui savent honorer *activement* leurs musiciens, par tous les genres de manifestations nécessaires à la complète connaissance de ceux-ci, obtiennent les premières places sur les « marchés sonores » du monde musical.

Honorer activement un musicien nécessite l'audition répétée de ses œuvres et préalablement la publication complète d'icelles. Pour cette réalisation en partie double, M. Migot fait confiance à M. Jacques Rouché en même temps qu'à la Maison Durand; confiance justifiée.

Mais la publicité, étant un fait acquis, ne peut être supprimée. L'élite l'acceptera donc, mais à la condition de pouvoir lui imposer sa volonté. Ce sera d'ailleurs un bien pour la publicité elle-même, qui ne verra plus l'œuvre qu'elle vante « claquer » avant l'expiration du contrat publicitaire qui l'a lancée.

C'est pour cette élite que nous avons accepté d'écrire *Rameau et le génie français dans la Musique.*

Pour nous, nous avons voulu vivre avec Rameau en lisant ses œuvres et ses écrits, comme si nous étions près de lui, échangeant des idées générales sur la musique, et cherchant, *par réciprocité,* les raisons de nos intuitions, et tentant par des répétitions voulues de corriger certaines opinions fausses dont il est difficile de se libérer.

En lisant ces pages, que le lecteur n'oublie pas de les considérer sous ce jour.

(— Croyez, mon cher Migot, qu'il est difficile d'oublier, car le reproche que l'on peut vous adresser est de nous faire trébucher sur votre personnalité à chaque instant. Je crois que tout y est, vos idées, vos espoirs et presque le catalogue de vos œuvres. De nous prévenir ne vous excuse pas tout à fait. Vous m'avez assuré que la forme dialogue *Rameau-Migot* correspondait très exactement au désir manifeste de votre éditeur, je n'en doute pas, mais c'est ôter beaucoup de force à votre livre que d'avoir mis un tel empressement à satisfaire ce désir.)

Quoi qu'il en soit, au demeurant, des apports personnels de l'auteur et peut-être, pour cela même qu'elle n'est pas absolument désintéressée, l'éloquence de M. Migot n'en est que plus sincère et par conséquent éloquente; elle sert de toutes ses forces le sujet.

Comme M. Migot sait qu'on lui opposera Bach :

Il est intéressant de consigner ici que son contemporain Bach, antiramiste *extérieurement*, avait lu ce Traité (le Traité d'Harmonie de Rameau) et en enseignait à ses élèves la théorie de la Basse fondamentale.

Aussi le cas Lully-Rameau, autre point de friction :

Tout ce que nous avons déjà dit suffit à indiquer que Lully n'est pour rien dans Rameau. Certaines petites identités imposées à deux artistes par une certaine contemporaineté ne font pas qu'un de ces deux hommes est l'héritier de l'autre.

Et maintenant ceci, qui résume tout ce que les musiciens pensent de l'Harmonie de Rameau et qu'il n'est pas inutile de répéter :

L'harmonie de Rameau atteint à cette clarté, à cette grandeur, à ce définitif, parce qu'il sait que toute harmonie est de la mélodie en puissance. Action capitale de Rameau qui sut réaliser l'intégration réciproque de la mélodie et de l'harmonie, et cela sans utiliser perpétuellement le procédé de *fugato*. Dépassant l'emploi unique de ce procédé, il crée la ligne et son volume harmonique. Il renouvelle cette création avec les moyens harmoniaux nouveaux, et de

si ample façon qu'il est le précurseur de toute une expression de la musique moderne.

Si nous voulons préciser par une image qui ne diminue pas notre admiration pour le musicien cité, nous dirons que la musique de Rameau prouve (et du temps même de ce musicien) qu'on a pu faire de la musique sans Bach, et indique qu'on peut en faire après lui, et sans lui, esthétiquement parlant.

Enfin, ce qui est français chez Rameau est son horreur d'étaler son savoir; « cacher l'art par l'art » est sa seule préoccupation. Bon Dieu, quel exemple! Son vocabulaire dont la richesse est grande, sa technique harmonique, sa connaissance des instruments d'orchestre ne serviront *absolument* que l'expression musicale, avec souplesse et docilité. Jamais un musicien sensible comme Rameau n'admettra que la technique pure soit une fin en soi; « cacher l'art par l'art », écrire de la musique de *musicien* et non d'esthète, de mathématicien ou, ce qui serait pire, de pédant. Tout étant subordonné à la phrase musicale, à son tour émouvant, à sa noblesse expressive; toute boursouflure étant impitoyablement bannie, qu'il s'agisse d'un simple récitatif, de la beauté d'un air, de la richesse d'une polyphonie.

Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le musicien l'emporte en valeur sur le théoricien qui a voulu connaître son art.

Pour s'étonner d'un fait commun à tous les maîtres dignes de ce nom, il faut que chez M. Migot le musicologue ait encore le pas sur le musicien. Eh oui! Il est nécessaire qu'un musicien ait écrit de belles œuvres avant de lancer, à propos d'elles, des manifestes d'esthétique ou de technique. La preuve de la validité d'une œuvre ne peut être apportée que par l'œuvre elle-même et non pas par des hypothèses, aussi subtiles soient-elles, sur l'excellence de tel système ou de telle orientation, ni même par le seul sentiment de n'employer que des matériaux sains et choisis.

...J'ai un Stradivarius, et qui plus est j'en connais le secret de fabrication, donc je suis le plus grand violoniste du temps?... Sur les idées de M. Migot nous aurons à revenir à propos de son second livre d'*Appogiatures résolues et non résolues*, pour aujourd'hui — et à cause de Rameau — je ne veux que le féliciter d'avoir mis tout son zèle et son cœur

au service d'une grande cause et souhaiter la plus grande diffusion à son livre.

Le livre important de M. Paul-Marie Masson : **L'Opéra de Rameau,** est peut-être bien l'étude la plus poussée, la plus complète, la plus objective qu'on puisse trouver sur l'œuvre dramatique de Rameau. J'assure l'auteur que ce qu'il désigne sous le titre modeste d'un « essai de critique historique » est plus qu'un centre de recherches et de discussions, c'est une œuvre, « un des monuments les plus remarquables de la science musicologique française », pour reprendre les termes dans lesquels ce livre nous est présenté, sans qu'à la lecture ceux-ci se trouvent infirmés.

Est-il besoin d'ajouter que ce livre ne prétend être qu'un essai? Les conditions d'une étude approfondie sur la musique de Rameau sont encore trop défavorables pour qu'il puisse en être autrement. La grande édition moderne entreprise en 1895 par la Maison Durand, et déjà fort utile pour les musiciens, demeure scandaleusement interrompue. Plus de vingt actes du théâtre de Rameau ne sont encore accessibles que sous leur forme primitive, éditions anciennes, ou même surtout partitions manuscrites. Les œuvres antérieures, celles de Lully et des musiciens de la Régence, sans parler de la musique italienne, sont encore plus mal partagées. La tentative si méritoire de l'éditeur Michaëlis, inaugurée vers 1880, n'a pas été continuée. Ce double abandon n'est qu'un des exemples trop fréquents de l'incroyable dédain que les Français manifestent pour la musique de leur pays.

Et plus particulièrement ce dédain, coupable, se manifeste à l'endroit des musiciens les plus représentatifs de nos qualités raciques, qu'il s'agisse de Rameau ou de Fauré. Somme toute, tout ouvrage sur un musicien français se présente, peu ou prou, comme un livre de combat. Il ne suffit pas en effet pour convaincre le lecteur — même averti — de laisser libre cours à son admiration, il faut réformer des idées, des jugements, et se tenir aussi sur la défense préventive, prévoir l'objection que soulèveront les arguments les plus décisifs, les plus convaincants.

Peut-être pourra-t-il (ce livre) par surcroît modifier quelques jugements peu équitables pour le grand musicien français, et

contribuer à mieux définir, sur des exemples concrets, certaines notions toujours actuelles de l'esthétique musicale.

En donnant aussi, à cet ouvrage de choix, le format in-8 et une présentation soignée, l'éditeur sert le dessein de l'écrivain. Il y a là un facteur qui, pour aussi matériel qu'il soit, agit par hétérosuggestion sur la curiosité du lecteur; lui fait considérer avec respect le nom de celui-ci à qui l'on n'a pas craint de consacrer un aussi gros livre.

Le plan de l'ouvrage est d'une clarté remarquable et bien que M. P. M. Masson déplore de n'avoir pu dépouiller et trier toute la documentation considérable que lui fournit la littérature du XVIII[e] siècle et la critique du temps, il semble bien que l'essentiel en soit mis sous nos yeux. Après une Introduction où l'auteur situe l'Opéra français, depuis ses origines, précise son genre à la mort de Lully, son évolution jusqu'à Rameau et indique quelles influences se heurtèrent au cours de cette évolution, nous trouvons immédiatement, au chapitre I, un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre dramatique de Rameau, afin d'en situer le genre.

On a maintenant une vue d'ensemble suffisamment complète de la production dramatique de Rameau. Production considérable, surtout si l'on songe à l'âge tardif auquel il aborda le théâtre. Elle dénote une admirable activité, dont une grande part était encore consacrée aux recherches théoriques. Elle révèle aussi une inspiration si abondante et si variée que l'on s'étonne qu'il n'y ait pas cédé plus tôt. Il est vrai que cette inspiration se maintient presque intacte jusqu'au seuil de l'extrême vieillesse. On eût dit que Rameau, en venant si tard au théâtre, avait le sentiment secret de ses forces et le pressentiment de sa longévité. Il a donné à la musique dramatique une trentaine d'années de sa vie. C'est là une carrière que bien des musiciens pourraient lui envier.

Le très intéressant chapitre II, consacré à l'étude des livrets des opéras de Rameau, entraîne l'auteur à nous parler des décors, de la machinerie et des costumes; cela présente un intérêt particulier puisque, si les textes littéraires et musicaux de l'œuvre de Rameau nous restent, il nous est difficile de reconstituer l'ambiance théâtrale — scénique plutôt — dans laquelle furent présentés les opéras.

Avec de tels costumes et une telle mise en scène, les mouvements de l'action, les attitudes expressives et surtout les tableaux d'ensemble, les groupements et les évolutions des personnages, produisent une impression d'irréalité et de convention perpétuelle qui n'est certainement pas favorable à l'émotion dramatique... Mais le public de l'Opéra s'en accommode fort bien, jusque vers le milieu du siècle. Pour les scènes dramatiques, il retrouve aisément l'émotion de la tragédie, en acceptant par surcroît la convention du dialogue chanté. Et pour le reste, il s'abandonne au spectacle; il entre une fois pour toutes dans cette atmosphère de conte de fées où plus rien ne l'étonne...

Heureux public, heureux auteurs!

Les chapitres qui suivent sont tous d'un intérêt extrêmement attachant. Là, le critique musical et le musicien (ce qui n'est pas, hélas! toujours la même chose) donnent toute leur mesure. De nombreux exemples musicaux, choisis avec un discernement infaillible, viennent éclairer le texte. L'étude consacrée aux Récitatifs m'enchante; cette étude entraîne l'examen de la basse continue :

Discourant avec Marmontel sur ce sujet, Rameau prétend que c'est l'harmonie qui détermine surtout le caractère de l'expression.

Rameau a raison.

Cette technique repose essentiellement sur le choix des tonalités successives, soit pour les grandes divisions du discours, soit surtout pour les divisions secondaires, phrases ou membres de phrases dont le sens peut être souligné par des modulations passagères.

Les dissonances *si efficaces* pour souligner l'expression sont employées par Rameau avec une abondance et une liberté toutes nouvelles.

Mais c'est dans la modulation que ces dissonances, et toutes autres ressources de l'harmonie, trouvent leur emploi *le plus naturel.*

La modulation, qui constitue le procédé essentiel de la déclamation harmonique, est, dans le récitatif de Rameau, d'une aisance souveraine...

Voilà qui fait prévoir Debussy et Fauré; et ce que l'on

nous reproche parfois est bien de tradition authentiquement française; aussi est-il naturel que M. P. M. Masson arrive à cette conclusion :

Le Récitatif de Rameau, par son principe même et par certaines de ses réalisations particulièrement raffinées, *rejoint sans effort* les conceptions *les plus actuelles* du chant dramatique.

Suivent les études sur les « airs » les « ensembles vocaux ».

Dans le chapitre VI je note une idée que j'ai toujours défendue.

Le public français conserve un goût très vif pour les morceaux purement symphoniques qui commentent les péripéties du drame.

Se souvient-on, en effet, de l'accueil fait à la *Queste Dieu* dans la *Légende de Saint-Christophe* de M. V. d'Indy? Faisant suite à l'examen des *Symphonies dramatiques*, une critique remarquable des *Symphonies de Danses* précède le dernier chapitre, le plus important à mon sens, traitant de l'*Expression dramatique et de ses moyens.*

Enfin la conclusion résume l'esthétique de l'opéra de Rameau et donne une vue exacte sur Rameau, musicien dramatique; et je cite pour finir :

Puissance dramatique, robustesse digne du grand siècle, solidité en quelque sorte physique, il est presque inconcevable que ce magnifique faisceau de forces ait pu être si souvent méconnu. Peut-être parce que cette force est tempérée non seulement par le voisinage de la grâce, mais surtout par la souveraine mesure de l'esprit classique français.

L'œuvre de Rameau représente un des plus puissants efforts qui aient été tentés pour réaliser la liaison de l'intelligence avec la musique, sans jamais sacrifier l'émotion, *principe et fait de toute création musicale.*

Rameau paraît bien être « le plus grand génie musical que la France ait produit ». Mais d'aucuns pourraient s'y méprendre. Disons simplement qu'il est sans conteste un des plus grands génies musicaux de la civilisation occidentale.

A. FEBVRE-LONGÉRAY.

LETTRES ITALIENNES

Paolo Buzzi : *Echi del Labirinto*, Alpes, Milano. — Paolo Buzzi : *Avventure dei Meridiani e dei Paralleli*, Morreale, Milan. — Bruno Corra : *Irene, primo Premio di Bellezza*, Trêves, Milan. — Fernando Palazzi : *La Storia amorosa di Rosetta e del Cavalier di Nérac*, Mondadori, Milan. — Angelo Gatti : *Ilia ed Alberto*, Mondadori, Milan. — Giulio Caprin : *Quirina e Floriana*, Montadori, Milan. — Nicola Moscardelli : *Il Sole nell' Abisso*, Carabba, Lanciano. — Enrico Piceni : *Ghirlanda per Charlot*, Scheiwiller, Milan. — Onello Onelli : *Ma che sciocco questo Pubblico*, Cosmopoli, Roma. — Alberto Viviani : *Ofelia tra i Pastori*, Cappelli, Bologne. — Alberto Viviani : *Ala Ferita*, Cosmopoli, Roma. — Arnaldo Fraccaroli : *Ecco Parigi*, Trêves, Milan. — Concetto Pettinato : *A Parigi coi Francesi*, Trêves, Milan. — Fiorenza Perticucci de' Giudici : *Amore all' Italiana*, Bemporad, Florence. — Mémento.

Aldo Palazzeschi se tait depuis assez longtemps, Jahier ne produit plus guère, au contraire Paolo Buzzi ne cesse de faire preuve d'une grande activité littéraire. C'est pourquoi il reste, avec Umberto Saba et Silvio Novaro, à la tête du mouvement poétique de l'Italie d'aujourd'hui. Un poète doit toujours se renouveler; sinon, c'est le déclin. De recueil en recueil, Paolo Buzzi l'a toujours fait. Son dernier paru, **Echi del Labirinto**, nous en est une nouvelle preuve. Il succède en peu de temps aux *Chants pour les églises vides;* et comme eux, encore plus qu'eux, il accuse un retour très marqué au classicisme. Dans l'esprit et dans les formes, nous percevons très nettement une influence de Carducci. Par-dessus le futurisme, par-dessus l'école idéaliste de Pascoli, par-dessus D'Annunzio, c'est à lui que remontent les actuels poètes italiens. Comme lui, ils vont à l'histoire, celle du passé et celle d'aujourd'hui, ce qui demande un certain ton, un rythme ferme, et aussi des images précises. Une pièce comme *Emanuele Filiberto* succède bien, esthétiquement, aux *Odes Barbares*. Elle en est plus proche que ne l'étaient celles des épigones de Carducci qui n'allaient pas plus loin qu'une imitation sans intelligence. Je cite celle-ci parce qu'elle me paraît, à cet égard, des plus caractéristiques.

D'autres, d'un faire plus libre, sont de la même veine, comme l'ode à *Alphonse XIII*, écrite avant les événements d'avril, et qui n'en est que plus touchante. Cette teinte historique se retrouve dans des pièces qui eussent été naguère des hymnes débordants de tumulte panthéiste, tel le *Rhin à Schaffhouse*. Néanmoins, et quoique Paolo Buzzi se soit

bénévolement fait le chantre de certains événements ou personnages officiels, italiens aussi bien qu'étrangers, la fantaisie n'est pas absente de ce recueil. Qu'il suffise de citer *Io e Parigi* (*Moi et Paris*), pièce qui a pour sous-titre : *couplets;* et cette chanson est de beaucoup d'esprit.

Cette volonté de chercher des choses moins complexes apparaît dans un livre de nouvelles, paru presque en même temps que le précédent recueil : **Avventure dei Meridiani e dei Paralleli.** De jolies transcriptions de vies de saintes, comme *Santa Cecilia,* qui rappellent *Gigi di Purità;* des aventures qui nous font en effet parcourir la terre en longitude et en latitude, des voyages dans l'histoire aussi, des fantaisies, des drames; le tout d'une écriture ferme, claire, directe, et sans sous-entendus trop lointains.

Bruno Corra est lui aussi un futuriste assagi. On s'en aperçoit dans son dernier roman : **Irene, primo premio di Bellezza.** Ce n'est pas cependant un roman sur le patron ordinaire, et il n'est pas destiné, comme le titre pourrait le faire croire, aux petites dactylos. Le cadre où agit ce premier prix de beauté est antique, et la tractation est empreinte de l'ironie propre à l'auteur, et devenue courante aujourd'hui parmi les jeunes auteurs italiens.

D'ailleurs, peut-être pour les raisons que Borgese a alléguées, les auteurs italiens, dans le roman, se plient mal volontiers à la formule française. Ils cherchent autre chose. Ainsi Fernando Palazzi, connu jusqu'ici seulement comme critique, vient de publier la **Storia Amorosa di Rosetta e del Cavalier di Nérac.** Ce n'est pas un roman historique, quoique la grande figure de La Fayette apparaisse au dernier chapitre; ce n'est pas non plus à proprement parler un roman d'aventures, ni une pure analyse psychologique, mais tout cela un peu. Et sans qu'il y ait pastiche, encore moins imitation directe, on sent dans ce livre un air de *Gil Blas,* de *Manon Lescaut,* des Mémoires de Casanova aussi; et même, comme nous sommes à Milan, quelque peu de la journée du *Giovin Signore.* Tout cela dans un style aisé et simple, une véritable écriture de conteur. C'est pourquoi on lit ce livre avec le plus grand plaisir, malgré ses dimensions qui, aujourd'hui, nous surprennent. Les auteurs italiens ont

du courage. Et encore plus les éditeurs qui ne craignent pas d'imprimer d'aussi copieux volumes.

C'est déjà une garantie. Il faut qu'ils soient sûrs du succès. Sans cela se hasarderaient-ils à publier un volume de près de 600 pages comme **Ilia ed Alberto,** d'Angelo Gatti? Le cas de celui-ci est curieux. Il est officier général, et très connu pour ses écrits de critique militaire. Si je ne me trompe, il n'est pas étranger à la rédaction des communiqués du front italien, du moins ceux de la fin de la guerre. Il semblerait qu'un auteur, qui a eu autant de lecteurs plus qu'attentifs pour des écrits qui sont assurés d'une très longue vie, dût avoir ses ambitions littéraires toutes comblées. Mais Angelo Gatti avait encore quelque chose à nous dire, en dehors de ses préoccupations de soldat. *Ilia ed Alberto* est le roman, si l'on peut dire d'un ménage parfait. Pas une ombre, pas le plus petit dissentiment entre ces époux. Ce livre est fait pour illustrer la thèse défendue par Borgese que la littérature italienne vise à l'absolu. Ilia est une Béatrice qui meurt avant la première moitié du livre. Pendant le reste, elle persiste en esprit dans la vie d'Alberto. Naturellement, ce roman est imprégné d'esprit religieux, et Fogazzaro n'a pas été sans influence sur Angelo Gatti. Cependant, il y a toujours quelque chose d'inquiétant, de malsain même dans un roman de Fogazzaro; tandis que celui de ce soldat est de la plus scrupuleuse honnêteté.

Jusqu'ici, les Italiens avaient été, ou à peu près, préservés du faux genre de la biographie romancée. Ils ont trop le respect de l'histoire pour l'altérer avec un tel procédé. Il est piquant de constater que le premier essai a pour objet la vie d'Ugo Foscolo, l'un des plus purs représentants du storicisme italien. C'est **Quirina e Floriana** de Giulio Caprin. On ne peut dénier à l'auteur ni le talent, ni la compréhension de l'esprit de Foscolo, ni une sérieuse préparation historique. D'autre part, il a beau nous dire qu'il a toujours scrupuleusement respecté les faits qui lui étaient donnés par les documents et qu'il n'a fait que remplir les vides par déduction. Le mélange même de la vérité et de la reconstruction hypothétique nous gêne fort. Sans reprendre une fois de plus les critiques qui ont été faites au genre, et dont

la plus grave est l'alourdissement par la fiction de l'histoire qui doit être synthèse et pensée, signalons un problème un peu moins remarqué. Pourquoi la vie d'un homme de lettres serait-elle plus riche que toute autre en expériences humaines? Le poème des *Sepolcri* est une chose, la vie d'Ugo Foscolo est une autre. On ne nous a pas encore montré parfaitement le lien qu'il y a entre les deux. Cette sorte de tour apologétique que les critiques, en général, donnent aux moindres traits de la vie des auteurs qu'ils étudient est un reste dangereux du romantisme. Est-il intéressant de savoir qu'un grand poète a été gigolo? Quelle excuse pour nombre de petits jeunes gens qui n'écriront jamais ni les *Sepolcri* ni les *Grazie*. A propos de la vie de Foscolo, il y avait à faire une plus féconde constatation : combien, depuis 140 ans, la littérature a empoisonné la politique de l'Italie. D'où des maux dont les conséquences durent encore.

Un livre de Nicola Moscardelli est toujours attirant, **Il Sole nell' Abisso** comme ses autres. C'est un recueil de nouvelles où l'on sent parfois un écho de Bontempelli et peut-être aussi de Villiers de l'Ile-Adam. Les trouvailles, en idées et en portraits, sont toujours savoureuses, et l'auteur arrive par des moyens simples à des effets de juste mesure. Certaines de ces nouvelles auraient gagné si l'allégorie n'avait pas été aussi clairement indiquée. D'autres font montre de sentimentalisme, de ce sentimentalisme italien qui n'est pas tout à fait comme le nôtre. Nicola Moscardelli cherche parfois un peu loin les conséquences de ses petits tableaux, et il veut faire du profond avec une nouvelle. Mais tout de même les formes sont neuves, et un morceau comme *Stranieri* est d'une pleine efficacité.

A un tout petit nombre d'exemplaires Enrico Piceni a fait imprimer une **Ghirlanda per Charlot**, une suite de réflexions sous forme de maximes, très serrées, et dont l'ensemble est ce qui, depuis Louis Delluc, a été écrit de plus profond et de plus juste sur Charles Chaplin. Enrico Piceni constate que les femmes, en général, n'aiment pas Chaplin; et il a ce jugement qui, en esthétique, porte fort loin :

Trente ans de galère pour celui qui arrive à formuler une mauvaise pensée, un désir malsain durant un film de Charlot.

Cette petite plaquette sera certainement traduite en français. Elle en vaut la peine.

Encore une petite plaquette sur le ciné : **Ma che sciocco questo pubblico** (*Mais comme ce public est idiot*) d'Onelli Onello. L'auteur est un jeune Italien qui a commencé par être de langue française; et voici sa première œuvre dans sa langue nationale qu'il s'est conquise. C'est de bon augure.

Sa plaquette est un éreintement des mauvais films, du public qui les supporte, de la critique qui les tolère et des journaux qui leur font de la réclame par profit publicitaire. En cela, *tutto il mondo è paese,* hélas! Néanmoins, il a été possible à Onelli de publier son opuscule. L'aurait-il fait en France? Qui sait? En tout cas, ce pamphlet a du nerf et révèle un tempérament.

Deux œuvres à l'actif d'Alberto Viviani, le fécond auteur florentin : des nouvelles, **Ofelia tra i Pastori,** et un roman, **Ala Ferita.** Alberto Viviani est essentiellement poète, d'où l'allure et le ton de ces livres. Emoi léger, sentiments justes, et, surtout dans les nouvelles, une bonne et saine odeur de Toscane.

Deux livres sur Paris : **Ecco Parigi** (*Voici Paris*), d'Arnaldo Fraccaroli, et **A Parigi coi Francesi** (*A Paris avec les Français*), de Concetto Pettinato. Le premier est un livre de primesaut écrit par un homme de beaucoup de talent. Le ton est enjoué, très cordial, et l'auteur fait de certains coins de Paris de petites esquisses humoristiques où même des Parisiens auraient à prendre. Les photos même qui illustrent l'ouvrage ne sont pas banales. Arnaldo Fraccaroli a écrit aussi bien pour les Français que pour les Italiens.

Le livre de Pettinato est plus touffu, critique aussi; il note avec acuité quelques-unes des qualités et beaucoup des défauts des Français : l'amour du chez soi, l'esprit bourgeois, le je m'enfoutisme (le mot est dans le texte), les contradictions de notre tempérament, l'esprit extérieurement frondeur du peuple, mais réellement moutonnier, la dépopulation de notre Sud-Ouest, et cent autres remarques. L'auteur est très favorable aux femmes françaises. Il les juge plus intelligentes que les hommes, et je ne saurais dire qu'il a tort. Mais

sans doute en est-il ainsi dans presque toutes les nations. Il serait impossible de tout discuter pied à pied. Je me limite à la conclusion : « La France est un pays où l'individu néglige depuis trop de temps l'éducation de son propre sens social pour n'avoir pas perdu les qualités indispensables à la lutte à entreprendre. A force de ne s'occuper que de ses affaires propres, le Français est devenu un des Européens les plus capables dans la gestion de ses intérêts particuliers, mais en même temps l'un des plus sceptiques, des plus agnostiques et apathiques touchant le gouvernement des intérêts publics. » Jugement qui contient certes plus de vrai que de faux, mais dont C. Pettinato tire des conséquences trop pessimistes. Je ne crois pas que le Français, depuis quatre siècles, ait été fort différent de ce qu'il est aujourd'hui; et cependant, la France n'est pas allée à la catastrophe que C. Pettinato redoute pour elle. Peut-on d'autre part reprocher à des particuliers de trop bien gérer leurs affaires propres? C'est au contraire un signe de profonde vitalité. Quant aux affaires publiques, c'est au gouvernement à s'en occuper; et il nous faut bien reconnaître que depuis près d'un demi-siècle la France n'a guère eu le corps politique qu'elle méritait. Elle vit présentement sous un régime vieilli, désuet, pas du tout moderne; et ce qui nous empêche d'être trop sévère envers lui, c'est que les présentes collusions, depuis l'affaire Oustric jusqu'à celle de l'Hôtel d'Albe, montre qu'il est en train de s'en aller sans violence, plutôt par enlisement que sous les coups d'une révolution. Dans deux générations au plus, il n'en restera probablement plus rien; et en attendant, nous pourrons dire pour nous consoler qu'il y a d'autres pays où les grands intérêts publics sont encore plus méconnus que chez nous.

Que la poésie nous fasse oublier ces inquiétudes politiques. Fiorenza Perticucci de' Giudici vient de publier un recueil, **Amore all' Italiana,** tout animé d'une féminité à la fois douce et ardente. Le titre indique bien l'esprit des pièces : dévouement, don complet de la femme à l'être qu'elle aime, joie de vivre, et en même temps une certaine délectation dans la souffrance qui ne va pas sans pessimisme. Le vers, sur les précédents recueils de l'auteur, a

gagné en fermeté et en accent. Une pièce comme *La Prima Volta* est d'une fort belle venue. Elle montre un heureux équilibre de rythmes et d'images qui fait présager que Fiorenza Perticucci de' Giudici nous donnera des œuvres d'une poésie plus haute encore.

Mémento. — Sébastien Camugli a bien du courage. Il publie, aux éditions Montaigne, une traduction du *Jour* de Parini avec le texte italien en regard. C'est un véritable tour de force. Sébastien Camugli a rendu aussi parfaitement que faire se pouvait la souplesse nerveuse de l'original. Le texte est soigneusement colligé; et le tout, accompagné de notes et d'une introduction qui témoignent d'une parfaite conscience scientifique. Cependant, qu'il me soit permis de relever une phrase : « ...Et il serait cruel de lui reprocher (*à Parini*) trop sévèrement d'avoir été, quoique prêtre, un homme relativement sain et normal ». Ce qui voudrait dire, en bon français, qu'il est impossible à un prêtre d'être un homme sain et normal. Tout de même!... Payot publie dans sa collection des deux textes le texte et la traduction de *Clara e Vic*, nouvelle de Gina Lombroso, qui est tirée de *Vies de Femmes*. — Enfin, pour en finir avec les traductions, la baronne d'Orchamps a fait paraître chez Albin Michel, sous le titre de *Sa Femme*, la traduction du roman de Maria-Luisa Fiumi, *La Moglie*, dont j'ai rendu compte en son temps, traduction fidèle et d'une grande aisance.

PAUL GUITON.

LETTRES POLONAISES

Zdzislas Debicki, poète et critique littéraire. — W. Feldman et St. Kolaczkowski : *Wspolczesna Literatura Polska* (La littérature polonaise contemporaine), Cracovie 1930. — Mémento.

Grâce délicate de linéaments sonores, musique discrète de mélancolie, sérénité amoureuse de vivre... au milieu d'éternels désenchantements, — tel apparaît au premier regard le visage lyrique de **Zdzislas Debicki,** poète et critique littéraire disparu récemment. La poésie fut pour cette claire et saine nature une sorte d'évasion vitale (vitale, c'est-à-dire nécessaire pour l'équilibre de son existence intérieure), une évasion ou simplement une satisfaction accordée à sa seconde nature de rêveur invétéré : repos lyrique après le labeur quotidien, expression généreuse d'une nécessité morale de détente... Cela explique, en partie du moins, cette note langoureuse de renoncement qui persiste dans toute l'œuvre

poétique de Debicki et qui pourrait étonner parfois chez une nature aussi débordante d'activités. Mais depuis *Ekstaza* (l'Extase) parue en 1898, *Noce bezsenne* (Nuits blanches) parues en 1900, *Swieto Kwiatow* (La Fête des fleurs) en 1904, *Ojcze Nasz* (l'Oraison dominicale) en 1907, jusqu'à son recueil de 1912, le meilleur, le plus suave peut-être de tous, intitulé *Ogladam sie za siebie* (Je me retourne pour voir) et jusqu'à ses derniers volumes, la même mélodie se laisse toujours discerner.

Si l'inspiration lyrique de Debicki semble correspondre ainsi à ses états de dépression morale, à ses détresses et mélancolies, illuminées d'ailleurs par la douce joie de créer et d'être plus amplement soi, la nature active de sa riche sensibilité se révèle et se « réalise » au contraire, dans son œuvre de critique, multiple et nuancée. En apparence dispersée, semée au vent des jours et des semaines dans les diverses revues et surtout dans un grand journal d'information (*Kurjer Warszawski*), où Debicki occupa pendant longtemps le rez-de-chaussée littéraire, cette masse de contacts rapides garde néanmoins une réelle unité. C'est que, tout en professant une certaine doctrine, d'ailleurs volontairement sommaire et floue, Debicki suivait toujours les sages directions de sa propre sensibilité dont l'amplitude très large lui permettait d'embrasser beaucoup sans étouffer quiconque dans cette étreinte généreuse. Sa doctrine issue de Taine, mais rectifiée par l'exemple d'un Jules Lemaître, l'a conduit peu à peu à une conception assez courante de la critique, conception qui veut faire de cet art une manière d'information littéraire au service du public et des auteurs. Ce rôle bien plus social qu'esthétique imposerait au critique lui-même le devoir d'être une sorte d'éclaireur frayant le chemin aux œuvres et aux chefs-d'œuvre. Mais comme il n'existe jusqu'ici — malgré l'opinion affirmative d'un savant roumain, M. Dragomirescu — aucun moyen infaillible pour discerner et déterminer ces chefs-d'œuvre, il ne reste peut-être au critique que cette suprême ressource : d'étendre le règne magnanime de la sympathie jusqu'aux confins de l'indifférence... En effet, la sympathie la plus accueillante, la bienveillance, parfois descendant, il est vrai, jusqu'à l'indul-

gence, mais corrigée alors par quelque trait de discrète ironie, telle est l'atmosphère morale où s'exerça toujours l'activité infatigable de l'auteur des « *Portraits* » (1). J'avoue ne pas être un partisan zèlé de cette opinion qui assimile la critique à une sorte de gouvernante littéraire pour les distraits et les ignorants et qui doit disparaître lorsque les ignorants cesseront d'ignorer. Cette fonction éminemment pédagogique dont il est impossible de nier l'utilité sociale, n'épuise heureusement pas toutes les possibilités de cet art qui jaillit avec une force élémentaire des chocs des sensibilités créatrices. Zdzislas Debicki le sentait. Il savait informer, guider, instruire avec une naturelle probité esthétique et sans tout à fait abandonner le privilège d'ordonner et de juger. Car tout en gardant une imperturbable affabilité, il exprimait pourtant son jugement, ne serait-ce que par une hiérarchie nuancée des sourires...

§

Le vieux bon manuel de la **Littérature polonaise contemporaine** de W. Feldman vient d'être pour la seconde fois complété (2). Il y a quelques années, M. Stanislas Lam, le premier continuateur de Feldman a rempli déjà utilement cette mission délicate, sinon difficile. Il l'a fait avec une stricte impartialité d'historien-chroniqueur, impartialité frisant parfois l'impassibilité, peut-être même l'indifférence. Il a voulu surtout informer, classer les faits naissants et faciliter au lecteur moyen l'orientation technique parmi le tumulte de la vie nouvelle. Cette attitude correcte et distante n'est pas celle du nouveau continuateur de Feldman, M. Stéphane Kolaczkowski, critique-historien fort expert, amou-

(1) Zdzislas Debicki a publié plusieurs études littéraires ; entre autres *Rozmowy literackie* (Conversations sur la littérature), recueil d'ingénieux et vivants aperçus d'ordre général, et *Portrety* (Portraits) dont la deuxième série a paru il y a environ un an. Ces *Portraits* résument d'une façon fort heureuse toute la diversité de ces frémissements tantôt durables, tantôt éphémères, qui ont ébranlé la sensibilité de Debicki au cours de sa laborieuse existence de critique.

(2) W. Feldman : *Wspolczesna literatura polska*, Krakowska Spolka Wydawnicza, Cracovie 1930.

reux de grandes existances créatrices (3) érudit laborieux, utilisant beaucoup ses contacts fréquents avec la pensée étrangère, allemande surtout (Max Scheler, par exemple). En entrant au beau milieu de la littérature naissante, M. Kolaczkowski semble exaspéré, excédé par cette cohue d'hommes, d'œuvres et de tendances, cohue bariolée, nécessairement hétéroclite et quelque peu criarde, qui s'avance tumultueusement vers l'avenir. Les nerfs de l'historien-témoin habitués aux silencieux émerveillements des hautes altitudes ne résistèrent pas visiblement à ce vacarme. Y aurait-il ici une part de snobisme d'un genre particulier? Après avoir vécu en tant que critique dans une intimité littéraire de quelques grands talents, serait-il difficile de descendre parmi la plèbe grouillante?... On daigne le faire, mais on se rebiffe fortement... On grogne alors et on saccage... A de rares exceptions près (Mlle Illakowiez, Kasprowiez et toute la « chapelle ardente » de Skamander) M. Kolaczkowski s'adonne en effet à un dénigrement assez monotone. Dieu me garde de le blâmer de justes ou injustes sévérités!... Il y a fort longtemps que j'ai proclamé la nécessité (dans la vie des lettres) d'une franche colère et d'une « lutte créatrice » et je préfère grandement une forte attaque, même « injuste en soi », à la somnolante monotonie d'énumérations laudatives!... Mais... Car il existe malheureusement un « mais ». C'est qu'on peut concevoir un manuel de littérature contemporaine de deux manières opposées. Soit comme une sorte de répertoire d'œuvres et d'auteurs classés, systématisés, hiérarchisés enfin selon une règle quelconque, toute provisoire et toute approximative; soit comme une vue passionnée du « spectacle littéraire », vue et drame à la fois remplie d'enthousiasmes vigoureux et de haines massives (4). Pour le critique cela pose un dilemme : se placer en dehors de la mêlée (au-dessus ou au-dessous, peu importe) et demeurer tel un vivant appareil d'enregistrement, — sympathique, mais distant et discret;

(3) Son volume sur St. Wyspianski est une analyse pleine de vues justes et de gravité admirative. Mais l'auteur y adapte les conceptions de Scheler (sur le tragique) avec tant d'insistance et d'uniformité qu'à la longue cela devient un peu décevant, sinon franchement fastidieux.

(4) Dans ce second cas, le « manuel » cessera d'être un manuel, il est vrai.

ou, au contraire, se jeter tête basse dans la mêlée, prendre parti, être subjectif et véhément, agir comme une force qui participe à la destruction et à la création... M. Kolaczkowski, à vrai dire, n'a pas voulu choisir. Il a complété un manuel par une sorte de pamphlet, un manuel vivant par un pamphlet, où il semble qu'on devine plus d'irritation que de forte colère.

MÉMENTO. — *Dwie Wiosny* (les deux Printemps) de M. Jean Parandowski est un recueil de onze promenades esthétiques à travers les paysages et les monuments de la Grèce et de l'Italie. Malgré le ton discrètement didactique de cet itinéraire si suggestif, l'ensemble fait songer surtout au délassement d'un humaniste doublé d'un bon lettré. Le style sobre, mesuré et pittoresque rehausse l'agrément du lecteur. — Stanislas Wyrzykowski, dans les deux grands volumes de ses *Moskiewskie Gody* (Les Noces de Moscou), brosse un vaste tableau de cette merveilleuse aventure historique qui se réalisa au début du dix-septième siècle à Moscou suivant un rythme entrecroisé de deux civilisations aux prises. L'expédition polonaise appuyant la candidature du tsar Dimitry au trône moscovite, les péripéties romanesques de la belle Maryna, les fastes des combats et l'éclat des fêtes, la puissante attirance de deux civilisations et leur non moins forte répulsion réciproque, — toute cette symphonie mouvementée d'événements et de tendances a trouvé en Stanislas Wyrzykowski un admirable instrumentiste. La richesse d'une très diligente, très sérieuse documentation semble parfois ralentir le mouvement du récit. Mais quelle joie, par contre, de pouvoir s'abandonner avec confiance à son large ondoiement!...

Z. L. ZALESKI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Florent-Matter : *La France est-elle défendue ?* J. Tallandier. — Le R. P. Lecanuet : *Les signes avant-coureurs de la Séparation*, Alcan.

Dans son livre fort intéressant intitulé **La France est-elle défendue?**, M. Florent-Matter étudie *la propagande allemande, ses armes, ses méthodes, ses succès*. Il prouve la nécessité pour un gouvernement d'influencer ce que les grands organes de son pays écrivent, mais la difficulté à ce point de vue est montrée par ce qu'il dit de la puissance des moyens mis en œuvre par nos adversaires en Allemagne.

Vers le 1er février 1914, une réunion, tenue sous la prési-

dence du ministre des Affaires étrangères allemand, fonda une société « pour élever le prestige industriel de l'Allemagne à l'étranger »; elle devait agir par voie de presse et, pour débuter, disposa de ressources s'élevant à 1.875.000 francs par an. Malgré la révolution, la presse allemande resta groupée et disciplinée. En 1923, on estimait que 30 % de ses organes étaient entre les mains de grands industriels, en général de Hugenberg et de Stinnes. Ce dernier a disparu, mais le consortium Hugenberg a continué à progresser et, en 1930, il contrôlait 1.600 journaux. Presque tout le reste de la presse est entre les mains d'autres consortiums qui contrôlent chacun un groupe plus ou moins considérable.

Jouissant d'une organisation nationaliste de sa presse, l'Allemagne jouit aussi d'une administration nationaliste. Cette administration a préparé avec sagacité les plébiscites des pays disputés entre l'Allemagne et les puissances voisines. Elle sut, en particulier, faire voter les émigrés. Par exemple, sur 180.000 émigrés qui prirent part au vote en Haute-Silésie, 167.000 vinrent d'Allemagne et 19.000 seulement de Pologne. Et cependant, 300.000 Polonais avaient émigré de Haute-Silésie, mais presque tous étaient dans l'Amérique du Sud et le plébiscite ne fut annoncé que trois semaines d'avance. Actuellement, les agents allemands travaillent contre nous en Alsace-Lorraine et dans la Sarre. Auparavant, ils s'employaient à répandre des calomnies sur les soldats de nos troupes coloniales casernés dans les pays rhénans.

Dans cette campagne contre la France, la presse française joue un rôle important; les journaux qui, en y coopérant, trahissent, ne courent aucun risque. En temps de paix, comme l'a constaté le président Poincaré, « recevoir de l'argent d'une puissance étrangère, quelle qu'elle soit, ne constitue malheureusement ni un crime, ni un délit ». Un projet de loi pour y obvier fut déposé en 1922, mais les Chambres n'ont pas encore trouvé le temps de le voter. Le livre de M. Florent-Matter montre l'urgence de combler cette lacune.

Un religieux qui avait le goût de l'histoire, le R. P. Lecanuet, avait publié de son vivant deux volumes d'une histoire de *l'Eglise de France sous la Troisième République*. Le mérite et l'impartialité de l'ouvrage l'ont fait accueillir par la

librairie Alcan qui en publie le tome III sous le titre : **Les Signes avant-coureurs de la séparation et l'avènement de Pie X** (1894-1910). L'auteur, qui déplorait que l'on rende l'Eglise responsable des violences de l'antisémitisme, a cherché à se montrer impartial; il n'y arrive peut-être pas toujours, mais c'est si difficile. Relevons par exemple une de ses erreurs : Joseph Reinach a écrit que grâce aux relations du P. Du Lac avec le général de Boisdeffre, les Jésuites « remplissaient l'Etat-major de leurs créatures »; le P. Lecanuet raille ces « niaises calomnies », c'était cependant vrai et voici ce que je puis raconter à ce sujet : deux ans environ avant les révélations de Reinach, causant avec un ancien élève des Jésuites, je lui dis : « Ils ne se mêlent plus de politique. » — « Vous vous trompez, j'ai eu récemment la preuve du contraire; un de mes anciens condisciples, qui est officier, m'a dit qu'on avait voulu le muter; il ne pouvait l'accepter; il fit agir ceux qui pouvaient le recommander (il avait deux généraux dans sa famille), rien n'y fit; huit jours avant la date fatale, il rencontre un camarade qui lui dit : « Pourquoi ne t'adresses-tu pas aux Pères? *Il y a à l'archevêché un Père chargé de pistonner leurs élèves.* » Il a suivi ce conseil et il a eu gain de cause aussitôt. » Il est vrai que les républicains ont souvent été intolérants, mais pendant longtemps, ce n'a été que par riposte aux intolérances de leurs adversaires.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

S. B. Fay : *Les Origines de la Guerre mondiale,* tome I, Rieder. — Ashmead-Bartlett : *La vérité sur les Dardanelles,* Payot. — Ed. Delage : *La tragédie des Dardanelles,* Grasset. — Commandant Larcher : *La Grande Guerre dans les Balkans,* Payot. — *Le « Gœben » et le « Breslau »,* d'après le service historique de la marine allemande, trad. par le cap. de corv. R. Jouan, Payot. — Colonel Bujac : *Les Campagnes de l'armée hellénique* (1918-1922), Lavauzelle. — Laurent Moreau : *A bord du cuirassé gaulois* (1915-16), Payot. — Paul Coblentz : *Le silence de Sarrail,* Querelle. — Général Cordonnier : *Ai-je trahi Sarrail?,* Les Etincelles.

M. S. B. Fay, professeur d'histoire européenne moderne à l'Université de Harvard, était par son éducation (il a fait ses études en Allemagne) un germanophile. L'entrée en guerre des Etats-Unis contre les Puissances Centrales lui fut certainement fort pénible, mais il dut remettre à plus tard l'expression de ses sentiments aussi crédules que partiaux en faveur

du pays qu'il aimait. Un article qu'il publia vers 1925 et qui fut inséré dans la publication germanophile intitulée *Les Savants américains devant le problème de la guerre* (*Mercure*, 15-VIII-26) prouve qu'il était dès lors compté comme un des appuis de la campagne « innocentiste ». Ce qu'il avait écrit était d'ailleurs beaucoup moins exagéré que les élucubrations de H. E. Barnes et de F. Bausman qui accompagnaient son article. Son grand travail sur **Les Origines de la guerre mondiale,** terminé en 1928, prouve qu'il n'a que très partiellement rectifié ses opinions. Mais on aurait tort de le croire d'une mauvaise foi passionnée ou aveugle comme certains autres écrivains « innocentistes ». C'est un travailleur qui, à l'origine de ses études, a adopté à la légère des opinions fausses et qui ne les rectifie que quand, au cours de son consciencieux travail, il s'aperçoit qu'elles sont inconciliables avec le témoignage des textes (encore souvent les lit-il sans s'en apercevoir).

De ses deux volumes, le t. I est consacré à ce qui s'est passé *avant Sarajevo*, aux *causes profondes*. C'est une revue sommaire des événements diplomatiques de 1871 à fin juin 1914. Pendant la guerre, beaucoup d'écrivains (et en particulier l'auteur de ce compte-rendu dans sa *Diplomatie de Guillaume II* [Paris, Bossard, 1917]) ont soutenu que l'Allemagne (et en particulier Guillaume II) avaient *voulu* la guerre et n'avaient attendu jusqu'en 1914 que parce qu'il ne s'était pas présenté auparavant d'*occasion propice* pour agir. Les documents allemands publiés depuis (*Grosse Politik*, etc.) ont prouvé que c'était *faux*. Mais les « innocentistes » ne se sont pas tenus pour satisfaits de ce résultat et ont continué après la guerre (comme pendant celle-ci) à soutenir qu'elle a été préparée et voulue par les puissances de l'Entente. M. Fay a cru à l'origine partiellement à cette ridicule calomnie et son livre, qui d'ailleurs témoigne d'un grand labeur, prouve que son esprit ne s'en est pas affranchi complètement.

Une chose est claire : la guerre a éclaté par suite de la détermination *inattendue* de l'Autriche de déclarer la guerre à la Serbie. Toutes les autres causes de conflit entre les grandes puissances avaient été arrangées. Pour tout esprit impartial et de bon sens, seules les causes qui ont décidé l'Autriche

à attaquer la Serbie peuvent compter comme « causes profondes » de la Guerre mondiale. La guerre éclata parce que l'Autriche, cette fois-là, se refusa à tout arrangement et parce que *l'Allemagne ne lui imposa pas d'en accepter un.* Lors des autres difficultés de 1871 à 1914, les demandeurs s'étaient abstenus d'exigences évidemment inacceptables : en juillet 1914, Berchtold s'efforça au contraire d'en présenter d'inadmissibles; il n'y a point à chercher ailleurs la cause de la guerre.

M. Fay commence son t. I par l'énumération des « causes profondes » de la guerre : le système des alliances secrètes, le militarisme, le nationalisme, l'impérialisme économique. Evidemment cette dernière expression est du charabia pour « rivalités économiques ». M. Fay a d'ailleurs le bon sens de reconnaître « qu'on exagère l'importance de l'impérialisme économique comme cause profonde de la guerre »; et pourtant, il compte au nombre de ses manifestations les tarifs protecteurs et les « guerres de tarif »; je ne crois cependant pas qu'il existe de tarif douanier plus protecteur que celui des Etats-Unis et ils sont néanmoins sincèrement pacifistes!

M. Fay expose ensuite la « panique de guerre de 1875. Bismarck, dit-il, fut *injustement* soupçonné de préméditer une *guerre préventive* contre la France ». La preuve de cette préméditation n'existe pas, c'est vrai, mais comme la preuve existe qu'en 1886 Bismarck voulut nous faire la guerre dans des conditions *analogues,* il y a tout lieu de croire que l'issue pacifique de l'incident de 1875 fut dû au veto de Guillaume Ier, du Tzar et de l'Angleterre. M. Fay ne se montre pas plus clairvoyant pour la tension de 1886-87. D'après lui, « Bismarck, qui n'entendait aucunement se servir de la Triple Alliance contre la France, s'était montré en vain porteur du rameau d'olivier »; il se heurta « à notre attitude d'irréconciliable fierté... Résultat : la période d'aménité relative (1875-1885)... prit fin : elle fut suivie par la période du boulangisme où les rapports se tendirent. » En réalité, Boulanger ne fut pour Bismarck qu'un prétexte; il voulait nous écraser de nouveau, mais son plan était de ne nous chercher querelle que quand il serait sûr que l'Autriche et l'Angleterre tien-

draient la Russie en échec. Il crut le moment venu en 1886, Freycinet ayant dit à Münster, le 20 septembre, « que l'établissement de bons rapports avec l'Allemagne lui était sincèrement à cœur »; Bismarck comprit aussitôt que des propositions de pression contre l'Angleterre allaient lui être faites et annonça le 28 l'intention de traiter cette tentative de rapprochement d'une façon « dilatoire », ce qui « étant donnée l'attitude de Boulanger » ne serait pas difficile ». Le 18 octobre, Herbette vint en effet demander l'appui de Bismarck pour forcer l'Angleterre à évacuer l'Egypte; Bismarck en fit aussitôt prévenir l'Angleterre et prit vis-à-vis de la France « le ton de défi » noté par M. Fay. Mais la France resta calme, l'Angleterre ne donna que des assurances insuffisantes et ne s'entendit pas avec l'Autriche; Hatzfeldt, le 5 décembre, ayant fait savoir qu'il avait dit à Churchill qu'en cas de guerre austro-russe, l'Allemagne aurait à s'attendre à une attaque française, Bismarck annote : « *ce serait plutôt le contraire* ». Son plan était donc le même que celui de Caprivi lors de nos difficultés avec le Siam en juillet 1893 : attaquer la France dès qu'elle serait engagée dans une guerre contre l'Angleterre; Caprivi avait hérité du plan de Bismarck. Ce dernier ne l'a jamais d'ailleurs exposé aussi clairement que son successeur, mais il est aussi faux de prêter une « politique de paix » à l'un ou à l'autre. Bismarck lui-même, le 26 juin 1889, formula ainsi son plan : « Le but de notre politique est *provisoirement* le maintien de la paix, au moins jusqu'au moment connu de S. M. où nous aurons terminé nos préparatifs... et si c'est possible jusqu'au moment où l'Angleterre aura cessé d'être dans l'état relativement désarmé où elle se trouve actuellement et où l'on pourra compter plus que jusqu'à présent sur sa coopération en cas de crise » (Laloy, *La Guerre Mondiale,* Paris, Klincksieck, p. 3).

Hohenlohe a-t-il adopté ensuite le même plan : je n'en ai trouvé aucun indice; lors de la crise de Fashoda, il ne témoigna aucune velléité d'intervenir. Bülov, lui, eut un autre plan : celui des « mains libres »; quand la guerre russo-japonaise eut commencé, il y joignit celui de *brimer* la France; un mémoire de Lichnowsky, *écrit évidemment à l'instigation de Holstein,* nous édifie sur les motifs de l'intervention alle-

mande au Maroc contre nous. « Nous avons, écrivit-il le 13 avril, besoin d'un succès dans notre politique extérieure, car l'entente anglo-française et le rapprochement franco-italien sont considérés comme des défaites pour nous. » M. Fay a noté ce motif de l'action de Bülow, mais il a cru devoir y ajouter le soin du maintien « du commerce et de l'influence de l'Allemagne au Maroc », quoique ce commerce fût *insignifiant.* Il est cependant d'assez bonne foi pour reconnaître que si « dans l'espace de quelques mois, l'entente franco-anglaise en vint à avoir pour la paix de l'Europe une signification singulièrement plus menaçante, cela fut dû, en partie, aux faits et gestes diplomatiques *maladroits et alarmants* de l'Allemagne ». En réalité, la convention du 8 avril 1904 avait simplement écarté des causes de difficultés entre la France et l'Angleterre; ce qui fit l'*Entente cordiale* fut la crainte ressentie par les Anglais de nous voir attaquer par l'Allemagne au moment où la Russie ne pouvait plus nous défendre. La France songeait si peu à une guerre de revanche qu'elle n'osa pas accepter l'alliance anglaise et renvoya Delcassé. M. Fay a d'ailleurs saisi cette occasion de prouver son manque de clairvoyance en écrivant que « la mission Donnersmarck fut un produit de l'imagination journalistique française » : les révélations de M. Paléologue (*Mercure*, 15-VII-1931, p. 455) ont prouvé le contraire.

L'exposé de M. Fay sur la crise bosniaque est tout aussi tendancieux. Il écrit « qu'il y eut de la part de l'Allemagne un effort pour combler le fossé entre la Russie et l'Autriche et pour empêcher la guerre d'éclater entre la Serbie et l'Autriche ». C'est faux. Le 13 mars, Bülow dit à Osten-Sacken : « Puisque l'accord austro-turc, condition posée par Izvolski pour sanctionner l'annexion, est maintenant réalisé, le mieux serait que les Puissances y donnent leur assentiment à Vienne par des notes : l'affaire serait ainsi liquidée ». Le 15, Pourtalès alla le proposer à Izvolski et comme celui-ci avait réclamé une Conférence pour le règlement de la question, lui fit observer « qu'il n'avait pas prononcé le mot de Conférence, que rien ne permettait de croire que la proposition la supprimât, mais qu'il fallait comprendre clairement que l'Autriche et l'Allemagne tiendraient fermement à ce qu'on

n'y discute ni l'annexion, ni les questions connexes : l'entente devait la précéder ». Si M. Fay voit là « un effort pour combler le fossé », il voit bien mal. D'un autre côté, Bülow cherchait si peu « à empêcher la guerre d'éclater entre l'Autriche et la Serbie que le 18, il fit dire à François-Joseph : « *Quoi qu'il puisse arriver, l'Allemagne restera fidèlement aux côtés de V. M.... Elle s'en remet avec confiance à votre décision au sujet du moment où votre patience envers la Serbie aura une fin.* » Le 20, Pourtalèse reçut l'ordre « d'exiger une réponse *par oui ou par non* » au sujet de l'acceptation par la Russie de la note autrichienne. Dès le 15, Izvolski avait avoué à Berchtold « que même en cas de conflit austro-serbe, la Russie ne sortirait pas de la neutralité. Il reçut l'ultimatum de l'Allemagne le 22 et fit savoir son acceptation le 24. Le 29, Kiderlen se glorifia de ce résultat aux dépens de Bülow : « Holstein, écrivit-il, s'étonne de mon *insolence* d'avoir osé proposer une telle *humiliation* à Izvolski, mais ce qu'il admire le plus est que j'aie réussi n'ayant personne derrière moi. » Le maintien de la paix fut dû à ce que Aehrenthal avait décidé de patienter avec la Serbie jusqu'à la fin du mois et à ce que Sir E. Grey sut obtenir de celle-ci de faire auparavant la déclaration exigée par Aehrenthal. Pendant la crise bosniaque était survenue celle causée par l'incident de Casablanca. M. Fay dit: « On convint bientôt de soumettre la question à un arbitrage; les deux puissances furent heureuses de voir l'incident arrangé d'une façon conciliante. » C'est peu en accord avec les faits : Bülow refusa d'accepter l'arbitrage jusqu'au moment où l'incident du *Daily Telegraph* vint compliquer la situation en Allemagne de telle façon qu'il était devenu douteux que le gouvernement allemand eût le prestige nécessaire pour déclarer la guerre à la France. Sans ce nouvel incident, celui de Casablanca se fût arrangé plus péniblement et peut-être même eût conduit à une guerre. Mais comme M. Fay a raconté l'incident de Casablanca p. 233, et celui du *Daily* p. 273, le lecteur ne peut pas le comprendre.

L'accord franco-allemand du 9 février 1909 suivit. M. Fay reconnaît qu'il fut « rapidement » conclu parce que la crise bosniaque était en train de prendre une dangereuse acuité ».

Il était dit dans l'accord que « la France continuant à respecter l'indépendance et l'intégrité du Maroc... l'Allemagne... reconnaissait les intérêts politiques spéciaux qu'avait la France à y assurer la paix et l'ordre et promettait de ne pas s'y immiscer ». En mai 1911, conformément aux termes de cet accord, nous occupâmes Fez. Dans un mémoire secret Kiderlen reconnut que « nous avions le droit de le faire », mais ajouta : « Quand les Français auront été à Fez pendant un certain temps, nous leur demanderons d'une façon amicale quand ils compteront s'en aller. Lorsqu'ils diront qu'ils ne peuvent pas s'en aller, nous répondrons que nous comprenons facilement la chose, mais que... nous devons, en conséquence, nous assurer la possession d'un objet qui les oblige à nous donner une compensation ». Pour menacer de prendre cet objet, le *Panther* jeta l'ancre le 1er juillet à Agadir et Kiderlen nous demanda tout le Congo. Le Kaiser lui-même s'en inquiéta et lui fit télégraphier : « Il serait extrêmement difficile d'obtenir que S. M. consentît à des mesures qui, d'après elle, peuvent conduire à la guerre ». « Kiderlen, dit M. Fay, fut dès lors prêt à donner sa démission en raison de l'attitude du Kaiser, parce qu'il croyait, quant à lui, que le moyen de faire céder les Français était de leur faire sentir que leur refus pouvait signifier : *la guerre.* » M. Fay trouverait cela abominable de la part d'un Russe ou d'un Français, mais il n'a pas un mot de blâme pour Kiderlen et conclut en disant que l'accord du 4 novembre représente « un compromis à peu près équitable » !

C'était le chancelier Bethmann qui avait appuyé Kiderlen pour « le coup d'Agadir ». Il avait succédé au chanc. Bülow. M. Fay conjecture « qu'une des principales raisons qu'eut Bülow pour se retirer fut l'opposition de Tirpitz et du Kaiser à ses efforts en vue d'un accord naval raisonnable avec l'Angleterre ». Les *Mémoires* de Bülow ont paru depuis et il y reconnaît que la seule raison de sa démission fut qu'il était tombé en disgrâce. Toutefois, Bülow « étant responsable d'avoir laissé passer l'occasion de prendre la main que lui tendit Chamberlain... il n'aura dans l'histoire, d'après M. Fay, que le renom diminué du Chancelier des occasions perdues ». Son successeur « était en quelque manière un

idéaliste; il souhaitait ardemment la paix en Europe... Il espérait *une entente* avec l'Angleterre sur la question navale »; pour être exact, M. Fay aurait dû écrire *un marché*. L'idée de Bethmann était que « l'Allemagne *ralentirait* ses constructions navales... si en retour l'Angleterre faisait quelque offre politique concrète », c'est-à-dire prenait l'engagement de ne pas intervenir en notre faveur; en somme, le plan de l' « idéaliste » Bethmann a toujours été « la proposition infâme ».

Le récit de M. Fay pour les guerres balkaniques est un mélange de ce que disent les sources et des calomnies contre Poincaré et Izvolski. C'est en vain que M. Poincaré a attaqué Izvolski dans *Au Service de la France* : M. Fay maintient qu'ils sont tous les deux responsables. C'est cependant évidemment faux, et de plus Izvolski, simple ambassadeur auprès d'un gouvernement qui ne jouait qu'un rôle de second plan, ne pouvait avoir d'influence sur le développement des événements. Dans sa brochure de 1925, M. Fay avait prophétisé : « A moins qu'il ne change ses méthodes, M. Poincaré se rendra un bien mauvais service à lui-même en publiant le vaste travail qu'il dit avoir l'intention de préparer. » Ayant écrit cela, M. Fay se devait à lui-même d'en affirmre l'exactitude par la suite; aussi écrit-il : « En dépit des dénégations de M. Poincaré, nous estimons qu'il a exercé une forte influence en faveur d'une politique agressive et dangereuse qui, de 1912 à 1914, ne refléta point les aspirations de la grande majorité du peuple français, sincèrement ami de la paix. » D'après M. Fay, « en 1912, sous le gouvernement de M. Poincaré, le caractère de l'Alliance franco-russe commença à être modifié ». Rien de plus faux et les deux volumes des *Documents diplomatiques français* prouvent qu'en 1912, M. Poincaré, comme ses prédécesseurs, mit en garde la Russie contre des imprudences dans les Balkans, mais quand la guerre eut éclaté et eut abouti à l'écrasement de la Turquie la question du *casus fœderis* se posa de nouveau; s'il n'y avait pas lieu de l'envisager en cas d'attaque serbe contre l'Autriche ou la Turquie, il en était tout autrement dans le cas inverse, et M. Poincaré, (de même que tous les autres ministres français) reconnaissait être tenu de secourir la

Russie si celle-ci intervenait pour protéger la Serbie (ce qu'elle avait invariablement annoncé vouloir faire, et cela dès 1888 [voir *Mercure*, 1-IV-1930]).

M. Fay, de plus, a passé sous silence que malgré le traité du 4 novembre 1911, l'Allemagne continuait à nous inquiéter le plus qu'elle pouvait au Maroc. Au quai d'Orsay, on craignait un second Agadir (voir Laloy, *La Diplomatie de Guillaume II*, p. 291); un diplomate français écrivait à la fin de 1912 : « M. de Kiderlen fut l'homme le plus haï de l'Allemagne l'hiver dernier, cependant il commence à n'être plus déconsidéré, car il laisse entendre qu'il prendra *sa revanche* » (*Livre Jaune*, p. 5). Ce qui est vrai, c'est qu'il y avait parmi les hommes d'Etat français deux tendances. Les uns, comme M. Caillaux, voulaient remédier à la situation par « l'alliance allemande »; d'autres comme M. Poincaré le déclara à Schoen en janvier 1912, posaient comme maxime : « La nation française veut la paix, mais elle ne subirait pas un second Agadir. »

L'exposé de M. Fay sur les guerres balkaniques se termine par un chapitre intitulé : « *Avertissement* de l'Allemagne à l'Autriche, juillet 1913. » Son argument principal y est la dépêche de Bethmann du 6; or, que dit celui-ci : « Si l'Autriche s'avisait maintenant d'essayer, par la force des armes, de chasser la Serbie des territoires nouvellement conquis par elle, *ce serait la certitude d'une guerre européenne;* les intérêts vitaux de l'Allemagne seraient par là affectés de la façon la plus sérieuse et je dois, en conséquence, prendre sur moi de dire au comte Berchtold qu'il veuille bien, avant de prendre de telles décisions, *nous en informer.* » Ce n'est pas là le ton d'un *avertissement*. En juillet 1914, Bethmann fera à Berchtold des observations sur le même ton; celui-ci n'en tiendra aucun compte et Bethmann n'insistera pas. Ce qui empêcha Berchtold d'agir en 1913, c'est que la Roumanie et la Turquie étaient aux prises avec la Bulgarie, la Grèce alliée de la Serbie; si l'Autriche attaquait la Serbie, elle n'avait à attendre d'aide que de l'Allemagne (avertissement de Giolitti). Berchtold ajourna l'écrasement de la Serbie *jusqu'à une conjoncture plus favorable.*

Nous avons en France maintenant de nombreux *germanophiles* (communistes et défaitistes); ils feront un succès au livre de M. Fay dont Wegerer, le chef de la campagne innocentiste, a écrit qu'il était le meilleur sur le sujet.

EMILE LALOY.

§

La Vérité sur les Dardanelles, de M. Ashmead-Bartlett, est le réquisitoire le plus sévère qu'on ait écrit sur cette fâcheuse aventure, où la légèreté dans la conception et le décousu des opérations le disputent à l'incompétence des gouvernants qui l'ont arrêtée ou acceptée, les yeux fermés; tel fut le cas du gouvernement français. M. Ashmead-Bartlett n'est ni un militaire, ni un marin. Journaliste, il a fait largement honneur à sa profession, en protestant dans la mesure de ses moyens contre ce qu'il voyait. Mais, envoyé officiel du gouvernement anglais, représentant la presse londonienne, il dut composer avec les exigences de sa mission. Dès les premiers jours, après le débarquement à Hellès, il écrivait :

Cela me fend le cœur d'écrire ce que je sais être inexact et de finir par être obligé de décrire le massacre inutile de milliers de mes compatriotes, de manière à intéresser le public anglais, alors que je voudrais faire connaître au monde entier les erreurs commises chaque jour. Par instants, il me semble que mon devoir est de m'en aller.

Il faut lire ce livre, d'une ardente sincérité, dépouillée de tout amour-propre national.

La Tragédie des Dardanelles, de M. Edmond Delage, sous une forme plus concise et plus claire, n'est guère moins sévère. En dehors de l'héroïsme des troupes et de leurs cadres, on ne trouve rien à louer ou simplement à approuver dans toutes les mesures d'exécution, qui constituent les actes successifs de la tragédie. Bombardement échelonné, à de longs intervalles, des forts extérieurs, opérations de dragage, assaut de la Flotte cuirassée le 18 mars contre les forts intérieurs, n'aboutissent qu'à des résultats infructueux :

La défense turque était pourtant bien modeste, écrit M. E. De-

lage; une seule batterie moderne, celle de Hamidieh, servie par des marins allemands, renforcée par des canons de 15 cm., prélevés sur le Messoudieh. Toutes les autres, d'un vieux modèle, tiraient à cadence très lente, à ciel ouvert, derrière des parapets de terre. Les mines avaient fait merveille...

En effet, trois cuirassés en fin de journée étaient coulés par des mines dérivantes. De notre côté, nous avions détruit dans cette glorieuse journée 8 canons ennemis sur 176 et tué 40 soldats turcs. Ce sont les chiffres de M. Ed. Delage. Nous devrions décidément jeter un voile sur cette affaire et convenir qu'on n'en parlera plus jusqu'au jour où il sera possible de départager nettement les responsabilités.

M. Ed. Delage est, avec raison, sévère pour le Commandement anglais. Il est plus indulgent pour l'Amiral français, mais il ne rend pas assez justice au Général d'Amade, qui a été le seul à voir clair, dès le premier jour, et à faire entendre avec netteté et précision le parti qui seul avait des chances de réussite. Le gouvernement français, aveuglé, le relevait de ses fonctions presque aussitôt.

La Grande Guerre dans les Balkans, du commandant Larcher, est une étude, non des opérations militaires, mais de la Direction politique de l'Entente dans les Balkans.

L'Entente, écrit l'auteur, était frappée d'impuissance par son manque de direction politique et militaire.

Il ajoute plus loin :

Les gouvernements ne se décidaient pas sur les principes de stratégie et sur les nécessités si évidentes des opérations de guerre. Leurs résolutions étaient basées uniquement sur les desseins politiques, qui différaient d'Etat à Etat.

Aussi le général Franchet d'Esperey eut-il hautement raison, après sa victoire, de faire suivre son plan d'action du 5 octobre 1918 de la mention, écrite de sa main : « J'agirai sans attendre! » Il forçait ainsi la décision des gouvernements alliés, qui ne demandaient pas mieux au fond d'être arrachés à leur irrésolution. Un fait caractéristique est que ce télégramme du 5 fut suivi d'un télégramme du 7, signé Clemenceau et intitulé : *Plan d'action militaire de l'Entente en Orient.*

M. le Cap. de Corv. R. Jouan a eu l'heureuse idée de traduire un extrait du *Der Krieg zur See*, du serv. historiq. allemand, reproduisant toutes les phases de la carrière des deux fameux croiseurs **Le Gœben et le Breslau,** dont l'irruption soudaine en Méditerranée, bien que leur présence y fût connue depuis longtemps, déconcerta les forces navales alliées, qui ne surent pas les arrêter sur le chemin de Constantinople. Incident irréparable, qui détermina une extension du théâtre de la guerre, ainsi que de sa durée. Ce simple extrait contient les renseignements les plus précis sur la participation des équipages des croiseurs allemands à la défense des Dardanelles le 18 mars 1915, sur leur fameux raid du 21 janvier 1918 et, d'une manière générale, sur l'état d'épuisement où étaient arrivés Turcs et Allemands au moment même où nous renoncions à poursuivre les hostilités. A aucun moment nous n'avons réussi à être informés, malgré toutes les sympathies que nous avions sur la côte d'Asie, de l'état dans lequel se trouvait l'adversaire. Cet ouvrage est un document capital.

Le grand ouvrage du Col-Bujac, **Les Campagnes de l'Armée Hellénique** (1918-1922), est un légitime hommage adressé à cette armée, dont le concours aurait pu nous être assuré dès la fin de 1915, au lieu d'être reporté au printemps de 1918. Les sympathies de la grande majorité de la nation grecque nous étaient acquises dès le début. Seule, une politique mesquine, alternée de faiblesse et d'exigences inadmissibles, a découragé ces sympathies. Le Col-Bujac, avec raison, ne s'arrête pas à cette période de crise, dont ont souffert tous les Français clairvoyants. Son exposé très détaillé et d'une parfaite clarté comprend la Campagne de Macédoine, faite à nos côtés, puis l'occupation de la Thrace et l'expédition en Russie méridionale (1919). L'année suivante a lieu la première expédition en Asie Mineure contre la Turquie, où l'armée hellénique connaît les plus beaux succès en perdant 46.000 hommes. Malheureusement, les campagnes de 1921-1922, sous la direction aveugle du roi Constantin lui font perdre tous les avantages acquis, en sacrifiant 80.000 hommes, sans parler des restrictions que le traité de Lausanne allait apporter au traité de Sèvres. Ce qu'on peut dire

au lendemain de ces épreuves est que la nation grecque, née à la vie politique il y a un siècle à peine, a déjà parcouru de glorieuses étapes. Après ses dernières et cruelles expériences, sa force d'expansion reste intacte. Elle peut avoir foi dans l'avenir.

M. Laurent Moreau, commissaire de la Marine, sous le titre **A bord du Cuirassé Gaulois,** nous donne son journal de bord des années 1915 et 1916. La partie documentaire de ce journal de l'expédition des Dardanelles causera peut-être quelque surprise par son insignifiance. Il faudra se rabattre sur les brillantes descriptions des couchers de soleil, derrière l'îlot aux Lapins, dont l'auteur ne s'est pas montré avare. Cependant quelques tableaux de guerre, pris sur le vif à Mudros, ne sont pas sans intérêt.

Je ne peux que signaler les deux ouvrages de M. P. Coblenz, **Le Silence de Sarrail,** et du général Cordonnier, **Ai-je trahi Sarrail?** Le premier est une véhémente apologie, contenant de brûlantes vérités, mais sans contre-partie; le second est le fruit d'une haine féroce, causée par une blessure d'amour-propre. Ils n'ont l'un et l'autre qu'un caractère épisodique.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Folklore

Camille Lemercier d'Erm : *La chanson des Siècles bretons,* poèmes et chansons populaires inspirés par la tradition historique du peuple breton et présentés avec notices bibliographiques et critiques, musique et traduction française; A l'Enseigne de l'Hermine, Dinard. 10 »

Histoire

H. Bessler : *La France et la Suisse de 1848 à 1852;* Victor Attinger. 40 »

W. Warde Fowler : *Jules César et la fondation du régime impérial romain,* traduit de l'anglais par L. Rambert. Avec 7 croquis et 8 gravures; Payot. 32 »

F. Schillmann : *Histoire de la civilisation toscane depuis les Etrusques jusqu'à nos jours,* traduit de l'allemand par Jacques Marty. Avec 8 gravures; Payot. 30 »

Littérature

Général Ludendorff : 1932, *La guerre.* Avant-propos et traduction d'Albert Lapoule. Préface du lieut. col. Jean Fabry; Imp. Artra. 10 »

Costis Palamas : *Les douze paroles du tzigane,* traduit du néo-grec par Eugène Clément. Préface de Henry Bidou; Stock.

Jules Trocon : *L'Esprit Stéphanois . Mirifique et instructif voyage de Candide, de Cunégonde et de leurs compagnons au Pays Stéphanois. Une Enquête sur l'Esprit Stéphanois;* Libr. Dubouchet, Saint-Etienne, et librairie Pierre Masson, Lyon. 12 »

Joseph Vialatoux : *Morale et politique.* (Coll. *Questions disputées*) : Desclée de Brouwer. 10 »

Jean de Vincennes : *Parmi eux...;* Beauchène. 13 20

A. E. Zucker : *La vie d'Ibsen,* traduit de l'anglais par Louise Servicen; Nouv. Revue française. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Général P. E. Bordeaux : *La Suisse et son armée dans la guerre mondiale* 1914-1919. Préface de Henry Bordeaux; Payot. 18 »

Capitaine C. Popov : *Souvenirs d'un grenadier du Caucase* 1914-1920; traduction française d'Alexandre Kaznakov; Payot. 20 »

Poésie

Henri Galoy : *Choix de poèmes.* Préface de Jean Ott. Portrait gravé sur bois par Vassil Khméluk; Figuière. 12 »

Robert Garrisson : *Poèmes pour Antigone;* Figuière. 5 »

Questions coloniales

Capitaine Salesse : *Le problème colonial allemand.* Préface de M. Edmond Vermeil; Charles Lavauzelle. 12 »

Questions religieuses

Georges Goyau : *L'épanouissement social du Credo ;* Desclée de Brouwer. 20 »

Roman

Rex Beach : *La piste d'acier,* traduit de l'anglais par Louis Postif; Edit. Crès. 12 »

Donn Byrne : *La baie du destin* (*Destiny-Bays*) traduit de l'anglais par Maurice Rancès; Nouv. Revue franç. 15 »

Basil Carey : *Les îles dangereuses,* traduction de F. Laroche; Edit. Crès. 12 »

Camille Delbos : *La prisonnière du caïman,* roman du pays malgache; Figuière. 15 »

Alexandre Dumas : *L'horoscope;* Nelson. 7 »

Charles Enguerrand de Marigny : *Ma folle vie;* Nouv. Revue franç. 15 »

Bernard Hamel : *Quand les hommes s'aimaient,* 1914-1919; Libr. étrangère. » »

Charles Yale Harisson : *Les généraux meurent dans leur lit,* traduit de l'Anglais par M. Lemierre; Nouv. Revue franç. 15 »

Charles Kingston : *Les sept maisons,* traduit de l'anglais par A. L. Grégoire; Nouvelle Revue franç. 12 »

Paul Mado : *Cœur d'esclave,* roman extrait du journal intime d'une jeune orientale; Figuière. 12 »

Marcel Marc : *Les trois crimes de Veules-les-Roses.* (Coll. *Les Chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »

Ursula Parrott : *Ex-épouse,* traduit de l'anglais par Claude Boisfort; Nouv. Revue franç. 15 »

Elissa Rhaïs : *La convertie;* Flammarion. 12 »

F. V. Toussaint van Boelaere : *Le dialogue dans un music-hall,* traduit du néerlandais par Betty Colin. Bois de Henri van Straten; Kryn, Bruxelles. » »

Cesare Giulio Viola : *Prico,* traduction française de Fernand Hayward avec texte italien en regard; Payot. 15 »

Théâtre

Jean Jacques Bernard : *La Louise,* pièce en un acte; Albin Michel. 3 50

Voyages

Henri Prentout : *La Normandie* dans les souvenirs du passé. Avec des illust.; Rieder. 20 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Frank Harris. — L'inauguration du monument d'Albert Samain. — Une rectification des Editions Alpina. — Ouvrage faussement attribué à Guy de Maupassant. — Un « précurseur » de Philby au service de la France. — Empros et Comptines. — Le Sottisier universel.

Mort de Frank Harris. — Le matin du 26 août dernier, Frank Harris ne s'est pas réveillé. Du moins sera-t-il mort tranquille, après les vicissitudes d'une existence tourmentée. Il avait 75 ans, et il s'était fixé depuis huit ans à Nice. Né à Galway, en Irlande, de parents gallois, le 15 février 1856, il était de six mois l'aîné de Bernard Shaw dont il soutint les débuts. Dans une autobiographie qu'il appelle : *Ma Vie et mes Amours,* et qui paraîtra en français prochainement, Frank Harris a raconté les extraordinaires péripéties de sa longue carrière. Grâce à la précocité de son intelligence, il gagna à 14 ans une bourse pour Cambridge, mais il fut jugé trop jeune pour en bénéficier et elle fut attribuée à l'élève qui le suivait. Indigné, le jeune Frank, à qui avait été accordé en compensation un prix de £ 50, prit la fuite avec cet argent, et se rendit comme émigrant aux Etats-Unis. On commençait à New-York les travaux du pont de Brooklyn; il y travailla comme terrassier, et on retrouve, dans son roman *The Bomb,* la connaissance intime qu'il acquit alors des terribles conditions dans lesquelles travaillaient les ouvriers. A 17 ans, il est à Chicago où il dirige un hôtel; peu après, il s'associe avec deux cow-boys, et ramène du Sud un troupeau de bétail dont la vente lui laisse un profit de six mille dollars. Tranquille pour un moment, il entreprend, sur les conseils d'un certain professeur Smith qui s'intéresse à l'étrange jeune homme, ses études de droit à l'Université de Kansas. Muni de son diplôme, il file vers Philadelphie et trouve un poste de reporter à 50 dollars par semaine. Puis il revient en Europe, et finalement

s'installe à Paris, où il poursuit ses études, suivant en particulier les cours de Taine, qui lui facilite l'obtention d'un poste de professeur dans un collège anglais. Mais la guerre russo-turque éclate : il y part comme correspondant d'un journal américain. Ensuite, il est attiré par les cours de Kuno Meyer à Heidelberg, d'où il est expulsé pour avoir boxé jusqu'à knock-out un étudiant bravache. Du reste, il est moins soucieux d'obtenir des diplômes que d'acquérir un solide savoir et, pendant les deux années suivantes, il passe par Strasbourg, Goettingue, Berlin, Vienne et Athènes. De retour à Londres, il s'y crée rapidement d'utiles relations, et, à 23 ans, il prend la direction de l'*Evening News*, canard qui ne battait que d'une aile. Familier des méthodes américaines, Harris en fait la première « feuille à un sou », audace justifiée par les tirages accrus. Après avoir quelque temps dirigé la *Fortnightly Review*, où il publiait des vers de Verlaine, il prend la *Saturday Review*, et c'est pendant les années qu'il le dirige que cet hebdomadaire connaît sa plus belle période. Harris se révèle « découvreur de talents » et il groupe bientôt autour de lui une brillante phalange de jeunes écrivains à qui ses conseils et la liberté qu'il leur laisse permettent de développer leurs dons. Presque tous les auteurs qui, depuis quarante ans, sont parvenus à la célébrité : Shaw, Wells, Kipling, Max Beerbohm, Arthur Symons, Ernest Dowson, John Davidson, et cent autres, ont été les collaborateurs de Frank Harris. Naturellement, il aida puissamment Wilde, dont il resta l'ami aux plus mauvais jours, comme il l'a raconté d'une si émouvante façon dans l'admirable biographie qu'il a appelée *La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde* et dont la version française est au catalogue des éditions du *Mercure de France*.

Ce n'est pas seulement par ses rares qualités d' « editor » que Frank Harris peut compter dans l'histoire littéraire. Il a lui-même beaucoup écrit. Pendant ses études à Heidelberg, il avait été attiré par Shakespeare dont il fit sa lecture constante pendant de nombreuses années et qu'il finit par connaître à peu près par cœur, d'où l'extraordinaire volume qu'il lui a consacré sous le titre de *The Man Shakespeare*. Il a publié aussi, comme ouvrages critiques, cinq volumes de *Contemporary Portraits*, et il a pu, avant son dernier sommeil, corriger le dernier placard de sa biographie de Bernard Shaw.

Ses œuvres personnelles comprennent des romans et des nouvelles. *Elder Conklin* et *Montès le Matador* qui datent de 1894 et de 1900 ont été proclamés chefs-d'œuvre par George Meredith. On trouve la traduction de *Montès le Matador*, avec diverses nouvelles, dans la collection d'auteurs étrangers du *Mercure de France*. D'au-

tres recueils s'appellent : *The Yellow Ticket, Undream'd of Shores*, et des pièces de théâtre : *Mr and Mrs Daventry, Great Days, Shakespeare and his Love*.

Trapu, vigoureux, intrépide et plein de fougue, Frank Harris s'était fait des ennemis implacables, mais il avait aussi des amis indulgents et fidèles qui admiraient son courage indomptable et son impatience devant l'injustice et l'hypocrisie. Il a vécu sa vie avec une inlassable énergie, et s'il s'est trompé parfois, on ne saurait l'accuser de mauvaise foi. Ce lutteur avait un grand cœur généreux et tendre. Il a dit de lui-même : « J'aime les livres et les hommes; je prends plaisir au passé en voyageant et à l'avenir en rêvant. » Il est maintenant parti dans le grand rêve en laissant dans la mémoire de ceux qui l'ont connu un souvenir attristé et un regret poignant. — H.-D. D.

§

L'inauguration du monument à la mémoire d'Albert Samain, à Lille, sa ville natale, est fixée au dimanche 4 octobre, 11 h. 30. Ce monument, œuvre de Mme Yvonne Serruys, se dresse dans le jardin Vauban et se détache sur un joli fond de verdure, face à un miroir d'eau bien disposé. « De beaux arbres, nous écrit-on de Lille, des enfants, une grotte point trop fâcheusement rococo située à une des extrémités du jardin, un ruisseau aux eaux claires, feront au monument un cadre approprié à l'œuvre et au caractère de Samain. » La proximité du petit ruisseau ne permettra pas à l'assistance de se tenir très près du monument, et c'est un peu plus loin, au rond-point du jardin, que se déroulera la cérémonie, à laquelle assiteront M. Roger Salengro, député-maire de Lille, Emile Ferré, président du Comité Albert Samain, Louis Delepoulle, président des Amis de Lille, un délégué de la Société des Gens de Lettres, un délégué de la Société des Poètes Français, etc. Après les discours, il sera dit des poèmes d'Albert Samain et une toute jeune fille récitera *Le Marché*. Puis des enfants iront effeuiller des fleurs au pied du monument, suivis par l'assistance qui défilera.

A l'occasion de l'inauguration, la revue *Les Amis de Lille* éditera un livre d'hommages, sous le titre *Florilège pour Albert Samain*, qui réunira les noms d'un grand nombre d'écrivains. Ce livre sera en même temps une commémoration de l'inauguration de la belle œuvre de Mme Yvonne Serruys. Il donnera les discours prononcés, ainsi que le compte rendu de la cérémonie et une introduction de M. Philippe Kah.

§

Une rectification des Editions Alpina.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Dans le *Mercure de France* du 1er septembre 1931, aux pages 456 et 457, nous avons lu avec beaucoup d'intérêt le compte-rendu que M. Auguste Marguillier a consacré aux *Musées de Paris*, de F. d'Andigné, édités par notre maison.

Ayant cependant relevé au début de son « Mémento » des inexactitudes importantes et désireux d'effacer dans l'esprit du public l'impression laissée par ces renseignements erronés, nous vous serions très reconnaissants, dans le prochain numéro du *Mercure*, de bien vouloir publier quelques lignes de rectification basées sur les notes ci-après :

1° La Société Alpina est une société *française* fondée en 1928, dont le siège social est à Paris.

2° A Novare (Italie) se trouve l'imprimeur de son dernier ouvrage, d'où probablement confusion.

3° Nous n'avons pas inauguré nos publications par le livre de M. d'Andigné, puisque nous avons fait paraître jusqu'ici plus de vingt volumes différents.

§

Un « précurseur » de Philby au service de la France.— L'écho paru sous ce titre dans le dernier *Mercure* (p. 506) appelle quelques réserves. Tout d'abord, ce prétendu précurseur de M. St John Philby n'était point anglais de naissance, mais demi-juif. Il était issu d'un Cohen (lui-même issu d'un Mayer Cohen), érudit de son état, qui, s'étant converti au protestantisme, emprunta le nom de sa belle-mère, née Palgrave, devint conservateur-adjoint du *Record Office* et baronnet (1). Le second fils de sir Francis Palgrave, William Gifford Palgrave, polyglotte et arabisant, commença par jouer en Syrie un rôle si louche que le consul de S. M. B. à Damas en donna l'alarme en Angleterre. En 1865, Palgrave publiait à Londres le récit d'un séjour qu'il aurait fait chez les Ouahabis et dont la traduction française par Emile Jonveaux parut l'année suivante à Paris, sous le titre: *Une année de voyage dans l'Arabie centrale (1862-1863)* précédée d'une introduction par le géographe en chambre Vivien de Saint-Martin. Ce voyage, Cohen-Palgrave prétendait l'avoir entrepris sous les auspices de Napoléon III et dans un but qu'il laissait perfidement deviner. Ayant vendu la mèche (et sans doute les documents avec), il toucha les trente deniers réglemen-

(1) *Dictionary of National Biography*, Londres 1895, vol. XLIII, p. 107.

taires sous forme de traitements consulaires. De 1868 à 1888, il fut, sans éclat, consul de Sa Majesté Britannique successivement à Sokhoum-Khalé, Trébizonde et Saint-Thomas, dans les Antilles, consul général à Sofia et Bangkok, ministre résident en Uruguay. Il mourut à Montevideo le 30 septembre 1888 (2). Telle fut, en résumé, la carrière équivoque de ce très singulier serviteur de la France.

L'aventurier a survécu au diplomate. Mais si on cite encore sa relation de voyage dans le Nedjd, ce n'est que pour la déclarer « romancée ». Après Sir Richard Burton (3), qui en a sévèrement jugé l'auteur, M. St John Philby a révoqué en doute cette narration et contesté son authenticité. Jadis Cohen-Palgrave s'était gaussé de la prétendue mission du chevalier de Lascaris et avait traité « d'élégant roman » le *Récit de Fathalla Sayeghir* (4). Mais quand il s'écriait, raillant l'auteur du *Voyage en Orient* : « Heureux les voyageurs doués d'une aussi riche et fertile imagination ! », il ne pensait certes pas qu'un jour on pût lui renvoyer le sarcasme. M. St John Philby lui retourne, par surcroît, les reproches qu'il adressait à Lamartine et n'est pas loin de le traiter lui-même d'imposteur :

Le mystère, écrit-il (5), entoure les circonstances dans lesquelles Palgrave effectua sa visite en Arabie, et pour autant que j'ai pu m'en assurer, il n'existe, à part son propre récit, aucun témoignage direct quant à l'authenticité d'une partie quelconque de son voyage, ou, par exemple, du malheureux naufrage dans lequel, sur la fin, il perdit ses notes, ce qui l'obligea à se rabattre exclusivement sur les ressources de sa mémoire lorsque, deux ans plus tard, il entreprit de conter ses aventures.

Comme Fathalla Sayeghir, Cohen-Palgrave mystifia longtemps les docteurs ès choses arabiques. Comme l'Alépin désormais disqualifié, il mérite d'être traité de « menteur fieffé » et de « faussaire impudent ». Grâces en soient rendues à M. St John Philby, qui l'a démasqué. — AURIANT.

§

Empros et Comptines. — Il m'est encore parvenu plusieurs communications de lecteurs du *Mercure de France* au sujet de la série *éna mina mô*; elles prouvent que cette série est plus répandue que je ne le croyais.

(2) Ibid., vol. XLIII, p. 107.

(3) *Personnal Narrative of a Pilgrimage to Al-Madinah and Meccah*, Londres 1898, préface à la 3e édition, XXIII-XXIV.

(4) Voyez *Lamartine Dupé : Le Monde Nouveau*, 15 juillet 1924, pp. 85-88.

(5) *The Heart of Arabia*, Londres 1922, t. II, pp. 136-137 et le § 6 du ch. IX (*William Gifford Palgrave in Arabia*).

M. J.-M. Grodsenski, originaire de Kœnigsberg, capitale de la Prusse orientale, me dit qu'il y a trente-cinq ans les enfants se comptaient avec la formule suivante :

> **Ene mene minke tinke,**
> **Rude rolke folke tolke,**
> **Wiggel waggel weg.**
> **Ein zwei drei (un, deux, trois),**
> **Du bist frei (tu es libre).**

Il se pourrait que cette comptine soit encore en usage de nos jours. Les deux vers de la fin sont allemands et adventices. Les autres allitérations semblent normales dans tout langage enfantin, et je doute que, comme le suggère M. Grodsenski, on puisse les interpréter au moyen du vieux-prussien, langue très ancienne, de même famille que le lituanien et le letton.

D'autre part, M. H.-J.-U Hage, étudiant ès lettres à l'Université d'Amsterdam, me signale comme en usage, dans cette ville, la comptine (en hollandais, *ie* se prononce *î* long et les *u* comme *ou*) :

> **Iene miene mutte,**
> **Tien pond grutte,**
> **Tien pond kaas,**
> **Iene miene mutte,**
> **Is de baas**
> **Ie wie waai weg.**

Cette formule est parfaitement intelligible :

> **Iene miene mutte,**
> **Dix livres de gruau,**
> **Dix livres de fromage.**
> **Iene miene mutte,**
> **Tu es le maître**
> **Celui que le vent emporte!**

Ce verbe à l'impératif; le dernier vers est d'ailleurs, selon M. Hage, emprunté à une autre comptine. Comme *mutte* se prononce *moutte,* on a un parallèle exact au début *Ena mina mô* (ou *mou*) qui fut le départ de cette enquête; au lieu que, dans la forme prussienne, le *mou* a été remplacé par une série *minke, tinke,* qui existe indépendamment dans d'autres formules en Allemagne et en Autriche.

Il en a été de même dans une comptine relevée aussi par M. Hage, dans un village des environs d'Amsterdam qui est d'origine saxonne, à Laren :

> **Iene me-tiene me-tip**
> **De vijfde kale kip**
> **De vijfde kale**
> **Boeke te male**
> **Iene me-tiene me-tip.**

Une traduction littérale donne des non-sens, ce qui n'est pas étonnant d'ailleurs dans les comptines. Elle signifierait, à part le *iene miene : la cinquième poule pelée; la cinquième pelée; du hêtre* (ou *du blé noir*) *à moudre*, le mot *boek* ayant dialectalement divers sens. Il va de soi que le *kip* du deuxième vers a été suggéré par le *tip* du premier, dont l'adjonction a affaibli la voyelle du *mou* primitif en *me*; et ce même *t* de *tip* est venu, par imitatin verbale, s'intercaler dans le *miene* normal. De sorte qu'ici aussi, malgré les apparences, la série *éna mina mô* est certaine. Nous l'avons donc en Charente, en Ecosse, en Roumanie, en Pologne, en Hollande et au Luxembourg.

Peut-on ajouter la version suivante, que Mme G. Bertrand apprit dans un pensionnat d'Auteuil vers 1885 et qui terminait une autre comptine de la série amm-stramm-gramm :

Ine, mikline,
Mikline, miklas;
Péro, bobine,
Bobine, filias.
Ine petine klas.

où tous les *e* étaient muets et ne comptaient pas, de sorte qu'il vaudrait mieux écrire :

Inn', miklinn',
Miklinn' miklass;
Péro, bobinn',
Bobinn', filias.
Inn', pétinn, klass.

Mais le rythme général est très différent des autres comptines déjà connues de la série *éna, mina, mo* et c'est là un élément qu'il ne faut pas négliger dans cet ordre de recherches.

D'autre part, M. Tresch, l'auteur d'un excellent ouvrage sur la *Chanson luxembourgeoise*, me signale que la formule donnée par M. Noppeney (voir le *Mercure de France* du 1-VI-29, p. 511-512) est incomplète; mais son adjonction en allemand n'a, comme sens ni comme son, rien à faire avec la série fondamentale et semble plutôt provenir d'une incantation à l'Escargot du type universel.

M. J. Lahargue, à Arreau (Hautes-Pyrénées), s'est, lui aussi, intéressé à cette enquête, et parmi les textes qu'il me communique se trouve le suivant, noté dans le Béarn, qui commence par des allitérations rappelant l'*éna mina mô*; l'accentuation se fait sur l'avant-dernière syllabe :

Uno, miduno,
Mitréno, miclau;
Sanchéto, pourréto,
Castet, chibau;

Béyre, séyre,
Madamo fruitiéro,
Fric; sor!

On peut y discerner un sens approximatif, car *sanchéto* est un petit vase à mettre le lait; *pourréto* est peut-être un petit poireau, ou plutôt une petite poule; *castet* est un château, et *chibau* un cheval; *béyre* est un verre, *séyre* un drap d'étoupe, et *sor* peut être pour l'impératif *sors*! Mais cette interprétation donne, ici comme ailleurs, peu de chose, sinon des allitérations euphoniques.

En disant très vite les deux premiers vers, on a vaguement la sensation d'entendre *ena mina mô*... Peut-être d'autres personnes connaissent-elles les intermédiaires possibles entre cette forme lointaine et la forme primitive.

Ma carte de la *Vieille Péteuse* elle aussi s'est mise à « marcher », si je puis dire. D'abord M. Cochet m'en donne une version localisée à Lyon, que sa mère entendit souvent, jadis, dans la rue :

Dans l'église de Saint-Nizier,
Une vieille vint à péter.
On lui dit : « Grosse cochonne,
Vous pétez devant Jésus,
Vous aurez le cul cousu.
— Pardonnez à la vieillesse
Qui n'peut plus serrer les fesses;
Pardonnez, ô bon Jésus,
Car la vieill' ne pétera plus. »

Et du Béarn, M. Lahargue m'a communiqué :

A l'église où j'ai été,
Une femme y a pété.
Je lui dis : « Jeune mondaine,
Vous êtes une vilaine;
Vous avez pété devant Jésus :
Vous aurez le cul cousu. »

L'air est à peu près celui de « Ah! vous dirai-je maman... » Faut-il supposer avec M. Lahargue que le texte est, lui aussi, du dix-huitième? Volontiers, car le ton est bien de l'époque. Voici une version d'Auch, que je dois à M. Mercadier, plus complète que celle de M. Lahargue :

A l'église où j'étais,
Une vieille a pété.
Je lui ai dit : « fichue vilaine,
Vous pétez comme une mondaine!
Vous pétez devant Jésus,
Il faudra vous coudre le cul.
— Pardonnez à la vieillesse,
Qui n'peut pas serrer les fesses;
Pardonnez-moi, oh bon Jésus!
A l'église je ne péterai plus.

Je reviens maintenant à la série *Empro, carin, caro,* pour laquelle j'ai aussi établi une carte de répartition. On en reconnaît des fragments dans la comptine suivante qui appartient à une autre série, dite alphabétique, et dont la fin se rattache à la série du *Loup qui pète;* elle m'est communiquée par M. Paul Cochet, à Salin-de-Giraud (Bouches-du-Rhône), qui l'a entendue à Lyon pendant son enfance:

Pom!
Une I, une L,
Gazin, Gazelle,
Dupied, Dujonc,
Coquille, Bourdon.
Un loup passant par un désert
Fit un grand pet
Pour qui, pour toi,
Retire-toi
Dans ta cabane de bois.

Si l'on doute de la parenté, voici l'*empro* relevé vers le milieu du siècle dernier par Blavignac, dans le canton de Vaud :

Empro, Giro,
Carin, Caro,
Dupied, Dujonc,
Coquille, Bourdon,
Plante feuille meuille
Clou, chou.

Et dans la Franche-Comté par Rolland, vers 1883 :

Un I, un L,
Gazin, Gazelle,
Du pied, du jonc,
Caqui, bourdon.

Mais Rolland signalait déjà que le début est de la série

Une I, une L,
Ma tante Michel, etc...

On remarquera aussi que le *Pom* du début de la version de M. Cochet provient d'une série autonome qui apparaît le plus souvent sous la forme

Pimm, pomm,
Chic à la mouton!

ou à la série :

Pon, pipette, gazette, fézette
Pon, pipon, gazon, fézon

que j'ai notée autrefois à Bonneville (Haute-Savoie).

Qu'il y ait une version de l'empro genevois à Lyon n'est pas extraordinaire; il doit en subsister d'autres variantes et je serais bien reconnaissant aux lecteurs lyonnais du *Mercure de France* de

me les signaler. Plus étrange est son existence dans le pays de Bigorre, où M. Justinien Moulat a récité dans son enfance :

Unine, unène,
Ma tante Michèle;
Du rave, du chou,
Coquille, bourdon.
Lé lou passant
Par ün désert
Qu'était couvert
Dé gris è dé vert
Sors.

On constate la même contamination qu'à Lyon entre *Une I, une L* (curieuse déformation), l'*empro*, et le *Loup qui pète*. Seuls deux vers viennent de l'empro type; il semble que *Dujonc*, devenu *du chou*, a réagi pour déterminer la formation de *du rave*, que je ne trouve dans aucune variante. Il en va de même pour *coquille*, qui semble déterminé par *bourdon*, dont j'ai les formes *Bourbon* à Esquéchéries, *Labordon* à Genève, *Bordaille* à Douvaine (Haute-Savoie), *Bordon* dans le canton de Vaud et dans la Creuse, *Bordo* dans le Jura bernois, etc. Pourtant la combinaison *Coquille-Bourdon* est déjà connue; elle a été notée dans le canton de Vaud, comme on a vu ci-dessus, en Saône-et-Loire par Rolland et, avec la variante *Caqui-Bourdon*, en Franche-Comté par le même folkloriste. Donc, le rattachement à l'empro-type est permis pour la version bigorroise.

Il l'est peut-être moins pour la formulette suivante, que je dois aussi à M. Lahargue et qui était en usage dans le Béarn :

Uni, uno
Cani, cano
Le loup passa
Par un désert
La camo coupado
Sentès, boulès,
Qu'tu que'nès!

Il est visible que le début se rattache à la série alphabétique et qu'il faut écrire *Une I, une O;* de plus, on a vu à Lyon l'adjonction de la série du *Loup qui pète;* et surtout on se rappellera que le deuxième vers de l'empro-type se présente sous les formes locales :

Carin, Caro.
Cazin, cazo.
Carin, carol.
Garin, Garou.
Carré, carro.
Carin, coro.
Cari, cara.
Carni, cari.

Rolland cite Ritter qui a relevé en Dauphiné (localité non indiquée), l'empro suivant :

Uni, uno
Carin, caro
Depié, depo,
Et sans sabot
De figo non vélo,

qui est contaminé par la formule provençale :

Uni, uno
Depiquo dé po
De san sabo

La formulette béarnaise de M. Lahargue n'a donc conservé de l'empro primitif que le deuxième vers, dans lequel les *r* ont suivi le mouvement des *n* du premier vers; au lieu que dans la formulette suivante, notée aussi dans le Béarn par M. Lahargue, la forme provençale reste inchangée :

Déni, déno,
De san sabo;
De rabo, de rabo;
De cour, cabaü,
Fourro, mourro;
Tout dit faüs.

en majeure partie incompréhensible; *cabaü* veut dire cheptel; et le dernier vers « tout doigt faux » ou « tout dit faux ».

Mes correspondants m'ont communiqué d'autres comptines encore, qui n'appartiennent pas aux séries que j'étudie spécialement; mais il serait dommage de les laisser inédites; les voici.

De M. Paul Cochet, pour Lyon et, avec quelques variantes, pour Avignon :

Trois gendarmes sur un pont,
Qui pêchaient de gros poissons.
La corde qui casse,
L'enfant qui trépasse,
Ne pleurez pas madame,
Vous en aurez un autre,
Qui aura les pieds jaunes,
Des souliers de maroquin;
Retire-toi petit coquin.

Egalement de M. Cochet, pour Lyon :

Capillaire,
Pitchoulaire,
Convinquaire.
De bon vin.
Tinn' to,
Chez la mèr' Moreau.

Le Gérant : **A. VALLETTE.**

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1931.

BULLETIN FINANCIER

La crise monétaire anglaise, qui est devenue par la force même des choses une ise gouvernementale, a été le fait principal de cette dernière quinzaine. On sait l'elle s'est dénouée, au point de vue politique, par la constitution d'un cabinet de opération, et, au point du vue financier, par l'ouverture d'un important crédit franco-néricain. Ce sont là deux événements considérables, qui ne sauraient manquer d'avoir ie influence sur l'allure future des marchés financiers.

D'abord, le concours français va se manifester par l'émission d'un emprunt extérieur itannique. Et ce sera là un fait historique, presque sans précédent dans l'histoire ancière de l'Angleterre. Aux yeux des Etats de l'Europe Centrale et de l'Amérique Sud qui cherchent à obtenir des crédits, le placement d'un emprunt britannique en ance signifiera que notre pays a désormais repris une place de premier plan sur le arché financier du monde, immédiatement après les États-Unis et avant la Grande-etagne dont les efforts ont pourtant tendu sans cesse à faire de Londres le centre onétaire de l'univers.

La France va donc être plus que jamais sollicitée de donner son concours financier certains gouvernements : Hongrie, Autriche, Tchéco-Slovaquie, etc. Une masse portante de disponibilités va donc être distraite au détriment des affaires françaises par conséquent de la Bourse.

Par ailleurs, la constitution d'un ministère de coopération en Angleterre ne signifie s que tous les partis politiques soient d'accord pour appliquer un programme de mpression des dépenses publiques, surtout des charges sociales; les « travail-ltes », sous la conduite de M. Henderson, se refusent à admettre le principe d'une luction des allocations aux chômeurs. Et c'est là un facteur d'incertitude autant ur la bourse de Londres que pour l'industrie et le commerce britanniques.

Il apparaît de plus en plus en effet que les usines anglaises ne peuvent lutter contre irs rivaux étrangers en raison de la cherté de leurs produits, cherté qui est la nséquence directe de l'augmentation des charges sociales en Grande-Bretagne. Si llocation de chômage n'est pas réduite, si les dépenses publiques ne sont pas éner-quement comprimées, la crise anglaise ne sera résolue qu'en apparence.

Aussi bien, tant qu'on ne sera pas fixé sur les mesures qu'appliquera le troisième binet Mac Donald pour combler l'extraordinaire déficit du budget anglais, il est uteux que les trois principales places financières du monde : New-York, Paris et ndres, manifestent des ispositions beaucoup plus satisfaisantes que celles qui sont nstatées actuellement.

Une reprise n'est donc pas à prévoir. Mais, d'autre part, malgré la publication endue de résultats peu favorables par les sociétés qui ont terminé leur exercice le juin dernier, une baisse n'est pas davantage à pressentir. Tous les facteurs de la se sont maintenant connus; la bourse ne les retient plus.

Elle s'apprête à considérer surtout tous les événements favorables qui pourraient venir. Déjà, d'ailleurs, les fluctuations sont insignifiantes, en dépit de la crise laise, de la crise allemande, etc. Et nos rentes continuent à briller; certaines eignent même des cours sans précédent.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1931.